

HISTOIRE DES GAULES

par Monsieur le Comte de Ségur

TOME SIXIÈME

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

Origine des Gaulois - Étendue des Gaules - Les Celtes - Température, richesse du pays - Courage des Gaulois - Hospitalité - Armes des Gaulois - Druides - Druidesses - Fées - Le gui de chêne.

CHAPITRE SECOND

Fondation de Marseille - Ambigat - Sigovève - Brennus - Les Gaulois à Rome - Second siège de Rome par les Gaulois - Viridomare - Les gaulois s'unissent à Annibal - Les Gaulois en Macédoine - Brennus II - Les Galates - Alliance avec Mithridate - Les Romains dans les Gaules - Combats des Cimbres et des Teutons contre les Romains - Ils sont vaincus par Marius - Révolte des esclaves.

CHAPITRE TROISIÈME

Conquête de la Gaule par César - Description de la Gaule - Bataille d'Autun - César chasse les Germains des Gaules - Prise de Noyon et de Beauvais - Sergius Galba - Combat naval - Irruption des Germains - César arme contre les Bretons - Ambiorix - Défaite de Sabinus - Les Germains chassés une seconde fois - Massacre d'Orléans - Vercingétorix - Siège de Bourges - Soumission des Éduens - Siège de Paris - La Gaule entière est conquise.

CHAPITRE QUATRIÈME

Prospérité de Marseille - Elle se rend à César - Fondation de Lyon - Les Gaulois admis dans le sénat romain - Velléda - Éponine - Confédération des Germains - Première invasion des Francs - Le christianisme dans les Gaules.

CHAPITRE CINQUIÈME

Histoire des Gaulois, depuis la mort de Constantin jusqu'à celle de Théodose - Magnence usurpateur des Gaules - Julien dans les Gaules - Julien réside à Paris - Proclamé empereur - Les allemands repassent le Rhin - La Gaule en dix-sept provinces - Les serfs - Les Bourguignons - Théodose empereur d'Orient - Arbogaste fait nommer un empereur franc.

CHAPITRE SIXIÈME

État de la Gaule avant la puissance des barbares - Arcadius et Honorius - Les Goths - Les Huns - Invasion des barbares - Les Francs et les Vandales - Passage du Rhin - Constantin, empereur gaulois, repousse les barbares - Édits d'Honorius et de Théodose le jeune - Ætius - Pharamond et Clodion - Établissement des Francs dans la Belgique - Triste état des Gaules - Attila - Mérovée - Geneviève - Tableau de la cour de Théodoric II, roi des Visigoths - Égidius Afranius - Childéric - Établissement des Bretons dans le Berri - Chute de l'empire d'Occident - Clovis - Fin de l'histoire des Gaules.

INTRODUCTION

En sortant du monde romain, le premier peuple qui, sur ses débris, se lève puissant et victorieux, c'est le peuple français ; nous devons donc commencer l'histoire de l'Europe moderne par celle de la France ; puisque c'est en France que nous suivrons les premiers pas de la civilisation et de la grandeur Européenne.

La gloire de notre nation ne craint aucune comparaison avec celle de Rome : nous pouvons fièrement opposer notre Clovis à son Romulus ; Charles-Martel à Camille, Charlemagne à César.

Nos Godefroy, nos Raimond, nos Duguesclin, nos Dunois, nos Coligny, nos Montmorency, nos Bayard, nos Catinat, nos Turenne, nos Villars, nos Condé, peuvent marcher à côté de ses consuls, et de nos jours une foule de héros égale tous ceux de la Grèce et de l'Italie.

Saint Louis, Charles V, Louis XII, Henri IV, semblent avoir été vivifiés par l'âme des Antonins ; Louis XIV, comme Auguste, a donné justement son nom à son siècle ; depuis, un nouvel Alexandre a brillé et a disparu ainsi que le Macédonien ; conquérant rapide, guerrier longtemps indomptable, aussi belliqueux que Trajan, il a porté notre gloire, nos armes et son nom en Afrique, en Germanie, en Italie, en Espagne, en Scythie, au centre de l'Asie, et, comme lui, a perdu ses conquêtes pour avoir refusé de leur fixer des bornes.

Sully, L'hôpital et d'Aguesseau, célèbres par leurs vertus autant que par leur habileté ; l'immortel Bossuet, le touchant Fénelon, l'illustre Montesquieu, le sublime Corneille, l'inimitable Racine, ce Montaigne, si original, ce Molière et ce naïf Lafontaine qui n'ont point eu de rivaux dans leur genre ; Voltaire si étonnant par l'universalité de son génie ; enfin un nombre prodigieux d'écrivains brillants, d'ingénieux moralistes, de poètes harmonieux, de savants profonds et d'éloquents orateurs, ne nous laissent rien à envier pour les palmes de la chaire, du barreau, de la tribune, du théâtre, et pour toutes les couronnes que décernent les muses.

Nos découvertes dans les sciences, nos progrès dans les arts, le perfectionnement de l'agriculture et de toutes les industries, le pinceau des David et des Gérard, le ciseau de Houdon, de Pigalle et de leurs émules, la création de nos machines, la diversité de nos métiers, les prodiges de nos manufactures, la destruction de tout esclavage, la variété et la multiplicité des jouissances qui embellissent la vie des citoyens de tous les rangs, des laboureurs comme des citoyens, nous feraient trouver aujourd'hui, si elles reparaissaient, Athènes sauvage, et Rome barbare.

Soyons donc fiers de notre siècle et de notre France, de cette France que d'Europe liguée a tant redoutée dans ses triomphes, qu'elle respecte encore après ses défaites, et que ses efforts réunis ont ébranlée sans pouvoir l'anéantir.

Mais que notre juste fierté ne jette point un œil de dédain sur notre antique origine ; n'imitons pas la plupart des historiens qui ne font remonter nos souvenirs que jusqu'à Clovis ; montrons-nous moins injustes pour les auteurs de toutes nos races ; nous descendons tous des Gaulois, des Romains, des Germains et des Francs ; notre nom, notre langage, nos mœurs sont nés de leur mélange ; nos caractères, nos lois, nos coutumes, nos vices, nos vertus conservent encore des traces indélébiles.

Une partie du droit romain nous régit jusqu'à présent ; nos poésies doivent leur charme à l'ancienne mythologie grecque et latine ; nos jurés nous rappellent l'antique égalité des Francs ; nos duels, leur belliqueuse indépendance.

Nos croisés en Palestine, nos rois conquérants de l'Italie, notre invasion aventureuse en Égypte, la prise de Rome même, réveillent le souvenir des Sigovèze, des Bellovèze et des Brennus.

Les fées gauloises, amusent encore notre enfance ; nos pontifes, succédant autrefois en Gaule à la prééminence et à la puissance des druides, inspirent toujours aux peuples une juste vénération, même après la chute des abus d'une domination ambitieuse.

Les nobles, ducs, comtes et barons français ont hérité longtemps dans notre patrie de l'influence et du pouvoir qu'exerçaient en Gaule les sénateurs, les grands, les chefs, entourés d'Ambactes ou de dévoués et nombreux Soldurii, ainsi que de l'autorité des Antrustions et des Leudes parmi les Francs : aujourd'hui même encore, réduits à la seule puissance des souvenirs, plusieurs se rappellent avec fierté et regrettent trop vivement ces temps chevaleresques où ils dominaient les peuples et combattaient les rois : enfin, en France, ainsi que dans la Gaule, les femmes, loin d'être asservies, exercent un grand empire sur nos mœurs et reçoivent une espèce de culte d'autant plus durable qu'il est plus moral et plus épuré.

Remontons donc orgueilleusement à la source de notre existence et de notre gloire ; saluons avec respect nos vieux et rustiques monuments ; pénétrons dans les vastes et ombres forêts qui ombrageaient notre berceau ; et avant d'écrire les fastes de la France parcourons rapidement ceux des Gaulois et des Francs nos aïeux.

Leurs fables n'ont pas le charme séduisant de celles d'Hésiode et d'Homère ; mais elles sont peut-être moins absurdes que celles des adorateurs d'Isis, des farouches Pélasges, et des grossiers fondateurs de Rome.

L'Hercule gaulois est plus moral que l'Hercule grec : au lieu d'une massue, il porte attachée à sa bouche une chaîne, emblème heureux du pouvoir, de la raison et de l'éloquence.

Notre Theutatès, remplit dans les cieus la même mission que Mercure.

Ésus est sanguinaire comme Mars, mais moins débauché que Jupiter.

Les Gaulois rendaient à Minerve le même culte que les Grecs.

Nos fées sont plus attrayantes que les sibylles.

Le gui de chêne par ses merveilles, choque moins le bon sens que ce clou sacré, enfoncé solennellement par les dictateurs à la porte des temples pour éloigner la peste, et l'image de Bérécynthie promenée dans les champs gaulois, ainsi que les chrétiens portèrent depuis celle de la vierge de Nanterre pour appeler sur eux la rosée du ciel, plaît davantage à l'imagination que le culte sévère de Cybèle et de Vesta. Revenons donc à présent sur nos pas, et reportons nos regards sur cette époque désastreuse où la ruine de Rome parut replonger dans le chaos le monde civilisé.

Les antiques monuments, les mystérieuses et gigantesques grandeurs de l'Égypte sont loin de nous ; nous avons vu naître et mourir l'empire de Cyrus ;

les héroïques et riantes fables de la Grèce ont disparu ; la nation des miracles, le peuple de Dieu languit dispersé ; l'orgueilleuse Carthage est détruite.

Nous avons suivi tous les pas du colosse romain depuis son berceau jusqu'à sa tombe ; nous avons décrit son accroissement rapide, son habileté profonde, sa force, sa gloire, sa grandeur, sa liberté, son luxe, sa corruption, sa décadence, sa servitude ; nous entendons encore le bruit de sa chute, et nous venons de voir ses derniers débris écrasés dans Byzance : par les farouches enfant de Mahomet.

Au signal de la destruction de l'empire romain en Italie, l'Occident est devenu la proie des sauvages guerriers du nord. Une moitié du monde s'est vue esclave et musulmane, l'autre chrétienne, mais barbare ; les arts, les lumières, les richesses, la civilisation de tant de siècles ont fui devant le fer des Celtes et des Scandinaves ; l'Olympe est sans Dieux, le Parnasse sans Muses.

Le voile sombre de l'ignorance s'est étendu sur ces belles contrées, où les sciences jetaient naguère un si vif éclat : ce Capitole où montaient tant de triomphateurs, ce Forum où Cicéron enchaînait par son éloquence une foule attentive, cette superbe Rome que Virgile enorgueillissait en ressuscitant les héros troyens, cette cité célèbre où les vers harmonieux d'Horace disposaient le cruel Octave à faire chérir le pouvoir d'Auguste, où le sévère Tacite faisait pâlir les tyrans, ne retentissent plus que des cris de guerre des Hérules, des Goths et des Lombards..

L'indomptable Espagne a succombé sous les coups des Suèves, des Visigoths ; les Vandales l'ont traversée pour ravager l'Afrique ; enfin la Gaule, depuis longtemps plus tranquille, plus riche, plus florissante que l'Italie, la Gaule inondée par un torrent dévastateur de Goths, de Bourguignons, de Huns, d'Allemands, d'Alains et de Francs, a vu ses champs dépouillés, ses écoles désertes, des temples renversés, ses cirques détruits, ses villes incendiées.

La Gaule, jadis la terreur de Rome et l'effroi de l'Asie ; la Gaule, qui coûta dix années de travaux à César ; la Gaule, rempart inexpugnable de l'empire contre les Germains ; la Gaule, si heureuse sous les Antonins, si paisible sous Constance, si chère à Julien, la Gaule est devenue l'esclave de mille tyrans.

Nous la voyons couverte d'épaisses ténèbres, mais, elle n'est qu'abattue et non détruite ; à la lueur sanglante des glaives meurtriers qui se choquent dans son sein, admirons ses efforts pour se relever ! Bientôt elle va civiliser ses farouches vainqueurs ; bientôt, cette Gaule fameuse, se frayant une nouvelle route à la gloire, va, sous le nom brillant de France, disputer encore à Rome son antique renommée, fonder un nouvel empire d'Occident, servir d'exemple au monde par ses lois, l'étonner par ses triomphes, l'éclairer par ses chefs-d'œuvre, l'enrichir par son commerce et répandre la splendeur de son nom et de ses armes jusqu'aux extrémités de la terre.

C'est de cette France prospère que doit s'élever un nouveau monde plus durable, plus riche, plus puissant, plus éclairé que l'ancien ; c'est de cette France glorieuse que sortiront tant de royaumes célèbres ; tant de génies immortels ; c'est de cette France, capitole des héros modernes, asile des sciences, musée des arts, panthéon de tous les talents, que nous allons retracer l'histoire.

Qu'à ce beau nom de France la vieillesse se glorifie par ses souvenirs ! que l'âge mûr suive avec fierté les progrès de la grandeur, toujours croissante pendant quinze siècles, d'un empire qui ne laisse point encore prévoir sa décadence ! que la jeunesse surtout étudie avec ardeur ces fastes d'un pays dont elle est l'espoir.

Puisse ce vaste tableau que nous allons offrir, puisse cette histoire rapide de la France antique et moderne inspirer à nos lecteurs la vénération pour la vraie piété, l'horreur du fanatisme, le respect pour nos lois, et pour nos rois, l'attachement inviolable à la liberté, et surtout l'amour sacré de la patrie ! C'est lui seul qui me dicte cet ouvrage ; c'est lui seul qui me donne quelque espoir de succès ; et en cédant à son inspiration, je n'invoquerai d'autre muse que la vérité.

CHAPITRE PREMIER

En lisant l'histoire des peuples anciens de l'Orient, de la Grèce et de l'Italie, on voit que les plus illustres, semblables aux grands fleuves sortent d'une source faible, obscure et presque ignorée, que l'orgueil et la crédulité ont vainement cherché à grandir par des prestiges, et à illustrer par des fables.

Une famille errante donne naissance au peuple juif ; l'Égypte se peuple peu à peu par des tribus pastorales que polissent quelques prêtres, et qu'illustrèrent quelques heureux guerriers ; leur origine se perd ainsi que celle du Nil dans les sables de l'Éthiopie.

L'Asie, condamnée dans tous les temps à la servitude, et corrompue avant d'être civilisée, cherche inutilement dans les ténèbres le commencement de ses fastes. Sémiramis, Ninus, Nabuchodonosor, accroissent leur empire sans l'éclairer, et depuis Cyrus les monarques d'Orient appesantissent encore les chaînes de leurs peuples, en les étendant et en les rendant plus brillantes.

La Grèce, longtemps habitée par des sauvages nourris de glands, reçoit des navigateurs d'Égypte ses dieux, ses lois et ses héros. L'orgueilleuse Carthage est bâtie par une femme et par quelques Tyriens fugitifs.

Un chef de pâtres et de brigands est le fondateur de cette bourgade de Rome, qui depuis fut la reine du monde.

La nation gauloise seule semble n'avoir point eu d'enfance ; elle apparaît dans la nuit des temps, comme une ombre gigantesque ; la première impression qu'elle produit, c'est l'effroi ; ses premiers pas sont des invasions ; ses premiers chefs, des conquérants : le premier regard qu'on jette sur eux frappe d'étonnement par l'étendue de leur territoire, par la force de leur population, et c'est la terreur de leurs armes qui fait prononcer pour la première fois leur nom à l'Italie conquise, à la Grèce ravagée, à l'Orient tributaire.

A quelque époque qu'on remonte, on voit toujours cette nation guerrière, que le sort destinait à faire trembler le peuple-roi, et à lui succéder, occuper la vaste étendue de pays située entre les Pyrénées, l'Océan, les Alpes et la Méditerranée.

Le Piémont s'en trouvait séparé, mais elle comprenait l'Helvétie et la Batavie, et sa position s'étendait du 42^e au 52^e degré de latitude, et du 13^e au 27^e de longitude : bientôt ses armes y réunirent le nord de l'Italie, que les Gaulois disputèrent pendant deux siècles aux Romains.

Les autres peuples, frappés de la grandeur gauloise, et ne pouvant connaître son origine, lui en cherchèrent et lui en prêtèrent une fabuleuse : Ammien Marcellin prétend que la Gaule déserte avait été peuplée par les Grecs dispersés après le siège de Troie. D'autres donnaient à la Gaule pour fondateur, Hercule, suivi de quelques Doriens.

Les druides disaient qu'une partie de leurs ancêtres était indigène, et l'autre venue des contrées situées au-delà du Rhin. Plusieurs auteurs chrétiens les font descendre de Gomer et de Japhet. Enfin, selon la tradition fabuleuse la plus répandue dans la Gaule par les Romains et par la colonie phocéenne qui s'établit à Marseille, les Gaulois descendaient d'un roi nommé Manus, dont le fils Saturne se révolta, et fut battu par Titan, son frère ; Jupiter à son tour vainquit Titan, et rendit le sceptre à Saturne depuis, ce même Saturne s'étant vu forcé, par la

révolte de ses sujets, à s'enfuir en Italie, Jupiter donna la Gaule à Pluton, que les Gaulois appelaient Dis ou Tis, et dont ils se disaient issus. Aussi cette croyance les remplit d'une vénération superstitieuse pour les ténèbres ; ils ne comptaient le temps que par les nuits, et prenaient pour temples les plus sombres forêts.

César assure qu'après Pluton, Mercure était le Dieu que les Gaulois respectaient le plus ; ils le nommaient Theutatès, et le regardaient comme leur premier législateur.

Ce qui est certain, c'est qu'avant Alexandre le Grand, les anciens n'avaient de notions exactes que sur l'Italie, la Grèce, la Sicile, l'Égypte, l'Asie-Mineure, l'Espagne et les côtes d'Afrique ; ils divisaient vaguement le resté de la terre en quatre parts ; ils plaçaient l'Inde à l'orient, l'Éthiopie au midi, la Scythie au nord et la Celtique à l'occident.

Selon Strabon, les Celtes s'étendaient en traversant la Gaule, depuis le nord de la Batavie jusqu'au détroit de Cadix ; il leur assignait à l'orient, pour limites, la Vistule, qui les séparait des Scythes.

Aristote donnait le nom de Celtes aux Germains et aux Gaulois : cette opinion fut longtemps générale, quoique plusieurs écrivains célèbres séparassent les Celtes des Ibères, des Illyriens et des Bretons. César fut le premier qui distingua positivement les Germains des Celtes ou Gaulois ; il donnait à ceux-ci le Rhin pour limite.

On voit dans Appien que la Celtique, située à l'occident de ce fleuve, avait pris le nom de Gaule, comme les Celtes à l'orient s'étaient donné celui de Germains.

Ces contradictions peuvent s'expliquer facilement par les invasions successives des hordes du Nord et de l'Orient, qui bouleversèrent si souvent la distribution des peuples dans les vastes contrées placées entre le Rhin et la Vistule : les peuples y changèrent continuellement de territoire, de fortune et de dénomination. Chaque tribu, chaque ligue ou confédération prit un nom différent ; celui des Celtes s'y perdit ; les Gaulois longtemps invincibles le conservèrent seuls : mais dans la suite, cédant à la fortune de Rome, ils devinrent Romains, reçurent après, par une autre conquête, le nom de Frimes, et gardèrent enfin celui de Français.

Les anciens faisaient venir le nom de Celtes de Celtus, fils d'Hercule et de Celtina, qui rendit à ce demi-dieu les bœufs que lui avait volés Gérion. Quelques écrivains modernes attribuent l'étymologie du nom de Celtes au mot grec *kelos*, qui veut dire *rapide* ; d'autres au mot *zelt*, ou *tente* en langue celtique : ce qui est plus probable c'est que le nom de Celtes venait du mot *kalt* ou *froid*, et qu'on nomma ainsi généralement les peuples du Septentrion.

L'origine du nom des Gaulois n'est pas mieux connue ; les uns l'attribuent à la corruption du mot *kalt* ; d'autres à celui de *gelt* ou *valeur* ; d'autres au mot *gal* ou *lait*, parce que ce nom rappelle la blancheur de la peau des peuples du Nord ; enfin quelques autres auteurs prétendent que les Romains donnèrent à nos aïeux le nom de *Gallus*, parce qu'ils trouvaient quelque ressemblance entre la crête du coq et la chevelure que les Gaulois avaient l'habitude de rassembler sur le sommet de leur tête.

De tout temps on a vanté l'heureuse température de notre patrie ; cependant il paraît qu'autrefois la Gaule, couverte, d'étangs et de forêts, était, beau-coup plus froide que la France actuelle ; des armées entières y passaient avec leurs

chariots les fleuves sur la glace : mais la nature l'avait rendue fertile avant, qu'elle devînt riche par la population et par l'industrie.

On y voyait des vignes fécondes, de gras pâturages, des fruits de tout genre, des arbres de toute espèce, de nombreuses salines, des eaux thermales renommées ; les montagnes qui la bornaient au midi contenaient de riches mines de fer et d'or.

Les forêts gauloises étaient remplies de porcs, de bisons, de taureaux sauvages très féroces ; il s'y trouvait alors en abondance un animal dont la race paraît perdue, qu'on appelait alcée, et qui tenait à la fois du cerf et du chameau. Les prairies émaillées de fleurs nourrissaient un grand nombre d'abeilles : les Phéniciens les Carthaginois et, les Grecs venaient chercher, sur les côtes de la Gaule, de la cire, du bétail, des cuirs, des bois de construction et des paillettes d'or charriées par les rivières.

Longtemps les nombreux habitants des Gaules n'eurent pour logement que des cavernes et des creux d'arbres ; leur premier luxe fut des huttes, qu'ils rassemblèrent en bourgade.

Marseille, se vantait d'avoir civilisé la Gaule ; cependant, avant la fondation de cette ville, cette vaste contrée était couverte de villages : dès le temps de la guerre des Cimbres on parle de villes gauloises dont l'histoire cite les noms ; il fallait même que celle d'Alise, en Bourgogne fût très ancienne, puisque Diodore de Sicile raconte qu'Hercule la fonda, que la beauté d'une femme de ce lieu l'enflamma, qu'il l'épousa, et en eut un fils célèbre, nommé Galatus, qui donna son nom au peuple et au pays.

Les Gaulois, déjà civilisés, déjà logés dans des bourgs et dans des cités, conservèrent longtemps l'usage de serrer leurs récoltes dans ces vastes souterrains qu'ils avaient jadis habités, et ce fut une de ces cavernes qui servit d'asile à l'illustre Éponine, lorsque cette courageuse Gauloise déroba pendant plusieurs années la tête de son époux Sabinus aux vengeances de Vespasien.

La nourriture des Gaulois était simple et grossière ; elle se composait de laitage, de fromage, de miel, des produits de leur pêche et de leur chasse ; les peaux des animaux leur servaient de lit et de siège, ils déchiraient les viandes avec leurs mains. Leur boisson la plus commune était une sorte de bière faite avec de l'orge fermentée qu'ils nommaient *servoise* ; les femmes employaient l'écume, de cette liqueur pour blanchir leur teint.

Dans les festins une seule coupe servait à la ronde à tous les convives. La sobriété était en honneur chez les Gaulois ; ils punissaient l'intempérance ; on regardait comme une honte l'embonpoint excessif qui en est la suite, et la loi soumettait à une amende le Gaulois quand son corps ne pouvait tenir dans une ceinture dont la mesure était fixée.

Les travaux de l'agriculture et du ménage étaient le partage des femmes ; les combats, les plaisirs et le repos celui des hommes : la passion de ceux-ci pour la chasse, pour la guerre, pour les exercices violents, contribuait avec leur tempérance à leur donner cette taille élevée, cette force prodigieuse, qui les rendaient l'effroi des autres peuples.

Tous les auteurs anciens les représentent comme des géants ; les Romains les comparaient à des éléphants, et plaçaient les prisonniers de cette nation sur le front de leurs lignes pour servir de signaux aux évolutions.

La taille commune des Gaulois s'élevait de six à sept pieds ; ils avaient la peau très blanche, les yeux bleus, les cheveux blonds , le regard farouche, la voix forte et rude : Athénée cite leurs femmes pour les plus belles de toutes les barbares.

Ils regardaient la bravoure comme la première des vertus ; la guerre semblait être leur élément, et toujours ils se battaient entre eux lorsqu'ils n'avaient point d'ennemis étrangers à combattre : la première place dans les assemblées, dans les festins, était donnée au plus vaillant, et le désir ardent d'obtenir cet honneur excitait sans cesse entre eux de bruyantes querelles qui ensanglantaient souvent leurs repas et leurs fêtes.

La loi du plus fort était la loi gauloise ; tout droit semblait donné par la victoire et perdu par la défaite ; Brennus ne le fit que trop entendre aux Romains par ce mot funeste : *Malheur aux vaincus* : ainsi la honte de ne pouvoir vaincre les rendait furieux, et souvent on les vit, lorsque leurs épées étaient brisées, se jeter désarmés sur les Romains et les étouffer dans leurs bras.

Un peuple gaulois vaincu par Marcius massacra ses femmes, ses enfants, et se jeta après eux sur des bûchers qui confondirent leurs cendres.

Dans leur lutte contre César, on vit les habitants du Berri (les Berruyers) incendier vingt de leurs villes pour affamer les Romains. La plupart du temps, ils tuaient leurs blessés pour les dérober à l'esclavage.

Le courage des Gauloises n'était pas moins célèbre que celui de leurs époux ; elles les suivaient à la guerre ; les animaient dans l'attaque, les arrêtaient dans la fuite, et lorsque tout espoir semblait perdu, elles tuaient leurs enfants, et s'en servaient comme de massues pour repousser les violences de l'ennemi.

Chiomara, captive d'un officier qui voulait l'outrager, le poignarde, lui tranche la tête, traverse le camp ennemi, rejoint son époux et jette à ses pieds le trophée sanglant qui prouvait à la fois son audace et sa vertu.

Un prince nommé Sinorix avait assassiné le tétrarque gaulois Sinatus, époux de Camma ; il voulait forcer cette veuve inconsolable à l'épouser ; la Gauloise furieuse dissimule son dessein de vengeance pour en assurer le succès, elle feint de consentir aux vœux du meurtrier, le conduit à l'autel de Diane, lui présente la coupe de l'hymen, boit ainsi que lui le poison qu'elle y avait versé, remercie la déesse d'avoir favorisé sa vengeance et meurt en disant à Sinorix expirant : *Barbare, au lieu d'entrer dans ce lit nuptial que tu voulais souiller, descends avec moi dans la tombe que j'ai creusée sous tes pas.*

Tant que les Gaulois conservèrent cette âpreté de mœurs et de courage, ils répandirent partout la terreur : les Romains les comparaient à la foudre.

Au seul bruit d'une guerre avec eux, le sénat nommait un dictateur : on ouvrait le trésor sacré, toute dispense de service cessait même pour les prêtres et pour les vieillards ; et dès que le chant guerrier des Gaulois retentissait dans les plaines de l'Italie, le Capitole semblait encore s'ébranler sur ses vieux fondements. Le peuple-roi ne se regarda comme maître du monde, qu'après avoir conquis la Gaule, et ce fut au seul César, vainqueur des Gaulois, qu'il crut pouvoir sans honte soumettre sa liberté.

Les Gaulois, par un orgueil puéril et barbare, méprisaient la culture, l'industrie, l'étude ; dans l'intervalle de la chasse et des combats, le repos était leur seule volupté. La conquête de l'Italie leur inspira pour le vin une passion funeste, et

telle qu'on les voyait souvent vendre un esclave pour, obtenir une cruche de cette liqueur.

Habitué à un climat très tempéré, ils redoutaient les chaleurs du Midi et ne pouvaient supporter la fatigue des longues marches : Annibal les comparait *à la neige qui se fond aux rayons du soleil* ; il plaçait à leur tête des Espagnols, et derrière eux des Carthaginois pour les forcer à ne point s'arrêter dans leur route.

L'habitude de l'indépendance et de l'oisiveté les rendait inconstants, légers et curieux ; ce fut toujours leur caractère distinctif. César raconte qu'ils harcelaient de questions tous les voyageurs et, d'après leurs récits souvent mensongers, se décidaient témérairement à tenter les plus grandes entreprises.

Présomptueux avant le combat, ils aimaient dans leurs défis à insulter l'ennemi par leurs bravades ; quelquefois, en voyant s'avancer contre eux les légions romaines, ils s'asseyaient sur le champ de bataille pour prouver le mépris avec lequel ils attendaient leur attaque ; se levant ensuite, jetant de grands cris et choquant bruyamment leurs boucliers, ils s'encourageaient mutuellement par ce tumulte : leur bravoure devenait de la fureur, et leurs affreux hurlements répandaient plus de terreur que leurs armes.

Cruels après la victoire, ils sacrifiaient une partie de leurs captifs aux dieux infernaux. Si l'ennemi résistait à leur première furie, bientôt on les voyait se décourager ; ardents pour attaquer, ils ne savaient pas se défendre ; et leur retraite était précipitée comme leur attaque.

Tous les auteurs, Polybe, Diodore, Strabon, Plutarque, Silius Italicus, César et Dion Cassius, s'accordent sur ce point ; ils disent tous que chez les Gaulois la terreur était sans limite, comme l'audace, et qu'ils passaient subitement de la témérité au découragement.

L'ennemi vaillant excitait leur générosité ; mais ils se montraient sans pitié pour les lâches et pour les traîtres. Lorsque l'intrépide Fabius osa descendre du Capitole et traverser leur armée pour accomplir sur les débris de Rome un vœu sacré, ils respectèrent sa vertu et le laissèrent tranquillement consommer son pieux sacrifice ; mais lorsqu'une femme grecque eut livré Éphèse, à Brennus pour une somme d'or considérable, ce chef gaulois, maître de la ville, et pensant qu'on devait profiter de la trahison et punir les traîtres, ordonna à ses troupes d'assommer la perfide Grecque en jetant sur sa tête tout l'or qu'on lui avait promis.

Quoique les Gaulois, ne se fiant qu'à leur courage et à leur force corporelle, dédaignassent d'imiter cet ordre savant, cette tactique guerrière qui donna aux Romains l'empire du monde, on les vit quelquefois employer la ruse pour s'assurer la victoire, abandonner leurs camps et y laisser des boissons soporatives, afin d'égorger sans péril l'ennemi épuisé de débauche et endormi.

Lorsque le consul Posthumius marcha contre eux ils déracinèrent les grands arbres qui bordaient sa route, et les laissèrent debout ; quand les Romains furent engagés dans la forêt, un seul arbre poussé entraîna les autres, qui tombèrent sur la colonne, l'écrasèrent, et rendirent sa défaite aussi complète que facile.

Dans leurs invasions, leur passion pour le pillage n'épargnait ni les temples ni les tombeaux, et ne connaissait rien de sacré ; mais dans leur pays on les voyait soumis aux prêtres, crédules, superstitieux, consultant le vol des oiseaux, remplis d'une aveugle confiance pour les prédictions des druides, des fées, et

soumettant quelquefois leurs enfants nouveaux nés à l'épreuve de l'eau, afin de s'assurer de la légitimité de leur naissance.

Ce peuple, si redoutable à ses ennemis, était pour les voyageurs le plus doux et le plus hospitalier de la terre. La mort d'un étranger exposait à un châtement double de celui qui était imposé au meurtrier d'un Gauloise et s'il arrivait que le voyageur éprouvât quelque perte dans une habitation, son hôte et toute la bourgade étaient assujettis, pour l'indemniser, à une forte amende.

Leurs vêtements, simples comme leurs mœurs, se composaient d'une tunique de peau nommée *sagum* ou *saye*, sur laquelle ils portaient dans l'hiver un manteau fourré, avec de larges pantalons qui renfermaient leurs jambes, leurs cuisses qui descendaient jusqu'à la cheville : ces amples vêtements ne pouvaient pas gêner la liberté de leurs mouvements ; cependant, soit dans le dessein d'être plus légers, soit par bravade, ils s'en dépouillaient sur le champ de bataille et combattaient nus jusqu'à la ceinture.

Un bonnet de poil était la seule coiffure des hommes ; les femmes en portaient une triangulaire ; leurs robes ne différaient de la *saye* que par leur longueur.

Le guerrier gaulois, songeant plus à tuer l'ennemi qu'à se défendre n'avait ni casque ni cuirasse ; il ne couvrait son corps que d'un bouclier d'osier revêtu de cuir, dont il se servait comme d'un bateau pour traverser intrépidement les fleuves les plus rapides. Ses armes offensives étaient la lance, les flèches, la hache et des sabres d'une faible trempe, dont la longueur, embarrassante dans la mêlée, luttait avec désavantage contre le glaive court des Romains.

Le luxe des hommes distingués par leur rang, par leur richesse, ou par leurs exploits, consistait en bracelets, en colliers, en anneaux d'or pour lesquels ils montraient une passion effrénée ; aussi pour honorer leurs idoles ils les couvraient de ces ornements, et lorsque le roi gaulois Catumandus entra dans Marseille, voulant se rendre Minerve propice, il fit hommage à cette déesse d'un riche collier d'or.

Un luxe plus étrange et plus conforme à leurs mœurs barbares, était celui qui brillait dans leurs armées ; ils attachaient au bout de leurs lances, et au cou de leurs chevaux les têtes de leurs ennemis immolés par eux dans les combats ; ces crânes, enrichis d'or, devenaient ensuite des vases pour leurs festins.

Différents de tous les autres peuples, les Gaulois, possédant depuis un temps immémorial un vaste territoire, remplirent pendant plusieurs siècles les autres contrées de la terre du bruit de leur nom et de la terreur de leurs armes ; on les voit occuper une part considérable dans l'histoire de toutes les nations, et cependant, lorsqu'ils brillaient au dehors d'un si grand éclat, leur histoire intérieure restait obscure et ignorée : à peine quelques faibles rayons de lumière percent dans l'antiquité, au travers de ces nuages sombres qui semblaient couvrir cette Gaule conquérante, dont l'Asie, la Grèce et l'Italie voyaient avec effroi descendre tant d'orages.

Au temps de leurs premières invasions, on voit par les récits des auteurs latins que toutes leurs tribus s'étaient réunies dans les Gaules sous un chef. Cette union faisait leur force ; la liberté, l'égalité qui régnaient entre eux étaient prouvées par leur bravoure, par leur fierté, par les assemblées dans lesquelles ils décidaient leurs expéditions et jugeaient quelquefois leur chef ; mais il paraît que peu à peu l'ambition de leurs prêtres ; et celle de leurs plus puissants guerriers les désunit, changea la forme de leur gouvernement et le rendit à la fois

théocratique et aristocratique, de sorte qu'ils perdirent graduellement la plus grande partie de leur force et de leur liberté.

Lorsqu'on connut mieux l'intérieur de la Gaule, c'est-à-dire au moment où les armes victorieuses des Romains y pénétrèrent, cette nation ne pouvait déjà plus, leur opposer la vigueur qui naît de l'union et de l'égalité. La Gaule, cessant d'être un objet d'effroi, était devenue pour Rome une proie tentante et facile.

César nous apprend que les pontifes gaulois, si célèbres sous le nom de druides, se recrutaient toujours, et choisissaient leurs novices dans la classe des Gaulois les plus distingués par leur naissance et par leurs richesses ; ainsi les nobles et les prêtres formèrent dans l'état deux classes ou deux castes prééminentes, qui, suivant la marche naturelle des corps privilégiés, détruisirent graduellement l'indépendance des peuples.

Conformément à l'antique usage qu'on retrouve dans tous les pays habités par les Celtes, les chefs les plus vaillants se voyaient entourés de jeunes guerriers nommés Ambactes ou Soldurii, qui s'attachaient inviolablement à leur sort ; leur dévouement pour eux était sans bornes ; ils les suivaient dans toutes leurs expéditions, les couvraient de leur corps dans les combats, et regardaient comme une honte de leur survivre.

Les chefs, à leur tour, remplissaient à l'égard de leurs Soldurii tous les devoirs de compagnons d'armes et de patrons ; ils les soutenaient dans leurs querelles, les soldaient avec une part du butin, proportionnée à leurs services, et les récompensaient soit par des terres conquises, soit par des dons de chevaux, d'armes, de colliers et de bracelets.

Ces chefs et leurs principaux Ambactes combattaient seuls à cheval : l'infanterie, autrefois la force des armées gauloises, ne fut plus en honneur ; l'élite de la nation forma un ordre équestre qui prit bientôt la prééminence dans les assemblées comme dans les camps. Telle fut l'origine de la noblesse gauloise dont l'autorité s'accrut par son union avec le sacerdoce ; de sorte que la Gaule, autrefois si libre, si fière, si redoutable, ne présentait plus aux regards de ses ennemis que le spectacle d'une aristocratie brillante, belliqueuse mais faible, orgueilleuse, turbulente, anarchique.

César assure que de son temps toute l'autorité était entre les mains des nobles et des prêtres, et que le peuple se trouvait dans un état peu différent de la servitude.

Tandis, que les nobles se saisissaient de l'autorité militaire, les druides s'étaient emparés du pouvoir législatif et judiciaire. César nous apprend que ces pontifes décidaient des différends relatifs aux propriétés qu'ils jugeaient toutes les causes punissaient tous les crimes, réglaient tout ce qui était relatif au culte ; et qu'un Gaulois frappé par eux d'anathèmes ne pouvait plus paraître dans les camps, aux sacrifices, aux assemblées, ni aux repas publics.

On prétend que ces prêtres s'appelaient autrefois Semnothées et ensuite Saronides, nom dérivé de celui de Saron, troisième roi des Gaules.

La vénération de ces pontifes pour les forêts, et particulièrement pour le chêne, qu'on appelait en celte *deru*, leur fit probablement donner depuis le nom de druides. Le lieu principal où ils se rassemblaient dans une forêt sacrée, se nomme encore aujourd'hui Dreux, ville des chênes. C'est la ainsi, qu'à Chartres, qu'ils réglaient leurs intérêts communs et élisaient le grand druide ou souverain pontife.

On trouve encore près d'Autun, capitale des Éduens, une montagne appelée Mont-Dru, parce qu'autrefois les druides y avaient établi un de leurs collèges.

La renommée des druides s'étendait jusqu'aux extrémités de l'Orient ; on vantait leur sagesse, leur gravité, leur science, leur philosophie universellement respectée, ils formaient le premier ordre de la nation. On regardait leurs volontés comme des lois, leurs paroles comme des oracles.

Il paraît que, semblables aux pontifes d'Égypte, ils professaient deux doctrines différentes ; l'une publique pour le vulgaire, l'autre mystérieuse réservée aux adeptes et aux hommes les plus distingués de l'état ; leurs dogmes n'étaient point écrits, on ne les connaissait que par tradition.

Les druides, dit César, enseignent la marche des astres, la nature des choses, la puissance des dieux ; ils persuadent aux Gaulois l'immortalité et la transmigration des âmes ; par cette croyance ils éloignent d'eux toute crainte de la mort.

Lorsque les Romains conquièrent la Gaule, il la trouvèrent divisée en grandes confédérations rivales, telles que les Berruyens, Arverniens, Éduens, Séquanien, Rhemiens, Nerviens, etc., et trois cents petits peuples, dont les uns étaient gouvernés par des rois, et d'autres par un sénat et par des chefs élus.

Celui des Éduens portait le titre de Vergobret ; il avait sur ses peuples le droit de vie et de mort ; mais enchaîné lui-même, il ne pouvait sortir de sa résidence sans s'exposer à perdre le pouvoir et la vie.

César, pour se concilier l'esprit des Éduens, déposa le Vergobret Cotus qui avait usurpé le pouvoir par une élection illégale, et il soutint de son autorité l'élection régulière de Convictolanus.

Le seul lien qui unissait encore les Gaulois, et qui leur laissait quelque force contre leurs ennemis extérieurs, et quelques moyens pour remédier à leurs dissensions intestines, c'était une diète générale ou assemblée confédérée ; elle avait lieu en pleine campagne ; on s'y rendait armé ; tous les cantons confédérés y envoyaient leurs députés ; les druides et les nobles, ou chevaliers, représentaient la nation gauloise.

Là on décidait de la guerre ou de la paix ; on nommait les magistrats ; on jugeait les administrateurs ; mais probablement ce jugement devait être bien illusoire pour des chefs aussi puissants que cet Orgetorix, dont parle César et qui marchait entouré de dix mille Soldurii dévoués.

On pouvait presque encore compter un troisième ordre dans l'état : c'était celui des femmes distinguées par leur rang et surtout de celles qui se dévouaient au culte et à la divination ; plusieurs fois elles décidèrent de la paix ou de la guerre ; souvent, comme les Sabines, elles apaisèrent la fureur des peuples prêts à se détruire ; le respect qu'on avait pour elles s'étendait tellement hors des bornes de leur pays, qu'Annibal stipula, dans un traité conclu avec les Gaulois, que les différends qui pourraient survenir entre ceux-ci et les Carthaginois seraient soumis à l'arbitrage des femmes gauloises.

On ne trouvait point de lois écrites chez ce peuple ; tout était réglé par les mœurs et par les coutumes ; la mémoire des prêtres tenait lieu d'archives. Le vol et le meurtre étaient punis de mort ; on n'avait point posé de bornes au pouvoir des pères sur leurs enfants.

Indépendamment du culte secret enseigné par les druides les Gaulois adoraient des dieux qu'ils semblaient avoir empruntés à plusieurs nations étrangères. Leur Theutatès inventeur des arts, portant un caducée et des ailes comme le Mercure des Grecs, des cornes d'abondance ainsi que le Tautès de Phénicie, le Teutat de Carthage et le Thau d'Égypte ; il avait aussi d'autres attributs semblables à ceux du Theut ou Tuiscon de Germanie.

Ésus ou Jehova, ou Mars, était le dieu de la guerre. Quelquefois adoré sous les noms de Camulus ou de Belénus, il répandait ainsi qu'Apollon la lumière, et il guérissait des maladies.

Sur les bords de la Seine, on rendait hommage à une déité que les uns croyaient être Minerve et les autres Isis. Quelques auteurs font même venir le nom de Paris, de Parisis ou temple d'Isis.

Nous avons déjà parlé de la vénération des Gaulois pour Dis, dieu des enfers, dont ils croyaient descendre : cette superstition se prolongea longtemps après l'établissement du christianisme : on conserva pendant plusieurs siècles l'usage gaulois de compter le temps par les nuits, et Charlemagne se crut obligé de proscrire par une disposition expresse dans ses capitulaires, les restes de cette idolâtrie.

L'Hercule gaulois, différent de celui des Grecs était un vieillard ridé portant une peau de lion, et une chaîne attachée à sa bouche.

Les Gaulois adoraient encore des divinités inférieures et locales : Rôte était la déité de Rouen, Matuta ou Leucothoë celle de Lutèce ; on honorait Namus à Namur, Néhalémia en Toxandrie, Ardouène dans les Ardennes.

On peut croire que ces divinités étaient des femmes déifiées, comme elles passaient pour savantes dans l'art de connaître l'avenir et de lire dans les décrets du destin, on les appelait *fatacées*, *fatidicæ* ou fées.

Les plus célèbres et les plus saintes se rassemblaient, dit-on, dans une île nommée Séna¹, sur la côte d'Armorique.

On regardait aussi les druidesses comme douées du don de prophétie. L'histoire rapporte qu'une d'elles prédit à Alexandre Sévère la révolte de ses soldats et sa mort.

Aurélien les consulta sur le sort de sa postérité. Dioclétien, élevé au trône par la mort du rebelle Arrius Aper, qu'il avait poignardé, racontait que dans les Gaules une druidesse lui avait annoncé qu'il deviendrait empereur dès qu'il aurait tué le sanglier, qui s'appelle en latin *aper*.

Le respect superstitieux pour les fées dura longtemps en France après la chute des idoles, et l'enfance n'est pas toujours partout la seule qui conserve encore à présent le souvenir des fées et la croyance aux devineresses.

On ne sait pourquoi Tacite dit que les Gaulois n'avaient point de temples ni d'idoles ; des faits nombreux démentent cette assertion : Cépion trouva un riche trésor dans un temple gaulois à Toulouse ; on porta dans un autre la tête du consul Posthumius ; Ausone parle d'un temple de Belénus, desservi par les druides. A Lutèce, on allait chercher dans un temple l'image de Bérécyntie pour la promener dans les champs ; enfin Grégoire de Tours raconte la destruction

¹ L'île des Saints.

d'un temple magnifique en Auvergne qui fut renversé sous les règnes de Valérien et de Gallien par les Allemands.

Ce qui peut avoir donné quelque créance à cette opinion, c'est qu'avant d'admettre des dieux étrangers, les Gaulois, comme tous les Celtes, ne rendant hommage à la divinité et ne croyant voir sa présence que dans ses ouvrages, adoraient les astres, la terre, les bois, les fleuves et les montagnes.

Les druides conservèrent avec soin ce culte de la nature ; ils croyaient surtout que les dieux aimaient à résider dans le fond des plus sombres forêts ; leur obscurité inspirait une terreur qui disposait à la crédulité, et les druides trouvaient ces ténèbres mystérieuses favorables à leur ambition ; c'était sous leurs voiles qu'ils prétendaient communiquer secrètement avec les dieux, et consulter leurs oracles.

Au milieu de ces forêts sacrées, le grand druide, vêtu d'une robe blanche, s'avançait solennellement, suivi de tous les pontifes, le sixième jour de la première lune, sacrifiait aux dieux un taureau blanc, montait sur le chêne révééré, coupait avec une serpe d'or le gui précieux, objet d'un superstitieux respect, le recevait dans un manteau blanc, et, terminait cette fête par un grand festin.

Le peuple attribuait à ce gui, réduit en poudre, la vertu merveilleuse de guérir la plupart des maladies et de donner la fécondité.

Chez les Gaulois, ainsi que chez toutes les nations qui ne connaissaient point encore le luxe ni la misère, la fécondité était en honneur, et la stérilité paraissait un malheur et une honte ; parce que le nombre des enfants, loin d'y peser comme une charge, y devenait une vraie richesse.

Le célibat était méprisé dans la Gaule ; le mari apportait une dot à sa femme, comme celle-ci à son époux ; les filles avaient le droit de choisir parmi leurs prétendants l'homme à qui elles voulaient unir leur sort. Un druide présentait au fiancé et à la fiancée une coupe dans laquelle ils buvaient tous deux : là se bornaient toutes les cérémonies du mariage.

Quelques femmes consacrées aux dieux avaient seules le droit de rester sans honte célibataires. A la naissance des enfants, elles appelaient sur eux la protection et les dons des fées.

Les jeunes Gaulois ne paraissaient jamais en public avant quinze ans ; jusque-là les pères avaient sur leurs enfants le droit de vie et de mort ; mais arrivés à cette époque, et prouvant qu'ils pouvaient porter et manier les armes, on leur donnait la lance, le bouclier ; ils devenaient hommes indépendants, et prenaient leur place dans les assemblées publiques ; ainsi que dans les camps.

Les exercices militaires leur tenaient lieu de toute étude ; cependant, pour enflammer leur courage, pour éveiller en eux la passion de la gloire, on leur apprenait l'histoire des héros de leur patrie : cette histoire n'était point écrite, c'était des récits poétiques, des chants guerriers, composés par les bardes, qu'on regardait comme inspirés, et qui formèrent parmi tous les peuples du Nord une classe presque sacrée.

Les eubages, devins ou augures, étaient aussi l'objet de la vénération des Gaulois. Ils consultaient le vol des oiseaux, la direction de la foudre, et encourageaient les armées, en leur annonçant la faveur des dieux.

Les druides se chargeaient de l'éducation des jeunes nobles destinés à entrer dans leur ordre ou dans la magistrature ; ils les initiaient à leur culte secret, et leur communiquaient assez de connaissances pour les élever au-dessus du vulgaire, mais en leur laissant avec soin la superstition qui les maintenait sous leur dépendance.

Ce fut ainsi que les druides, unissant le pouvoir judiciaire au pouvoir sacerdotal, dominant les peuples par l'autorité, et gouvernant les princes par la conscience, surent rester pendant plusieurs siècles les vrais maîtres de la Gaule.

La fondation d'une colonie grecque à Marseille, une communication plus fréquente avec les autres nations, l'interdiction des cultes étrangers, et surtout les victoires des Romains, minèrent peu à peu cette puissance théocratique qui lutta pourtant contre les vainqueurs avec opiniâtreté.

L'empereur Claude proscrivit enfin le culte des druides ; mais les Gaulois le professèrent longtemps en secret. Dans le quatrième siècle, les familles descendantes des druides étaient encore un objet de respect public. Deux cents ans après, Procope nous apprend que les Francs conservaient une partie des superstitions gauloises.

Grégoire de Tours écrivait à Brunehaut, pour l'inviter à défendre les sacrifices fréquents qu'on faisait encore en France aux idoles.

Une disposition des capitulaires de Charlemagne déclare sacrilèges les curés qui n'emploieraient pas tous leurs soins pour abolir totalement le culte des pierres, des arbres et des fontaines.

Près de Metz on rendait encore un secret hommage, au tombeau d'une prêtresse sur lequel on lisait cette inscription : *La druidesse Arété, avertie par un songe, a consacré ce lieu à Sylvain et aux nymphes.*

Les romanciers français, succédant aux bardes, chantèrent pendant plusieurs siècles Morgane, Mélusine, les fées et les enchanteurs ; nos paladins croyaient aux prodiges de la fontaine de Merlin, et s'approchaient avec une crainte superstitieuse de ces tombeaux antiques de ces amas de pierres qui couvraient les cendres des chefs gaulois, et des esclaves immolés à leurs mânes selon l'usage des nations barbares enfin au dix-septième siècle moine, les enfants en Guyenne demandaient encore des étrennes en répétant le refrain d'un vieux chant gaulois : *au gui l'an neuf.*

Tel est le sort de l'humanité, les erreurs les plus grossières répandent avec rapidité leurs voiles sombres sur la terre, et il faut des siècles à la vérité pour dissiper ces ténèbres.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE premier point de contact entre la Gaule et les peuples civilisés de l'ancienne Europe fut cette côte méridionale du pays que nous nommons aujourd'hui la Provence.

La différence des lois, des langages et des mœurs sépare les peuples, l'ambition les divise, le commerce travaille constamment à les rapprocher et à les unir.

Tant que Tyr fit libre, ses navigateurs répandirent partout les lumières et l'industrie ; Carthage, ayant de devenir, comme Rome, l'effroi du monde, en fut longtemps, par son commerce, l'heureux lien ; les Grecs naturalisèrent en Sicile, en Italie et dans une partie de l'Asie, la liberté, les lettres et les arts. Les vaisseaux de tous ces peuples se montraient souvent dans les ports méridionaux de la Gaule, seule contrée des pays barbares, dont le climat se rapprochât par sa douceur de ceux de la Grèce et de l'Asie.

A l'époque où Cyrus fonda son empire dans l'Orient, Harpalus, un de ses satrapes, ruinait l'Ionie par ses exactions, et faisait gémir sous un joug despotique les peuples dont il détruisait la richesse et opprimait la liberté. Décidés à fuir sa tyrannie quelques habitants de Phocée, s'embarquèrent, et vinrent dans la Gaule fonder une colonie, près d'un port où des avantages commerciaux avaient porté, cinquante ans avant, plusieurs négociants de leur ville à s'établir.

Les Gaulois de ce canton se nommaient Saliens ; Nannus leur chef et leur roi, reçut les Phocéens en amis, leur céda des terres, et donna la main de sa fille à Protis, commandant l'expédition phocéenne.

Protis fut le fondateur de Marseille ; il y établit un gouvernement républicain, dont la durée ferait seule l'éloge ; et dont plusieurs siècles de prospérité, de richesses et de gloire, prouveraient la sagesse, quand même le plus illustre des Romains, Cicéron, ne nous aurait pas dit que les lois de Marseille lui semblaient préférables à celles de tous les peuples connus.

Les forces croissantes de la nouvelle république excitèrent bientôt la jalousie d'une tribu gauloise voisine de Marseille ; on appelait ces Gaulois les Ségobrigiens : Comanus, leur chef, avait pratiqué des intelligences dans la ville, que des traîtres devaient lui livrer ; une Gauloise découvre le complot aux Marseillais ; ils se tiennent en état de défense ; et lorsque Comanus s'approche de la porte qu'on devait lui ouvrir, ils sortent, se précipitent sur lui, et taillent en pièces les sept mille hommes qu'il commandait ; Comanus lui-même périt dans la mêlée.

Cette victoire fit respecter Marseille par ses voisins ; bientôt sa puissance et sa renommée s'étendirent ; car ce n'est pas la grandeur du territoire qui fait la force des nations, elles ne le doivent qu'à leurs lois, qu'à leur industrie et à leurs vertus.

Marseille, par son commerce, par l'activité de ses navigateurs, par la bravoure de ses guerriers, devint la rivale de Carthage, l'appui de l'Espagne et l'alliée de Rome ; foyer des arts, asile des sciences, elle se montra l'émule d'Athènes, et ce fut de son sein que partirent les premiers rayons de lumières qui se répandirent dans les Gaules.

Cependant les Gaulois, dans les premiers temps, cherchèrent moins à profiter de ses bienfaits qu'à ruiner sa puissance naissante : jalouses de ses progrès, presque toutes leurs tribus se réunirent contre elle sous les ordres d'un prince appelé Catumandus : il vint l'assiéger, elle lui opposa une vigoureuse résistance ; mais après d'opiniâtres efforts, le courage allait céder au nombre ; heureusement Catumandus, dont l'imagination était sans doute frappée comme celle de ses compatriotes par les récits merveilleux que les Grecs répandaient partout sur la puissance et les miracles de leurs dieux, croit voir en songe une déesse qui lui défend de poursuivre son entreprise ; cédant à la crainte il demande une trêve aux Marseillais, entre dans la ville, suivi de près des siens, croit reconnaître dans le temple de Minerve l'image de la déesse qui lui était apparue, fait hommage d'un collier d'or, et conclut la paix avec la république.

On doit regarder la fondation de Marseille comme une grande époque pour la Gaule, car ce fut à cette même époque, 600 ans avant J.-C., dans le temps où les Mèdes brillaient en Asie, où Tarquin régnait à Rome, lorsque les Juifs étaient en captivité, et peu avant l'année où Solon donna des lois aux Athéniens, qu'une irruption formidable en Italie fit connaître à l'Europe, le nom et les armes des Gaulois.

L'opinion générale regardait alors la Gaule comme divisée en trois parties : au nord, la Belgique ; au midi, l'Aquitaine ; au centre la Celtique. La longueur des blonds cheveux que portaient les Gaulois, ainsi que la manière bizarre et effrayante dont ils les rassemblaient sur le sommet de leur tête, firent donner à tout leur pays, le nom de *Gaule comata* ou *chevelue*.

Ambigat était alors chef, prince, duc ou roi des Berruyens, habitants du Berri. Tous ces noms se confondaient dans l'histoire ancienne, et se donnaient indistinctement aux commandants des bourgades celtiques, germanes et des hordes scythes : les mots *khan* chez les uns, *konig* chez les autres, répondaient au mot latin de *rex*, qui régit, ou roi. *Furst*, qui signifiait le premier, avait le même sens que *princeps* ou *prince* ; Herzog, venant de *Heer-Ziehen*, ou mener une troupe, présentait la même idée que le mot romain *dux*, tiré de *ducere*, conduire, et dont la dénomination de *duc* est dérivée.

C'est de cette confusion que vient l'erreur commune qui fait attacher l'idée de la grandeur actuelle des princes et des rois, au pouvoir temporaire et borné de cette foule innombrables de chefs de tribus, et de capitaines commandant les hordes errantes et barbares du Nord.

Tous ces peuples belliqueux aimaient trop l'égalité pour qu'aucune magistrature y fût puissante ; en temps de guerre seulement, la nécessité de la discipline faisait accorder aux chefs une autorité que la victoire seule pouvait leur conserver, et qu'une défaite leur enlevait : ils ne formaient aucune grande entreprise sans le consentement du peuple assemblé, qui les rendait cependant seuls responsables du succès.

La fortune avait secondé les armes du roi des Berruyens, et à la suite de plusieurs victoires Ambigat était devenu le chef de toute la Celtique ; mais, loin exercer sur ses peuples un pouvoir paisible, obligé de réprimer sans cesse leur humeur turbulente et querelleuse, las de séditions, voulant occuper au loin leur activité, il les rassemble, leur propose de profiter des forces de leur union, pour porter leurs armes dans l'Orient et dans le Midi.

Présenter aux peuples du Nord des projets de guerre, d'invasion et de pillage, fut toujours un moyen assuré de leur plaire, méprisant le travail et la culture, leur

nombreuse population avait besoin de se soulager par des expéditions lointaines, et par l'émigration de leurs belliqueux essaims ; la guerre était leur élément, le repos seul les fatiguait ; et en leur ordonnant de combattre, Ambigat les gouvernait selon leurs mœurs.

Ses paroles sont accueillies avec un enthousiasme que manifestent le heurtement des lances et le choc des boucliers ; à sa voix trois cent mille guerriers se rangent sous les ordres de ses neveux Sigovèze et Bellovèze, et ils se divisent en deux bandes égales, qui tirent au sort les contrées sur lesquelles ces deux torrents doivent se précipiter.

Sigovèze traversa le Rhin et la forêt Hercinie (aujourd'hui la forêt Noire), répandit la terreur dans toute la Germanie ; et fonda des colonies puissantes en Bavière, en Pannonie et dans la Bohême, dont le nom rappelle encore celui des Boïens qui s'y établirent.

Bellovèze, non moins heureux et suivi des Berruyens, des Sennonais, des Séquanais, des Averniens, des Éduens des Parisiens, des Carnutes, descend le Rhône, s'assure l'alliance et l'appui de Marseille en la défendant contre quelques tribus voisines alors en guerre avec elle ; il franchit les Alpes, entre en Italie, et combat intrépidement les Toscans ou Étrusques, ancienne colonie lydienne qui avait civilisé dans ce pays la sauvage nation des Pélasges.

La confédération étrusque était puissante ; on y comptait déjà dix-huit cités considérables : mais ce peuple, amolli par la douceur du climat, ne put résister à l'impétueux et âpre courage des Gaulois. Une victoire complète, remportée par Bellovèze sur les bords du Tésin, lui soumit le nord de l'Italie, et toute la contrée située entre les Alpes, le Rubicon, la mer et les Apennins ; elle reçut le nom de Gaule cisalpine.

Les Gaulois y fondèrent les villes de Côme, de Vérone, de Brescia, de Padoue, de Bergame, de Vicence et de Milan. *Milan*, en langue celtique, signifiait un endroit placé au milieu des terres.

Les tribus gauloises, disséminées dans ces cantons qu'elles se partagèrent, y devinrent nombreuses et puissantes, sous les noms différents de Cénomaniens, Insubriens, Boïens, Lingons et Sennonais. Leur domination pendant près de deux siècles sur cette partie de l'Italie, et leurs guerres perpétuelles avec les habitants des Alpes et des Apennins, restèrent enveloppées d'une profonde obscurité, jusqu'au moment où leur entreprise contre Rome les mit en lumière, et associa leur gloire à celle du peuple-roi.

Un Toscan, nommé Arons, irrité contre le chef de sa cité, Lucumon, qui avait séduit sa femme, se réfugie chez les Gaulois Sennonais, sacrifie sa patrie à son ressentiment, et inspire aux Gaulois le désir de s'y établir, en leur faisant goûter le vin délicieux que produit son fertile territoire : il doit leur servir de guide, et avec le secours de ses amis aplanir devant eux les obstacles qu'on pouvait opposer à leur dessein.

Brennus, prince gaulois, prend les armes et entre dans la Toscane à la tête de soixante-dix mille Sennonais (388 ans avant J.-C.). Rien ne l'arrête dans sa marche ; il arrive aux portes de Clusium, et menace cette ville d'une destruction totale, si elle refuse de lui céder une partie de ses terres. Les Toscans résistent, mais, effrayés de la force de l'ennemi qui les assiège, ils implorent le secours des Romains.

Depuis trois siècles, Rome était victorieuse des peuples qui l'entouraient ; elle venait alors de soumettre, après de longs combats, la cité de Véies, sa redoutable rivale ; et par les conseils de Camille, elle se préparait à de plus vastes conquêtes, en soldant ses troupes, et en se créant ainsi des armées régulières.

Souvent l'époque où les nations brillent du plus grand éclat procède de peu d'instant celle de leur chute ; il ne faut qu'une injustice et une trahison pour renverser l'édifice élevé par les travaux de plusieurs siècles ; la perfidie d'un Toscan et l'exil injuste d'un grand homme ruinèrent la ville qui devait un jour commander au monde ; et son nom aurait disparu de la terre, si son vainqueur avait su profité de sa victoire.

Le sénat romain, apprenant des députés de Clusium que cette ville, assiégée par les Gaulois, craignait également de se donner des voisins si belliqueux, ou de combattre seule des ennemis si terribles, leur promet de les secourir, mais avant de commencer cette guerre formidable, il charge trois jeunes sénateurs, fils de Marcus Fabius Ambustus, de se rendre près de Brennus pour l'inviter à ne point attaquer sans motifs les Clusiens, leurs alliés.

Le prince gaulois, suivant l'antique usage de son pays, rassemble sa tribu guerrière, et reçoit en sa présence les ambassadeurs romains : ceux-ci lui représentent l'injustice de son invasion, et le prient de laisser en paix un peuple que Rome serait obligée, comme allié, de soutenir par ses armes.

Le prince gaulois après avoir pris l'avis de son peuple dit aux ambassadeurs : *Le nom des Romains nous était jusqu'à présent inconnu, nous l'entendons prononcer pour la première fois : on doit croire cependant que vous êtes une nation vaillante, puisque c'est votre protection seule qui fonde l'espoir des Clusiens dans un aussi grand péril ; mais lorsque vous semblez préférer les négociations aux armes, nous sommes disposés, par considération pour vous, à conclure la paix avec Clusium ; il faut seulement que ce peuple, possédant plus de terres qu'il n'en peut cultiver, nous en cède une partie : si cette condition est rejetée, nous sommes décidés à combattre les Toscans en votre présence, afin que vous puissiez apprendre à Rome combien le courage gaulois est supérieur à celui de toutes les autres nations.*

Et de quel droit, répond l'un des Fabius, *les Gaulois prétendent-ils forcer une cité à lui céder une part de son territoire ?*

Du même droit, réplique Brennus, *qui vous a fait envahir les terres de tant de peuples vos voisins ; si vous souhaitez connaître nos titres, apprenez qu'ils sont écrits sur la lame de nos sabres, et que, tout appartient de droit au plus vaillant.*

Les Romains, irrités d'un langage si fier, contiennent cependant leur courroux et se retirent en annonçant qu'ils vont conférer avec les Clusiens sur la proposition de Brennus. Mais rentrés dans la ville, ces jeunes sénateurs, bouillants de colère, oublient leur mission pacifique, cessent d'agir comme médiateurs ; et après avoir, par leurs discours violents, excité les Toscans à la guerre, ils quittent la toge, se revêtent de leurs armes et courent se placer à la tête des Clusiens, qui sortent de leurs portes pour attaquer les Gaulois.

Le combat, commence ; une égale fureur anime les deux armées : au milieu de la mêlée, Quintus Fabius, s'élançant sur son coursier à la tête des Toscans perce de sa lance un chef ennemi et le renverse ; à l'instant où il descendait, de cheval pour s'emparer de l'armure du vaincu, quelques Gaulois le reconnaissent ;

son nom vole de bouche en bouche ; cet oubli du devoir des ambassadeurs, cette insolente agression d'un Romain enflamme de colère tous les guerriers de Brennus ; Clusium n'est plus rien pour eux ; les Romains deviennent seuls l'objet de leur vengeance : ils sonnent la retraite, ils s'éloignent, et, pressent en tumulte, leur chef de marcher avec eux contre Rome.

Brennus, secondé par les plus expérimentés de ses officiers, parvint avec peine à calmer l'impétuosité des Gaulois ; enfin, cédant à ses conseils, ils convinrent qu'on enverrait d'abord des députés à Rome pour demander qu'en réparation de l'outrage reçu elle leur livrât les ambassadeurs qui avaient enfreint la neutralité et violé le droit des gens.

La raison condamnait évidemment la conduite des jeunes Fabius ; mais leur audace plaisait à la multitude. Le sénat, n'osant ni violer la justice, ni s'opposer à l'opinion publique, renvoya le jugement de cette affaire au peuple ; la témérité fut applaudie ; la demande de satisfaction rejetée ; on joignit l'affront au refus, et les Fabius, élus tribuns militaires, loin d'être punis, se virent élevés au commandement de l'armée.

Rome semblait alors privée de son génie, et frappée de cet aveuglement qui annonce la chute des états.

Autrefois on avait vu les Romains, pour combattre quelques faibles cités voisines, s'armer en foule, choisir les chefs les plus habiles, et toujours en garde contre les surprises, s'enfermer chaque soir dans des camps retranchés qu'ils entouraient de larges fossés : aujourd'hui, tandis que quatre-vingt mille Gaulois fondent sur eux et répandent la terreur sur leur passage, et qu'ils s'écrient partout que Rome est le seul but de leur vengeance, le sénat et le peuple semblent mépriser cet ennemi formidable.

On se borne à lever à la hâte et au hasard quelques soldats ; on leur donne de jeunes généraux plus propres à irriter les Gaulois qu'à les vaincre.

Ad lieu d'aller au-devant d'eux on les attend avec indolence ; lenteur dans les préparatifs, incertitude dans les plans, négligence pour se garder, tout se réunit pour favoriser les desseins de Brennus

Aucun obstacle n'arrête sa marche ; il n'aperçoit de Romains qu'à quatre lieues de Rome, au confluent du Tibre et de l'Allia, et les trouve occupant une faible position.

Leur gauche est appuyée à l'Allia, leur droite à une montagne facile à tourner, le Tibre coule derrière eux ; leur réserve est placée sur une petite éminence ; aucun camp fortifié ne leur présente l'asile en cas de retraite, et contre leur coutume, ils étendent sur une longue ligne leur faible front, dans la crainte d'être débordés.

Para un bizarre contraste, les dispositions de Brennus étaient sages, presque savantes ; et dans cette journée ce furent les barbares qui marchèrent dans un ordre régulier.

Brennus, ayant rangé son infanterie au centre et sa cavalerie aux ailes, attaque habilement la réserve des Romains, qui n'opposent qu'une courte résistance à son impétuosité ; il se précipite ensuite sur leur centre et l'enfonce, De ce moment, ce ne fut plus un combat, mais un carnage ; une partie des Romains périt sous le fer gaulois, une autre se noya dans le fleuve, quelques uns rentrèrent dans la ville, le reste, traversant l'Allia, s'enfuit à Véies.

Un pas de plus, Rome périssait tout entière, et, le sort du monde était changé.

Mais au lieu, de profiter, de la victoire et de poursuivre les vaincus, les Gaulois indisciplinés se livrèrent au pillage du camp, et perdirent trois jours en débauche. Cette courte trêve sauva la république.

Rome, d'abord consternée, se ranime ; l'excès du malheur réveille son courage ; toute la jeunesse s'arme et s'enferme dans le Capitole, résolue à périr ou à conserver ce dernier asile de la liberté : les femmes, les enfants et les vieux s'exilent ; il ne reste dans les murs que les consulaires, les patriciens et les sénateurs appesantis par l'âge ; ils ne peuvent combattre ; ils dédaignent de fuir.

Enfin- Brennus s'approche des remparts ; un silence effrayant répond seul aux cris des Gaulois : au lieu d'entrer dans une ville en tumulte, il ne voit qu'un vaste désert ; et le vainqueur, effrayé de cette solitude qui lui paraît cacher un piège, loin de marcher en triomphe, s'avance lentement d'un pas craintif, et comme s'il eût été lui-même entouré, poursuivi et vaincu.

Cependant il se rassure, et parcourt avec admiration cet héroïque désert. Tout à coup, l'aspect des sénateurs, vénérables, revêtus de leurs toges, portant leurs bâtons d'ivoire, et assis sur leurs chaises curules, leur inspirent un respect religieux ; Rome vide de soldats leur paraît encore peuplée de génies et défendue par des dieux. Mais bientôt cette illusion cesse ; un soldat gaulois porte une main hardie sur la barbe blanche du sénateur Papirius, ce vénérable consulaire, irrité de cet affront frappe, le barbare avec sa baguette d'ivoire : à ce signal, le respect des Gaulois fait place à la fureur ; ils égorgent tous ces vieux patriciens ; parcourent les rues et livrent la ville aux flammes, sans prévoir que cet incendie, qui souillait leur victoire, leur en enlevait le fruit en les privant de tous moyens de subsistance.

Brennus espérait pourtant que le spectacle de l'embrassement de Rome abattrait le courage des Romains enfermés dans le Capitole, et que cette forteresse ne lui coûterait qu'un léger combat ; il ordonne l'assaut : les Gaulois s'élançant à sa suite, et entonnent d'une voix effrayante leurs chants guerriers, ils gravissent le mont, en couvrant leurs têtes de leurs boucliers ; mais arrivés à la moitié de cette route escarpée, ils rencontrent les Romains, qui les attaquent avec fureur, les combattent avec acharnement, les enfoncent, les renversent et leur prouvent ainsi que Rome survit à ses cendres.

Brennus repoussé change le siège en blocus, et se voit forcé, pour chercher des vivres, de disperser dans les campagnes voisines la moitié de son armée : plusieurs de ses colonnes marchaient du côté d'Ardée.

Un illustre banni, Camille, gémissait alors dans cette ville sur l'ingratitude, sur les malheurs et sur la ruine de Rome. Instruit de l'approche des ennemis, ce grand homme, éclairé par l'amour de la patrie, paraît inopinément, au milieu du sénat des Ardéates, leur peint avec éloquence les malheurs et la honte que la lâcheté prépare à l'Italie si elle n'offre aux féroces Gaulois qu'une proie facile et des victimes soumises ; il leur prouve que ces barbares plus redoutables à l'œil qu'au courage, se sont livrés eux-mêmes à leurs armes ; que, poursuivis par la famine et dispersés, ils donnent le jour au pillage et la nuit à la débauche ; enfin il leur promet, s'ils veulent suivre un guerrier qui n'a jamais trouvé la fortune infidèle, un triomphe facile et une victoire sans combat.

Les Ardéates, entraînés par son génie, marchent sous ses ordres ; ils attaquent de nuit un corps nombreux de Gaulois, les surprennent, les mettent en fuite, et en font un affreux carnage.

Au nom de Camille, au bruit de sa victoire, tous les Romains, épars en Italie, se raniment, se rassemblent et punissent l'ingratitude des Toscans, qui s'étaient armés pour profiter de leurs revers ; ils forment de nombreuses légions et pressent Camille de combattre à leur tête : mais ce héros fidèle aux lois, qu'il ne croyait point détruites comme les murs de sa patrie, déclare que, sans l'ordre du sénat, il ne peut reprendre aucune autorité ni exercer aucun droit de citoyen.

Dès que la vertu obscurcie recommence à briller au milieu d'une nation vaincue, elle se relève de ses ruines ; son exemple crée des héros, opère des prodiges.

Un soldat romain, Pontius, se jette sans crainte sur son bouclier d'osier au milieu du Tibre ; suit la nuit, en silence, le cours de ce fleuve, traverse ainsi le camp gaulois, gravit le Capitole, apprend au sénat la victoire d'Ardée ; la levée d'une armée romaine, reçoit le décret qui nomme Camille dictateur, et revient avec le même succès porter à son heureux général le titre qui lave des injures et qui sauve son pays.

Dans le même temps, un autre Romain, aminé par une vertu différente descend du Capitole en plein jour revêtu d'habits sacerdotaux ; il porte tranquillement les vases sacrés, s'avance au milieu des Gaulois dont le silence respectueux rend hommage à son intrépidité, et sur les débris d'un temple, il accomplit en leur présence le sacrifice annuel voué aux dieux par sa famille.

Cependant Brennus veut encore tenter un dernier effort pour triompher du courage romain : ayant découvert le sentier suivi par Pontius pour monter au Capitole, il prend avec lui ses plus intrépides guerriers, tous, couverts des ombres de la nuit, s'accrochant péniblement aux pierres et aux ronces, s'approchent sans bruit des murs de la citadelle.

Les Romains étaient plongés dans le sommeil ; les sentinelles mêmes avaient cédé au besoin du repos ; un Gaulois embrassait déjà les créneaux ; c'en était fait de Rome, tout à coup, quelques oies consacrées à Junon, et que, malgré la disette, la piété romaine avait épargnées, jettent des cris d'effroi. A ces cris, le sénateur Manlius se réveille, saisit son glaive et s'élanche sur le mur et renverse les plus audacieux assaillants ; sa voix répand l'alarme, ses compagnons accourent, et les soldats de Brennus se renversant l'un sur l'autre, roulent en fouie au bas du rocher.

Dans le même temps, Camille, grossissant toujours ses forces, s'emparait de toutes les avenues de Rome ; et privait l'armée gauloise de communications et de subsistances.

Les assiégeants se trouvaient à leur tour assiégés ; mais la famine qui les épuisait était devenue encore plus affreuse dans la citadelle ; cet ennemi, qu'on ne pouvait vaincre, triomphe enfin du courage des défenseurs du Capitole. Comme Brennus leur cachait avec soin sa propre détresse et les progrès du dictateur, ils capitulent ; et le général gaulois, vendant la paix, promet d'évacuer le territoire romain, pourvu qu'on lui paie mille livres d'or : le tribun Sulpicius apporte cet argent, et les Gaulois le pèsent dans de fausses balances. Sulpicius se plaint avec indignation de cette perfidie ; mais le fier Brennus, méprisant sa plainte, place son glaive sur la balance, en lui tenant ce farouche langage : *malheur aux vaincus !*

Au milieu de cette contestation, Camille paraît à l'improviste, suivi de quelques officiers, rompt la conférence, et appelle les Romains aux armes. Le Gaulois réclame l'exécution du traité : *Cet acte, répond Camille, est nul, étant conclu sans le consentement du dictateur : préparez-vous à combattre ; ce n'est point l'or, c'est le fer qui rachètera la liberté romaine.*

A ces mots, les deux armées se rangent en bataille et fondent impétueusement l'une sur l'autre. La fortune de Rome était rentrée dans ses murs avec Camille : de toutes parts les Gaulois, malgré leur résistance opiniâtre, sont rompus, enfoncés, détruits ; une partie meurt, l'autre fuit. Le dictateur les poursuit, les atteint à huit milles de Rome, leur livre un nouveau combat, et en fait un tel carnage qu'aucun d'eux n'échappe aux vainqueur, et ne peut porter dans son pays la nouvelle de ce désastre.

Les Gaulois avaient disparu ; mais la terreur de leur nom resta, et fit inscrire dans les fastes de Rome, au nombre des jours les plus funestes, celui qui avait éclairé la sanglante bataille de l'Allia.

Tel est le récit que fait Tite-Live de l'invasion gauloise : d'autres historiens, moins suspect de partialité pour la gloire de Rome, ont raconté différemment le dénouement de cette entreprise ; les uns disent que Camille avait surpris l'armée de Brennus au moment où elle était plongée dans l'ivresse. Strabon prétend que la capitulation fut exécutée : *Les Gaulois, dit-il, chargés d'argent et de butin, furent attaqués en route et dépouillés par les Toscans.*

Troque-Pompée, historien, né dans la Gaule, assure que *Marseille se chargea de payer le tribut imposé aux Romains par Brennus, et que ce service lui valut la constante amitié de Rome.* Polybe, ami de Scipion, croit que les Gaulois, apprenant la nouvelle d'une invasion des Vénètes dans leur pays, abandonnèrent le siège de Rome et revinrent défendre leurs foyers. Ce qui rend peut-être cette dernière version plus vraisemblable, c'est la crainte que les Gaulais continuèrent d'inspirer pendant plus de deux siècles à la république ; crainte prouvée par la rigueur des lois qui suspendaient toute exception au service lorsqu'on était menacé par ce peuple belliqueux, *né, disaient les Romains, pour la ruine des villes, et pour la destruction des hommes.*

La paix entre les Gaulois et les Romains, soit qu'elle eut été achetée par le sénat ou conquise par Camille, ne fut pas de longue durée. A peine Rome sortait de ses ruines, qu'elle se voit menacée d'une nouvelle irruption de ces fiers ennemis, qui, semblables à l'Antée de la fable, se relevaient aussitôt qu'ils étaient renversés, et paraissaient, en touchant la terre, reprendre de nouvelles forces.

L'armée gauloise traversa la Toscane comme un torrent ; et rencontra l'armée romaine près d'Albe : il ne s'était écoulé que six ans depuis le siège du Capitole. Au bruit de l'approche des Gaulois, tout le peuple avait pris les armes ; les vieillards mêmes endossèrent la cuirasse, et les pontifes, s'éloignant des temples, se montrèrent armés dans les camps.

Camille, affaibli par l'âge, par les travaux, par les blessures, refuse en vain le commandement ; on lui déclare que si son bras ne peut combattre, son nom est nécessaire pour présager et pour commander la victoire ; il est nommé dictateur.

Jusqu'à-là on avait trop éprouvé la faiblesse de l'armure romaine contre la pesanteur des longs sabres gaulois, la contre la force des bras nerveux de ces terribles ennemis : Camille, donna des casques de fer à ses soldats ; il fit garnir leurs boucliers d'un cuir épais et de plaques de métal. La jeunesse romaine

s'exerçait par ses ordres à l'escrime pour apprendre à lutter avec avantage, contre les longs sabres des Gaulois. Toutes ces dispositions, dictées par la prudence, montraient assez la crainte qu'inspirait un funeste souvenir.

Enfin la bataille se livra sous les murs d'Albe, la victoire fut longtemps disputée : un nouvel Horace la décida par son intrépidité. Au milieu de cette mêlée sanglante, Manlius attaque un chef gaulois dont la taille colossale répandait autour de lui la terreur ; l'adresse triomphe de la force ; Manlius perce le Gaulois de son glaive, le terrasse lui arrache son collier d'or et se pare de ce trophée qui lui mérita le nom de Torquatus.

La chute du géant remplit les Romains d'ardeur, glace les Gaulois de crainte ; la fortune n'est plus incertaine, et Camille sauve une seconde fois sa patrie.

Cependant les Gaulois, qui recevaient toujours des renforts, continuèrent longtemps à ravager le Latium ; la tactique et la discipline romaine triomphaient de leur courage sans l'abattre ; et leur retour était aussi prompt que leur fuite.

Un an après la victoire de Camille, Rome vit encore sur son territoire une nombreuse armée gauloise. Servilius Ahala, nommé dictateur, les força de se retirer : bientôt ils tentent un nouvel effort ; Silpicius les combat auprès de Préneste, et les repousse encore. Dans ces guerres opiniâtres les vainqueurs ne gagnaient que le champ de bataille : le péril qui menaçait la république renouvelant sans cesse, ce danger imminent suspendit toute rivalité et décida enfin les différentes tribus latines à oublier leurs querelles et à se réunir au peuple romain.

Les Gaulois n'imitèrent point ce salutaire exemple ; les divers peuples de la Gaule et de la Cisalpine restèrent divisés ; cette division les perdit, tandis que l'union accrut progressivement la force des Romains et leur donna enfin l'empire du monde.

L'an 349 avant J.-C., les Gaulois attaquèrent encore l'armée romaine sur les confins de l'Étrurie. Le consul Popilius, qui commandait les troupes de la république, tombe blessé au moment où il cherchait à rallier ses soldats qui pliaient ; mais au même instant le roi des Gaulois, est attaqué par Valerius, qui le renverse et le tue : sa mort répand le désordre dans les rangs de l'armée gauloise : elle est enfoncée, mise en fuite, poursuivie, taillée en pièces. Cette victoire complète fit enfin évacuer le territoire romain, et une paix de cinquante ans avec Rome, en fut le fruit.

Le peuple romain, délivré alors d'un ennemi si formidable, crut qu'il n'avait pu le vaincre que par un secours miraculeux : les soldats prétendaient qu'un corbeau, perché sur le casque de Valerius, l'avait secondé dans son combat contre le roi des Gaules, en effrayant ce prince par les coups de son bec et par l'agitation de ses ailes. Cette fable prouve à quel point on redoutait à Rome la valeur gauloise puisqu'il fallait des prodiges pour en triompher.

L'histoire ne nous montrée jamais les tribus gauloises en repos ; elles employèrent le temps de leur paix avec Rome à combattre les Vénètes et quelques autres peuples voisins des Alpes ; lorsqu'elles apprirent que les Toscans et les Samnites s'étaient ligués contre la république romaine, elles reprirent de nouveau les armes avec l'espoir de conquérir toute l'Italie, et leurs troupes rentrèrent en Toscane.

Une légion romaine fut attaquée par elles et taillée en pièces près de Clusium. Les consuls ignoraient ce désastre ; un affreux spectacle le leur apprit : ils virent

s'avancer une troupe de cavaliers gaulois, qui portaient au bout de leurs lances les têtes des Romains vaincus.

Une grande bataille eut lieu, peu de temps après, entre l'armée consulaire et celle des Samnites et des Gaulois. L'une des ailes romaines fut enfoncée, le consul Decius sauva l'autre et fixa la fortune par son dévouement héroïque : il périt et s'immortalisa.

Le sacrifice de sa vie fut payé par une victoire complète ; mais les Gaulois ne tardèrent pas à se venger de cette défaite ; ils attaquèrent, peu d'années après, le consul Cecilius près d'Arezzo, le défirent, le tuèrent, et immolèrent treize mille romains à leur vengeance.

Au bruit de ce succès, une foule innombrable de Gaulois descendit des Alpes pour les joindre (283 ans avant J.-C.) ; leurs belliqueuses cohortes campèrent une seconde fois sous les murs de Rome.

Les efforts de la république, furent proportionnés au péril qui la menaçait ; elle rassembla une nombreuse armée. Dolabella commandait les Romains ; après avoir soutenu avec peine les premières charges des ennemis, il enfonça leur centre, tourna leurs ailes, les battit complètement, les poursuivit, entra dans leur pays avec eux, enleva aux Sennonais toutes leurs terres, et y bâtit sur les bords de la mer Adriatique la ville de Sena ; ce fut la première cité fondée par les Romains dans la Gaule cisalpine.

Les coutumes les plus funestes résistent longtemps à la raison ; l'expérience de tant de défaites ne pouvait persuader aux Gaulois de renoncer à leur système de division : réunis en corps de nation, ils auraient été invincibles ; séparés en tribus, ils devinrent successivement la proie des Romains.

Le même Dolabella, vainqueur des Sennonais, défit encore l'année suivante les Boïens, près du lac Vamidon (282 ans avant J.-C.). Les Gaulois perdirent dans ce combat la fleur de leur jeunesse, et se virent forcés de se retirer au pied des Alpes ; abattus par ce revers, ils se tinrent en repos, pendant quarante-cinq ans : cette paix devint funeste à la Gaule, qui ne prit aucune part à la première guerre punique ; ainsi la fortune de Rome la préserva du malheur d'avoir à la fois à combattre ses plus formidables ennemis.

Les Gaulois recommencèrent tardivement la guerre (232 ans avant J.-C.) et reconquirent d'abord les possessions qu'ils avaient perdues ; mais leurs tribus, livrées à des discordes fatales, se battirent entre elles. Le consul Flaminius, profitant de leurs dissensions, ravagea leur territoire, et, dans le dessein de s'y maintenir, distribua les terres des Sennonais à ses soldats.

Témoins et victimes de ce partage, les Sennonais se livrèrent à une fureur qu'ils communiquèrent à leurs compatriotes ; elle se répandit dans toute la Gaule ; une armée immense en descendit sous le commandement des rois Anéroste et Congolitanus (226 ans avant J.-C.). Il semblait que le Nord se précipitait tout entier sur le Midi.

Le sénat romain, effrayé par l'approche de cet orage, ordonne au peuple de se lever ; il arme trois cent mille hommes, consulte les livres sibyllins, et, sacrifie aux dieux un Gaulois et une Gauloise ; car ces farouches enfants de Romulus, prêtant leurs vices à la Divinité, croyaient qu'elle se plaisait comme eux au spectacle de l'effusion du sang humain.

Bientôt les Gaulois s'avancèrent en Étrurie ; et rencontrèrent près de Fésule leurs éternels rivaux. Anéroste et Congolitanus, imitant alors les stratagèmes de leurs ennemis, et empruntant leur tactique, feignent l'effroi, ordonnent la retraite, et placent leur infanterie en embuscade dans les bois ; les Romains veulent les poursuivre dans leur fuite, et courent avec une ardeur imprudente sur leurs traces ; les Gaulois cachés se lèvent alors, jettent de grands cris, enfoncent les légions surprises, les mettent en déroute, les poursuivent, s'emparent de leur camp, et leur tuent six mille hommes.

L'arrivée soudaine d'un autre corps d'armée commandé par le consul Émilius, qui accourait des bords de la mer Adriatique, sauva le reste des fuyards ; à sa vue les Gaulois, chargés d'un immense butin, commencèrent à se mettre en retraite : elle s'opérait avec ordre, lorsque tout à coup l'autre consul Atilius, qui, abandonnant la Sardaigne, venait de débarquer à Pise, les attaque dans les plaines de Télamon : ils résistent avec courage à ce nouvel ennemi, et portent le désordre dans ses rangs ; la victoire se décidait pour eux ; Atilius était déjà tombé sous leurs coups : mais Émilius, qui les suivait, arrive, rétablit le combat et change la fortune. Attaqués de toutes parts, les Gaulois, après des prodiges de vaillance, succombent. Quarante mille de leurs plus braves guerriers expirent sur le champ de bataille ; dix mille sont pris. Le roi Congolitanus, couvert de blessures, est chargé de fers ; l'autre prince, Anéroste, ne veut point survivre à sa gloire, il se donne le mort, et une foule de ses compagnons d'armes suit son exemple.

Le Capitole, qui s'ébranlait, s'affermir ainsi sur ses bases ; et le consul vainqueur l'enrichit d'une immense quantité de colliers d'or enlevés aux descendants de Brennus.

Trois ans après, les Insubriens et les Gésates, faibles débris de l'armée vaincue, s'armèrent de nouveau pour venger leur défaite ; mais Flaminius les battit encore ; ils perdirent dans cette journée vingt-six mille hommes, et demandèrent la paix. Un nouveau consul, Marcellus, la refusa dans l'espoir de consommer leur ruine ; au lieu de l'attendre, les Gaulois tentent une diversion, traversent le Pô, renversent ce qui s'oppose à leur marche, et viennent assiéger Clastidium. Marcellus ne leur donne pas le temps de s'en emparer ; il s'avance rapidement, et leur livre une bataille d'autant plus opiniâtre qu'elle devait être décisive ; on combattait avec fureur lorsque la mêlée est tout à coup suspendue par un spectacle qui attire tous les regards, et dont l'issue va probablement fixer le sort des deux armées.

Viridomar, roi des Gaulois, et le consul Marcellus se rencontrent, se défient, et se précipitent l'un sur l'autre ; cette lutte sanglante entre les deux généraux était une vive image de Rome et de la Gaule, combattant l'une contre l'autre depuis près de deux siècles : enfin Viridomar tombe et périt, Marcellus s'empare de son casque d'or, de sa riche armure, et il voue à Jupiter Férétrien ces dépouilles opimes.

Les Romains poussent des cris de victoire et fondent sur les Gaulois consternés ; ils les dispersent, les poursuivent, les massacrent et s'emparent sans obstacle de Milan et de toute la Cisalpine.

Ainsi fut abattue en Italie, la puissance des Gaulois ; l'heureux Marcellus termina par cette défaite, la deux cent vingt-deuxième année avant Jésus-Christ, une guerre qui avait duré cent trente-six ans. Polybe la juge égale aux plus fameuses par l'importance des événements, par la diversité des succès, par l'opiniâtreté

des combats, et par le nombre des morts. Les Romains y rendirent à jamais célèbres leur habileté, leur constance ; les Gaulois leur fougue et leur impétuosité.

La vaillance et la fortune suffisent pour faire des conquêtes, mais la sagesse et la justice seules peuvent soumettre les peuples conquis. Le sénat romain rendait son joug tolérable aux vaincus, en les laissant vivre selon leurs lois et leurs coutumes ; leur empire ressemblait plus à la protection qu'à la domination. Cette tranquillité, suffisante pour les autres nations, n'était qu'un tourment pour les Gaulois, ils ne pouvaient supporter la dépendance.

Ceux qui restaient en Italie s'indignaient de voir river leurs chaînes par la fondation des colonies romaines de Crémone et de Plaisance ; ils tentèrent plusieurs fois de se révolter ; les Boïens assiégèrent ces villes, défirent les légions commandées par Manlius, et furent de nouveau vaincus par un autre consul ; ils obtinrent la paix, et Rome, voulant se servir de leur courage joignit plusieurs de leurs cohortes aux siennes ; mais bientôt l'apparition d'Annibal vint réveiller leur espoir et leur haine.

Cet implacable ennemi des Romains, ce guerrier qui semblait né pour changer la face du monde, et pour triompher des obstacles que lui opposaient la nature, Rome et sa propre patrie, subjugué les Espagnes ; traverse la Gaule comme un torrent, et franchit les Alpes ; Scipion est forcé de fuir devant lui. Ranimés par cette victoire, les Gaulois quittent l'armée romaine, et viennent unir leur haine et leurs armes à celles des Carthaginois.

A Trasimène, lorsque les Romains, enfermés dans un étroit vallon, rendaient encore par leur courage opiniâtre la fortune incertaine, Ducarius, prince gaulois, aperçoit Flaminius, le reconnaît et s'écrie : *Compagnons, voilà ce farouche Romain qui a moissonné nos soldats, ravagé nos campagnes, incendié nos villes ; je vais immoler cette victime aux mânes des Gaulois.* A ces mots, il s'élança au milieu de la mêlée, tue l'écuyer de Flaminius, et traverse de sa lance la cuirasse et la poitrine du consul.

Dans la journée célèbre de Cannes, la fureur des Gaulois contribua puissamment au triomphe des Carthaginois, et quand les légions furent ébranlées, la cavalerie gauloise rompit par une charge impétueuse leurs rangs et compléta leur désastre.

Annibal alors pouvait renverser Rome, mais il s'arrêta, et perdit ainsi le fruit de sa victoire, comme s'il eût été égaré par l'ombre de Brennus, dont il semblait alors suivre les traces.

Tant que ce grand homme resta en Italie, les Gaulois demeurèrent maîtres de la Cisalpine ; mais la bataille de Zama décida tout à la fois du sort de Carthage et de celui de la Gaule.

L'heureux Scipion, ayant terrassé Annibal, les Gaulois d'Italie cédèrent à la fortune de Rome et rentrèrent sous sa puissance.

Cependant les Cénomaniens, seuls s'accoutumèrent au joug ; les autres tribus se révoltèrent fréquemment ; leurs armes ravagèrent plusieurs fois les villes de Plaisance et de Crémone : Furius détruisit une de leurs armées forte de trente-cinq mille hommes.

Les Boïens se montraient les plus turbulents ; las de les combattre sans pouvoir les soumettre, le sénat enfin rassembla toutes ses forces contre eux et l'année

cent quatre-vingt-onze avant Jésus-Christ, Cornélius Scipion, après les avoir vaincus, les poursuivit sans relâche, et les força de repasser les Alpes : ils se sauvèrent en Illyrie ; là, combattant sans cesse les Daces après de longues et sanglantes guerres, ils furent détruits par eux : leurs débris se réfugièrent en Bavière, dont le nom actuel rappelle encore aujourd'hui celui des Boïens. Les Insubriens résistèrent les derniers aux Romains, le consul Bæbius perdit six mille hommes en combattant contre eux, mais son successeur Valerius Flaccus le vengea et les soumit.

On vit encore quelques émigrations gauloises descendre des Alpes ; mais elles s'efforcèrent vainement de s'établir dans la Cisalpine ; et depuis l'année cent soixante-dix-neuf avant Jésus-Christ, cette contrée resta sous l'empire de Rome jusqu'à sa chute.

Tandis que pendant deux siècles les descendants de Bellovèze avaient fait retentir avec tant d'éclat l'Italie du bruit de leurs armes, la terreur du nom des enfants de Sigovèze était également répandue jusqu'aux extrémités de l'Orient.. Maîtres d'une partie de la Bavière, de la Bohême, de la Pannonie, de la Thrace, on voyait leurs colonies éparses dans toute la Germanie, et jusqu'aux limites des contrées habitées par les Scandinaves et par les Scythes.

A l'instant même où tout tremblait sous le glaive d'Alexandre le Grand, les ambassadeurs gaulois lui firent seuls entendre les accents du courage et de l'indépendance ; ce prince leur montrant sa surprise du peu de crainte qu'il leur inspirait : *La peur*, lui dirent-ils, *nous est inconnue ; nous ne pourrions l'éprouver que par la chute du ciel.*

La mort de ce conquérant fut, comme il l'avait prédit lui-même, le signal des plus sanglantes discordes. Les Gaulois crurent pouvoir prendre leur part du démembrement de son empire ; l'un de ses successeurs, Séleucos, venait de périr sous le poignard de Ptolémée Céraunus ; les Gaulois se précipitent sur ses états ; l'usurpateur présomptueux, méprisant d'abord ces guerriers barbares, refuse le secours que lui offraient contre eux les Dardaniens ; il s'avance arrogamment pour les combattre, ses troupes sont mises en fuite, il tombe percé de coups dans la mêlée, et sa tête, portée en trophée sur une lance gauloise, répand l'effroi dans la Macédoine.

Le trône d'Alexandre allait être renversé sans résistance, un guerrier digne du héros qui l'avait formé, Sosthènes réveille le courage des Macédoniens ; marche intrépidement à la tête de leurs phalanges, repousse les Gaulois, tue leur chef Belgius et donne un nouvel éclat à sa victoire en refusant le sceptre qu'il avait sauvé.

Une nouvelle invasion gauloise replongea bientôt la Grèce dans de nouveaux périls ; cette seconde irruption était aussi formidable par le nombre que par d'ardeur fouguese de ces soldats du Nord dont l'armure, la taille colossale, les cris et la chevelure hérissée jetaient parmi les Grecs la surprise et l'épouvante.

Cent cinquante mille fantassins, vingt mille cavaliers, composaient, dit-on, la force de cette armée ; elle était commandée par un prince appelé second Brennus : le sort destinait ce nom à effrayer l'Orient et l'Occident.

Les Galois, brûlant du désir de venger l'affront, la défaite et la mort de Belgius, fondent avec impétuosité sur les Macédoniens. Les rangs épais, les piques serrées, la muraille hérissée de la phalange, et l'intrépidité de Sosthènes,

deviennent pour les foyers d'Alexandre un rempart inutile : cette phalange est rompue ; Sosthènes périt ; la Macédoine est conquise.

Brennus espérait régner sur toute la Grèce ; et dans le dessein d'affermir le courage de ses guerriers ; il plaça, dit-on, à côté des plus grands d'entre eux, quelques captifs grecs, petits, contrefaits, et, mal vêtus, qui devinrent l'objet des risées et du mépris de leurs vainqueurs.

Rien ne s'opposa d'abord à la marche rapide du conquérant ; mais le fléau des Gaulois, la discorde désunit leurs forces et ralentit leurs pas.

Plusieurs tribus gauloises, pressées de jouir du fruit de leurs travaux se séparent de leur chef, et restent en Dardanie ; Brennus, affaibli mais non découragé, persiste dans son entreprise que la désunion des Grecs favorisait ; il entre en Thessalie, incendie les villes, dévaste les campagnes et pille, les temples, prétendant que *les dieux lui devaient des contributions comme les mortels*.

Il franchit les Thermopyles, que l'ombre de Léonidas s'indignait de voir forcées par des barbares inconnus. Les Étoliens seuls résistèrent aux Gaulois, et par leur courage jetèrent encore quelques rayons de gloire sur la Grèce.

Malgré leurs efforts, Brennus pénètre dans leur pays, le dévaste pour se venger des pertes qu'ils lui avaient fait éprouver sur le mont Cæta ; enfin il entre en Phocide, et forme le siège de Delphes, où il savait que la crédulité, entassant les offrandes, avait amassé les trésors de tous les peuples de la Grèce et de l'Asie.

Delphes, enrichi par la superstition, fût dans ce péril sauvé par elle : au moment où la timidité de ses défenseurs et la fougue de ses assaillants, semblaient rendre sa ruine certaine, une tempête affreuse éclate ; le ciel est obscurci par de sombres nuages, l'air est sillonné d'éclairs, un feu souterrain ébranle le Parnasse, il lance aux loin des roches effrayantes ; les chênes sont renversés par la violence des vents. Ce phénomène naturel consterne les Gaulois, et réveillé le courage des Grecs ; ils se croient secourus par les dieux et sortent en foule de leurs murailles.

L'armée des Gaulois est saisie d'une terreur panique ; ils ne savent ni se présenter au combat ni prendre la fuite ; le bruit de la foudre leur paraît la voix du ciel, et ils tombent sans défense, comme des victimes, sous le fer des Grecs.

En vain l'intrépide Brennus s'efforce de les rallier ; couvert de blessures, il est contraint de s'éloigner de ce champ de carnage avec les faibles débris de ses forcés naguère si nombreuses ; il repasse les Thermopyles, et après avoir réuni, dans un camp, derrière le défilé, les fuyards qui peuvent le rejoindre ; il demande lui-même à son peuple de le juger, et de le punir du funeste dénouement de l'entreprise téméraire dans laquelle il l'avait entraîné.

Les Gaulois, plaignant son malheur, et respectant son courage, le pressent vainement d'oublier ses revers, et de continuer à régner sur eux ; incapable de survivre à sa gloire, il se donne la mort.

Au bruit de sa défaite, les Thessaliens, les Béotiens, les Athéniens avaient repris les armes ; ils marchent contre les Gaulois, les entourent, forcent leur camp et les exterminent.

Les Grecs, en perdant leur courage, avaient conservé leur vanité : on peut croire qu'elle exagéra ce désastre des Gaulois, puisqu'on vit un an après les mêmes Gaulois combattre les Gètes, soumettre le pays des Triballiens, première conquête d'Alexandre, et menacer la Macédoine. Vingt mille de leurs guerriers,

séparés de Brennus, et restés en Dardanie, n'auraient pu seuls opérer de si formidables invasions ; et il aurait fallu que leur population en Bohême et en Pannonie eût été immense, pour réparer en si peu de temps leur perte, si elle avait été aussi complète que les Grecs le prétendaient.

L'un des compagnons d'Alexandre, Antigone devenu roi de Macédoine, redoutant les armes de ce peuple turbulent, se trompa étrangement sur la marche qu'il devait suivre avec cette nation avide, attira lui-même la guerre qu'il voulait éviter.

Les Gaulois lui avaient envoyé des députés ; ne se bornant pas à les accueillir avec honneur, il espéra se concilier leur amitié en leur donnant une grande idée de sa puissance ; il fit à leurs regards l'étalage de ses richesses, et leur montra tous ses trésors.

Le rapport de ces députés à l'assemblée de leur nation enflamma de l'ardeur du pillage ; elle fondit en masse sur la Macédoine et la ravagea.

L'exemple de Sosthènes épouvantait Antigone ; n'osant attaquer en bataille rangée ces impétueux ennemis, il opposa la ruse grecque à la fougue gauloise ; feignant de fuir, il abandonne son camp. Les Gaulois s'y répandent, se livrent au pillage, et se plongent dans l'ivresse ; le roi de Macédoine arrive à l'improviste, les surprend, les égorge ; une partie passe du sommeil à la mort, l'autre fuit, demande la paix, l'obtient, et entre comme auxiliaire dans l'armée du vainqueur.

Ce prince, par leur secours, balança quelque temps la fortune de son rival Pyrrhus. L'inscription que fit graver le roi d'Épire après une victoire remportée sur un corps de Gaulois, prouve l'estime que leur vaillance inspirait à ce héros.

Fier d'un triomphe longtemps disputé, et voulant en conserver la mémoire par un monument, il consacra dans le temple de Minerve un trophée de leurs armes, au pied duquel on lisait ces mots : *Pyrrhus, ayant défait en bataille rangée les indomptables Gaulois, a dédié à Minerve les boucliers qu'il leur a pris : il n'est point étonnant qu'il les ait vaincus, car la vaillance est héréditaire dans la race des Éacides.*

L'intrépidité de ces guerriers, qui combattaient nus des troupes couvertes de fer, et qu'on voyant, suivant le récit des Grecs, arracher les traits de leur sein déchiré et les lancer contre l'ennemi, devait exciter l'admiration d'un descendant d'Achille.

A la même époque, d'autres Gaulois s'emparèrent du pays situé au confluent de la Save et du Danube et y fondèrent une nation, qui, sous le nom de Scordisques, défendit pendant plusieurs siècles avec éclat son indépendance, que Rome ne lui enleva qu'après de nombreux revers et de sanglants triomphes.

Les vingt mille Gaulois détachés de l'armée de Brennus, pour se fixer en Dardanie, ne se bornèrent pas à cette conquête ; leur prince Comontorius parcourut avec eux la Thrace, la Propontide ; livra au pillage Byzance ; et forma non loin de cette ville le royaume gaulois de Tyle ; qui malgré son peu d'étendue acquit une vaste renommée.

La gloire du nom gaulois avait traversé l'Hellespont, et s'était répandue en Asie. Nicomède, prince de Bithynie, disputant le trône à son frère Zypètes, sollicita le secours des Gaulois, il dut à leurs armes la victoire et le sceptre ; mais il prouva bientôt qu'un roi faible, lorsqu'il appelle la force étrangère, se donne plutôt des maîtres que des appuis. Les Gaulois étaient des alliés exigeants ; ils

demandèrent ou prirent la moitié de ses états, s'y maintinrent, et l'année 277 avant J.-C., ils se figèrent dans le nord de la Phrygie, qui reçut d'eux le nom de Galatie ou de Gallo-Grèce.

Tite-Live assure qu'ils étendirent leurs conquêtes jusqu'au mont Taurus. Ce qui est certain, c'est qu'au milieu de l'Asie, déchirée par des guerres intestines, les Galates, appelés par tous les partis, combattant dans toutes les armées, arbitres de toutes les querelles, assujettirent les rois à des impôts, et dominèrent cette partie du monde.

Attale, roi de Pergame, fut le premier qui, trente ans après leur conquête, cessa d'être leur tributaire, les combattit avec succès, et parvint à les éloigner de ses côtes.

Trop fidèles à leurs anciennes coutumes, qu'ils conservaient dans tous les climats, au lieu de former un seul royaume de la Galatie, ils se divisèrent en plusieurs peuples gouvernés par des sénats, et commandés par des princes ou tétrarques. Ancyre fût la ville des Tectosages ; celle de Pessinum des Tolistoboïens, et Tavium des Trocmes. Une partie de ces dénominations leur venait des cités de la Gaule dont leurs aïeux étaient sortis ; et d'autres de leurs plus vaillants chefs, dont ils prenaient le nom pour perpétuer leur gloire.

Cependant Rome, toujours funeste à la Gaule, étendit bientôt son formidable empire jusqu'en Asie ; victorieuse de Carthage, conquérante de la Grèce, elle terrassa le puissant Antiochus. Seuls debout dans l'Orient, les Galates, consultant plus leur courage que leur nombre, arrêtaient quelques instants la fortune romaine. Manlius, successeur de Scipion, crut, avant d'attaquer ces belliqueux adversaires, qu'il devait préparer ses soldats aux périls nouveaux dont les menaçait un tel ennemi.

Je n'ignore point, compagnons, leur dit-il, que de tous les peuples qui habitent l'Asie, les Gaulois sont les plus redoutables ; cette nation féroce a parcouru les armes à la main presque tout l'univers. La taille énorme de ses guerriers, leur chevelure touffue et d'une couleur ardente, leurs vastes boucliers, leurs longues épées, leurs chants avant le combat, leurs affreux hurlements dans la mêlée, leur démarche terrible, le choc et l'horrible cliquetis de leurs armes, peuvent sans doute exciter la terreur, mais Rome est depuis longtemps accoutumée à les fixer sans crainte, à les braver et à les vaincre.

Le consul alors leur rappelle des exploits de Camille, les triomphes des Émiles, des Fabius, des Marcellus ; rassure leurs esprits, enflamme leur courage, donne le signal de la bataille, et après une lutte longue, opiniâtre et sanglante, remporte une victoire complète ; elle fut scellée du sang de quarante mille Galates ; le reste obtint la paix et conserva son indépendance, en promettant de respecter le repos et les états d'Eumène, roi de Pergame, allié des Romains.

Ce fut pendant le cours de cette guerre que, suivant le récit de Polybe, Chiomara, femme gauloise, outragée par un centurion romain, trancha la tête de son ravisseur et la porta en triomphe à son époux.

Lorsque Mithridate médita la liberté du monde et la ruine de Rome, il voulut associer la haine des Gaulois à la sienne, combla leurs chefs d'honneurs et épousa une de leurs filles ; son génie dut à leur vaillance une grande part de ses premiers succès, dont son armée n'osait concevoir l'espérance ; ses généraux, ses alliés, effrayés par la ruine de Carthage, par la mort d'Annibal, par le

désastre d'Antiochus, et par la chute de tant de trônes, hésitaient au moment de s'exposer à la vengeance redoutable des Romains.

Pour les rassurer, le roi de Pont, leur dit : *N'avez-vous pas appris que les Gaulois sont descendus autrefois en Italie, qu'ils s'y sont emparés d'un grand nombre de villes et sont parvenus, à force de victoires, à fonder dans ces contrées un empire plus étendu que celui qu'ils possèdent en Asie ? Ignorez-vous que non seulement ils ont vaincu les Romains mais que leurs armes mêmes ont incendié cette ville orgueilleuse, qui maintenant vous épouvante ? Les Romains, chassés par eux, ne trouvèrent asile que sur le sommet d'un rocher ; le courage dont ils se glorifient ne put leur faire recouvrer la liberté, et ils se virent enfin forcés de la racheter par une humiliante capitulation et par un tribut honteux. Eh bien ! je vous offre en ce moment, non seulement le glorieux exemple de la Gaule, mais son puissant secours ; car je compte parmi mes guerriers un corps nombreux de Gaulois dont le nom seul réveille le terreur dans Rome. Ces Gaulois vainqueurs d'une partie de l'Orient, ne diffèrent en rien des anciens conquérants de l'Italie ; ils ont la même origine, font briller un pareil courage et combattent avec des armes semblables ; leur vaillance même est d'autant plus activé qu'elle a été sans cesse exercée par des marches périlleuses, et par des combats continuels en Illyrie, en Grèce, et dans la Thrace. Il était plus difficile de traverser tant de pays et de renverser tant d'obstacles, que de conquérir les états qu'ils possèdent depuis deux siècles en Asie.*

Ces paroles remplirent d'ardeur et d'espérance l'armée de Mithridate, elle chassa les Romains de leurs conquêtes, s'empara de leurs villes, jeta dans les fers le consul qui les commandait, séduisit ou vainquit leurs alliés ; et délivra pour quelques instants l'Orient de leur domination.

Mais dès que Mithridate se crut le maître de l'Asie, ce prince, jaloux, cruel, ingrat, redoutant la fierté et l'humeur belliqueuse des Gaulois, forma le barbare dessein d'exterminer ces alliés trop fiers et trop indépendants ; il invite à un festin soixante de leurs princes ou tétrarques et les fait massacrer par ses soldats.

L'un d'eux, Déjotarus, suivi de quelques amis, se fait jour avec son sabre à travers la foule de ces assassins ; et sauvé du carnage, il court exciter ses peuples à la vengeance.

A sa voix tous les Gaulois s'arment ; furieux, ils attaquent Mithridate, rompent ses bataillons, et les chassent de leurs états.

Pompée, arrivé en Asie, consumma la ruine de ce roi perfide, et traita les Galates non en sujets, mais en amis. Enfin l'heureux Auguste ayant soumis à sa fortune l'Europe, l'Afrique et l'Asie, la Galatie céda comme le reste du monde, et fut réduite en province romaine.

Cependant les empereurs jugèrent avec prudence qu'il fallait ménager la fierté de ces peuples remuants ; ils les laissèrent vivre selon leurs mœurs, et on voit, dans les écrits de saint Jérôme, que de son temps encore les Galates conservaient leurs coutumes, ainsi que le langage de la Gaule.

L'activité des Gaulois ne s'était point arrêtée en Asie ; Ptolémée, roi d'Égypte, rechercha leur alliance ; il se servit avec succès de leur courage, et les Carthaginois eurent recours à leurs armes pour défendre la Sicile contre les Romains.

Ils n'étonnaient pas moins la Thrace par leur intrépidité ; le royaume de Tyle qu'ils y fondèrent se fit respecter pendant soixante ans des peuples qui l'environnaient. Byzance se vit assujettie par eux à payer un tribut, mais bientôt cette ville, rassurée par l'appui d'Attale, roi de Pergame, déclara la guerre aux Gaulois.

Leur prince, nommé Cavare, s'avance avec son peuple armé ; le nom et l'approche des Gaulois frappent de terreur leurs nombreux ennemis. Sans combattre, l'aspect des guerriers du Nord force Byzance à la soumission, et ses alliés à la fuite. Mais l'orgueil de Cavare causa la ruine de sa nation ; il abusa de sa fortune. Tous les peuples voisins, poussés au désespoir par ses exactions et par ses violences se liguerent contre lui ; il les brava, les combattit, mais succomba. Son peuple, préférant la destruction à la servitudes, périt tout entier.

Les Scordisques étaient les plus féroces des Gaulois, leurs colonies nombreuses s'étendaient depuis les limites de la Thrace et de la Pannonie jusqu'aux frontières de l'Illyrie ; toutes les îles du Danube leur étaient soumises, Horta et Capedunum étaient leurs principales cités ; un vaste désert entourait leur territoire : fiers de cette solitude, ils la regardaient comme un signe glorieux l'effroi universel qu'ils inspiraient.

Éternels rivaux de Rome, ils offrirent contre elle leur secours à Persée, roi de Macédoine ; ce prince orgueilleux dédaigna leur appui ; qui peut-être l'aurait préservé de sa chute et l'aurait garanti de la captivité qui déshonora la fin de ses jours.

Les Romains, indignés de se voir retardés à chaque pas dans tout l'univers par les armes gauloises, firent contre les Scordisques une guerre dont le succès fut longtemps balancé. Livius les défit ; mais relevés aussitôt que vaincus, ils attaquèrent de nouveau les Romains, le consul Caton qui les commandait périt sous leurs coups avec la plus grande partie de son armée : dont ils poursuivirent les débris jusqu'au bord de l'Adriatique. La dévastation de l'Istrie et de la Dalmatie fut la suite du malheur de Caton.

Les efforts de Didius et de Municius parvinrent à repousser ces peuples insatiables de guerre et de pillage, enfin l'heureux Sylla les, soumit. Mais depuis, leur humeur turbulente força souvent Auguste et ses successeurs à s'armer pour réprimer leurs brigandages, et pour délivrer la Macédoine de leurs incursions.

On voit, par le récit d'Appien, que 125 ans après J -C., dans le pays des Péoniens, on rencontrait encore quelques tribus scordisques. D'autres Gaulois, sous le nom de Taurisques, dominèrent longtemps en Illyrie, et les Boïens, chassés d'Italie, se joignirent à eux et accrurent leurs forces ; mais enfin la nation plus nombreuse des Daces, après de sanglants combats, vainquit leur dernier roi Critosère, les extermina, et dévasta tellement leur pays, que pendant, plusieurs siècles cette contrée solitaire conserva le nom de désert des Boïens.

La Bohême, depuis Sigovèze, était constamment restée soumise à une tribu gauloise qui portait aussi le nom de Boïens ; mais lorsque le nord de la Germanie et les régions scandinaves devenues trop peuplées, versèrent sur le midi de l'Europe ces bandes nombreuses qui cherchaient, les armes à la main, une nouvelle patrie, les Boïens furent chassés, de la Bohême par les Marcomans ; ils se réfugièrent dans la Vindélicie, qui prit d'eux et des bannis d'Italie le nom de Bavière.

Plusieurs auteurs prétendent même qu'une partie de ces Boïens se mêla dans la suite à la belliqueuse confédération qui s'établit entre le Rhin, le Mein, l'Elbe et la mer, sous le nom de Francs ; de sorte que les Francs, en entrant dans les Gaules, ne firent que reconquérir leur berceau.

L'habileté, la prudence, réunies au courage, étendaient, fortifiaient et consolidaient partout la puissance des Romains ; les Gaulois au contraire perdaient, chaque jour par leur désunion, par leur imprévoyance, par leur ignorance en politique et en législation, les conquêtes qu'ils ne devaient qu'à leur fougue impétueuse et à leur témérité sans frein.

Cependant ce n'était point assez pour Rome de les avoir chassés d'Italie, poursuivis en Thrace, en Illyrie et soumis en Asie ; conquérante de l'Afrique, maîtresse de l'Orient et d'une partie de l'Occident, le nom de la Gaule l'importunait encore ; l'existence de cette ancienne rivale, seule debout sur les débris de la liberté du monde, irritait son orgueil ; il fallait l'abattre pour régner, avec tranquillité ; mais un pays si vaste, si peuplé, si belliqueux, n'offrait point une conquête facile ; on y trouvait dans chaque homme un soldat, dans chaque bois une forteresse, dans chaque fleuve une barrière, dans chaque cité une armée ; il fallait autant de ruse et de constance que d'intrépidité non seulement pour conquérir ce vieux arsenal de l'indépendance, mais même pour y pénétrer.

La lutte qui s'établit entre la liberté gauloise et l'ambition romaine fut longue et opiniâtre. Marseille qui devait fermer l'entrée de la Gaule aux Romains, leur en ouvrit la première les portes. Cette république, dont la sagesse s'était fait si longtemps respecter par Rome et par Carthage, qui, redoutaient ses armes et recherchaient son amitié, commit enfin l'imprudence d'appeler à son secours la puissance qui devait la détruire. Fatiguée des guerres continuelles qu'elle avait à soutenir contre les Gaulois Déciattes et Ubiens, elle sollicita l'appui de Rome, l'an 155 avant J.-C.

Le consul Opimius combattit ces tribus gauloises, les vainquit et donna leur territoire aux Marseillais ; mais ceux-ci ne tardèrent pas à reconnaître qu'un protecteur trop puissant est un guide dont on ne peut arrêter les pas.

Peu d'années après, le consul Fulvius rentra dans la route ouverte à ses armes, pénétra dans la Gaule, et défit les Salluviens. Son successeur Caius Sextius compléta leur défaite, et Marseille reçut encore leurs dépouilles : Sextius excepta seulement de ce don un lieu où se trouvaient, des eaux minérales fameuses ; il y fonda une ville nommée Aquæ Sextiæ, aujourd'hui Aix en Provence.

Ce fut là le premier établissement des Romains dans les Gaules. Ils traitèrent les vaincus avec barbarie et les vendirent comme esclaves. La corruption entra dans ce malheureux pays à la suite des légions avec la servitude. Un Gaulois nommé Craton prouva qu'il avait trahi les Gaulois et favorisé les armes romaines ; le consul Sextius brisa ses chaînes et lui accorda la liberté de neuf cents de ses compatriotes.

Le temps avait opéré d'assez grands changements dans les mœurs de la nation gauloise ; respectée au dehors et à l'abri des attaques de l'étranger par la terreur qu'inspirait son nom, ce repos extérieur amollit peu à peu l'âpreté de son courage : la civilisation y fit des progrès ; déjà on voyait dans la Gaule des cités bâties, des remparts élevés, quelques temples érigés ; les Gaulois connaissaient l'usage des monnaies, construisaient des vaisseaux : on vantait l'habileté de leurs charpentiers, de leurs menuisiers : quelques manufactures fabriquaient des tissus grossiers ; l'art de travailler les métaux ne leur était pas étranger ; la

charrue rendait fertiles une immense quantité de plaines autrefois couvertes de bois : le commerce avait ramené la richesse, et la richesse fit disparaître l'égalité.

La politique des druides accoutumait le peuple à l'obéissance : les riches, les grands, ceux que César appelait *nobles*, troublaient le pays par leur ambition, par leurs querelles. Les plus habiles, devenant chefs de leur cité, formaient des alliances avec d'autres cantons ; leurs guerres perpétuelles entretenaient la turbulence du peuple sans lui conserver cette bravoure, sauvage, fruit de leurs antiques et simples mœurs. On ne retrouvait quelques traces de l'intrépidité presque féroce des anciens Gaulois que chez les Helvétiens vers le midi, au nord dans la Belgique, et surtout chez les Nerviens et les Bataves.

Deux confédérations puissantes se disputèrent longtemps la prééminence dans la Gaule ; l'une était celles des Arverniens (Auvergnats), et l'autre celles des Éduens (peuple d'Autun). Le sénat romain sut habilement profiter de ces dissensions ; et comme les Salluviens, vaincus par Sextius, étaient alliés des Arverniens, le consul Domitius offrit l'amitié de Rome aux Éduens, conclut un traité avec eux, joignit ses légions à leurs troupes, et livra bataille à leurs ennemis dans la plaine de Vindalium, aujourd'hui Avignon.

La terreur produite sur les Gaulois par la vue des éléphants qui marchaient à la tête de l'armée romaine rendit leur défaite facile : ce fut non un combat, mais une sanglante déroute dans laquelle le consul leur tua vingt mille hommes et en prit trois mille, 122 ans avant Jésus-Christ.

Bituitus, roi des Arverniens, plus indigné qu'effrayé de ce désastre, appelle aux armes son peuple et tous ses confédérés ; à la tête d'une foule immense de guerriers, il s'avance avec l'orgueil de l'inexpérience, se flatte d'une prompte victoire, et publie avec jactance que les chiens qu'il mène à sa suite suffiront pour mettre tous les Romains en fuite.

A peine sorti du débouché des Cévennes ; il rencontre ces légions redoutables, objet de son mépris : le signal du combat est donné ; mais en vain la furie gauloise s'efforce de soutenir la gloire des enfants de Brennus ; elle se brise contre les masses serrées des Romains ; les sabres gaulois s'émeussent inutilement sur l'armure impénétrable de leurs ennemis.

Après plusieurs attaques sans succès, la lassitude commence à ébranler leurs colonnes fatiguées ; la cavalerie romaine y pénètre par des évolutions rapides ; et Bituitus est forcé à la retraite, laissant sur le champ de bataille ou dans les fers cent mille de ses plus braves guerriers.

Fabius Maximus, son vainqueur, érigea, dans le lieu même où il avait combattu, deux temples l'un à Mars, et l'autre à Hercule : il souilla ensuite sa gloire par une atroce perfidie ; ayant invité Bituitus à une conférence, il le retint prisonnier, et le traîna dans Rome à sa suite pour orner son triomphe. Fabius, y parut couvert de la riche parure du roi des Arverniens et monté sur le char d'argent qui portait ce prince dans la bataille où il fut vaincu. Le sénat romain n'osa ni approuver ni punir cette trahison, il fit élever avec soin le fils du roi captif et lui rendit ses états : ce prince, nommé Cogentiatius, plus sensible au bienfait qu'à l'injure, resta constamment depuis l'allié des Romains.

La soumission des Arverniens, si redouté dans la Gaule, découragea les autres confédérations : les Allobroges seuls résistèrent, mais leur pays fût conquis : les contrées qui portent, aujourd'hui le nom de Provence, de Dauphiné, de Savoie,

se courbèrent sous le joug, et se virent réduites en provinces romaines. La ville de Narbonne fut fondée dans l'an 118 avant J.-C. par le consul Marcius : on donna à toutes ces conquêtes le nom de Gaule narbonnaise. Cépion les avait agrandies quelques années avant, en s'emparant du pays des Tectosages. Possidonius prétend qu'il trouva dans la cité de Toulouse, leur capitale, un trésor évalué à la somme de quarante millions.

Tout alors devait faire présager aux Romains la prompte soumission du reste de la Gaule, lorsqu'une effroyable et soudaine irruption de barbares descendus du Nord interrompit le cours des victoires de Rome, suspendit ses triomphes, ébranla sa fortune et la menaça d'une destruction totale.

Au milieu de ces contrées septentrionales, plongées une grande partie de l'année dans les ombres de la nuit, et couvertes de glaces presque éternelles, une population peu nombreuse et sauvage, vécut, pendant plusieurs siècles, pauvre, faible, et ignorée. Mais l'industrie humaine triomphe de la nature ; ces peuples, forçant la terre à produire des moissons, les fleuves et les forêts à les nourrir, les mers à porter leurs bâtiments légers sur tout les côtes voisines qu'ils dévastaient, parvinrent à se multiplier tellement, que ce Nord, qui semblait condamné à rester désert, devint, suivant l'expression du Goth Jornandès, la grande fabrique du genre humain ; et ce fut de ce volcan ouvert au milieu des glaces que s'élançèrent depuis tant de tourbillons dévorants, tant de rages destructeurs ; qui parcoururent la plus grande partie de l'Europe, désolèrent la Gaule, dévastèrent l'Espagne, firent trembler l'Italie, et portèrent enfin leurs ravages jusqu'en Afrique.

C'est à leurs successives invasions, sous des noms différents, que nous devons la déplorable confusion qui jette tant d'obscurité sur l'ancienne histoire de la Germanie. Semblables à ces nuées terribles d'insectes qui, dans l'Orient, dévorent en un instant les moissons, les torrents du Nord détruisaient partout les cités, dépeuplaient les campagnes et arrêtaient la civilisation dans sa naissance ; toutes les tribus, tous les bourgs, toutes les contrées changeaient perpétuellement par eux de nom, de maître, et d'habitants.

À leur approche, les nations tout entières, refoulées dans l'Occident ou vers le Midi, répandaient de tous côtés la même terreur qui les avait chassées ; et ce qui paraît à peine croyable, c'est que ces immenses nuées de ravageurs, descendues du Nord, se renouvelaient sans cesse et semblaient sortir d'une source intarissable.

Les premiers de ces devastateurs qui épouvantèrent le monde furent les Cimbres et les Teutons ; ils parcoururent comme un torrent une grande partie de l'Allemagne actuelle. Mais les Gaulois Boïens, soutenus par les Scordisques des rives du Danube, leur opposèrent dans la Bohême d'invincibles obstacles repoussés par eux, ils marchèrent vers l'Helvétie ; là, ils trouvèrent d'autres Gaulois, les Ambrons, de Soleure, les Trigurins de Zurich et les Tugens de Zug, qui, loin de les combattre, joignirent leurs armes avec les leurs, dans l'espoir de satisfaire leur antique haine, et de renverser par leur secours la puissance de Rome.

Leurs bandes, aussi formidables par le courage que par le nombre, pénétrèrent dans la province romaine, rencontrent le consul Carbon, attaquent ses légions, les enfoncent, les dispersent et les massacrent ; le pillage, la ruine, la servitude, la mort, se promènent avec eux dans toute la Gaule narbonnaise. Les Arverniens, les Séquaniens, les Éduens, punis de leur timide soumission aux

Romains, sont livrés aux mêmes ravages ; et pendant onze années, la Gaule entière est dévastée par ces féroces vainqueurs, dont la furie sauvage, après avoir dépouillé la terre de ses moissons, se nourrissait du sang des hommes.

La Belgique seule résista ; les mœurs belliqueuses et l'âpre courage des anciens Gaulois se retrouvaient encore dans cette contrée ; ils repoussèrent les barbares et sauvèrent leur patrie.

Bientôt las d'errer dans le reste de la Gaule épuisée, les Cimbres, les Teutons et les Helvétiens redescendent dans la province romaine, tournent leurs regards avides vers l'Italie, et, envoient à Rome des députés pour lui demander la cession d'une partie de son territoire dans la Cisalpine et dans la Ligurie.

Dédaignant de répondre, le sénat appelle le peuple aux armes ; mais cette fois la fortune, le courage et la tactique des Romains échouent contre l'ardeur impétueuse et la fougue désordonnée des sauvages enfants du Nord.

En vain, les consuls Silanus et Scaurus espèrent les chasser de la Gaule narbonnaise ; leurs aigles fuient. Cassius, plus malheureux encore, est surpris, entouré, forcé de déposer les armes, et contraint de passer honteusement sous le joug, 107 ans avant J.-C.

Deux nouvelles armées romaines se présentent, commandées par Cépion et par Mallius ; la discorde s'établit entre ces deux généraux ; l'incertitude trouble leurs conseils, la crainte les fait hésiter dans leurs plans ; enfin, plutôt réduits par la nécessité, que décidés à combattre, ils livrent bataille ; quatre mille Romains périssent, quarante mille tombent dans l'esclavage ; et dix soldats seuls échappés au carnage portent au sénat la nouvelle du désastre de ses deux armées.

La haine contre Rome semblait alors plus forte dans l'esprit des vainqueurs que l'amour du pillage ; fidèles au vœu qu'ils avaient fait à leur divinité avant le combat, ils jetèrent dans le Rhône tout le butin pris sur l'ennemi. On eût dit que pour la première fois, guidés par l'amour seul de la gloire, ils voulaient vaincre, et non s'enrichir : étrange gloire que celle de dévaster les contrées les plus fertiles et de les changer en déserts.

Après la victoire, ils se séparèrent, les Teutons se précipitèrent sur l'Espagne mais ils y trouvèrent des peuples qu'on vit dans tous les temps aussi peu désireux de conquêtes que difficiles à conquérir.

Les Celtibères les contraignirent de repasser les Pyrénées ; rentrés dans la Gaule, ils rejoignirent leurs farouches compagnons, qui firent entendre de nouveau ce cri terrible : *C'est à Rome que nous marchons ; c'est Rome qu'il faut renverser.*

La terreur les y précédait, et cependant ils n'avaient point encore franchi les Alpes. Le nom naguère inconnu des Cimbres et des Teutons, uni à celui des Ambrons, les plus braves alors des Gaulois, faisait trembler les vainqueurs d'Annibal et d'Antiochus. Le sénat, cette illustre assemblée de héros, paraissait vide de défenseurs ; il appelait partout un Camille, et l'orgueil, cédant à la crainte, le fit chercher dans les rangs des plébéiens.

Marius, qui venait d'enchaîner Jugurtha, Marius, non moins barbare que les guerriers du Nord, dont il avait la stature et la férocité, se charge du salut de Rome ; et tandis que les Cimbres descendaient des Alpes, il entre dans la Gaule et rencontre près d'Aix l'immense armée des Teutons et des Ambrons : peu de

légions l'avaient suivi, et lorsqu'il vît la plaine et les montagnes couvertes de cette foule innombrable d'ennemis qui faisaient retentir l'air de leurs hurlements, il hésita pour la première fois et voulût traîner la guerre en longueur ; mais dans ce pays dévasté, les vivres lui manquaient, la disette le plaçait entre la mort et la victoire ; il se livra à sa fortune et risqua une bataille qui devait décider le sort du monde civilisé.

Il donne le signal ; le choc est affreux ; son armée rangée avec art, serrée avec prudence, couverte d'armes impénétrables, animée par tant de siècles de gloire qui vont recevoir un nouveau lustre ou s'effacer, paraît longtemps dans la plaine comme un rocher inamovible battu par la tempête et assailli, par les flots d'une mer furieuse. Après cent assauts inutiles, les Teutons, las de ne pouvoir pénétrer ces murailles de fer, ralentissent leurs attaques ; plusieurs se retirent en désordre ; Marius les charge à son tour ; sa cavalerie les tourne, entre dans leurs masses, les sépare et les poursuit ; tous prennent la fuite ; mais tout à coup leurs femmes s'avancent en foule, les accablent de reproches, les ramènent au combat, arrachent elles-mêmes les boucliers des Romains, et se laissant hacher plutôt que de fuir, font paraître encore quelques instants la fortune incertaine.

Enfin le désordre, plutôt accru qu'arrêté par cette furie, rend leur défaite plus complète et plus sanglante ; le carnage fut horrible, et, si on en croit, Tite-Live, trois cent mille barbares périrent, dans cette bataille ; ainsi, en une seule journée deux nations entières disparurent¹.

On voit encore, près des villages de Trètz et de Pourières, en Provence, les débris d'une pyramide que Marius éleva pour consacrer le souvenir de cette grande victoire.

Le consul libérateur de la Gaule revint sauver d'Italie ; il combattit avec le même courage et le même bonheur les Cimbres, près de Verceil ; il leur tua soixante mille hommes ; le reste tomba dans les fers ou trouva la mort dans la fuite.

Une tranquillité de quarante ans effaça dans la Gaule la trace des ravages qui l'avaient dépeuplée ; ce repos ne fut troublé que par une rébellion des Salluviens. Cécillius la réprima, 90 ans avant J.-C. Pompée purgea les Pyrénées d'une troupe de brigands qui en sortaient pour dévaster l'Aquitaine.

Tout céda au peuple romain ; cependant ce tyran du monde se vit soudain menacé d'une ruine honteuse, non par des ennemis fameux, ni par des nations armées, mais par ses propres esclaves en révolte ; ils brisent leurs fers, forment des légions, mettent en fuite celles de plusieurs consuls et préteurs ; c'était Spartacus, un Thrace, Énomaüs et Cripsus, deux Gaulois, qui jetaient ainsi l'épouvante dans Rome : unis, ils avaient triomphé ; jaloux et divisés, ils se perdirent.

Cette guerre, la plus juste de toutes, fut la moins honorée, car, dans ces siècles antiques tant célébrés, les droits de l'humanité étaient méconnus : partout les lois n'étaient faites que pour la sûreté et les jouissances d'un petit nombre d'hommes ; le reste végétait dans la servitude.

Pompée eut la triste gloire de terminer cette lutte par la destruction totale des rebelles.

Les Gaulois, ruinés par les invasions du Nord, affaiblis par la perte de leurs provinces méridionales, amollis par le repos et divisés en factions qui se

¹ 102 avant Jésus-Christ.

disputaient la prééminence, cessèrent de s'armer contre les Romains, dont l'appui même devenait nécessaire à plusieurs de leurs cités pour les défendre contre les Germains.

Les Allobroges seuls, après avoir favorisé d'abord les projets de Catilina qu'ils trahirent ensuite, tentèrent, l'an 61 avant J.-C., de secouer le joug de Rome ; mais Pongus, à la tête de quelques légions, les soumit.

La Gaule, renonçant aux conquêtes et même à l'espoir de recouvrer ses provinces perdues, croyait vainement jouir en paix de son indépendance ; l'ambition d'un homme décida sa perte. César aspirait à l'empire du monde, une grande gloire pouvait seule lui faire dominer ses égaux : la Gaule avait perdu sa force ; mais la terreur de son nom vivait encore ; César résolut de la conquérir ; il employa le fer des Romains pour subjuguier les Gaulois, et couvert de lauriers, il se servit ensuite de l'or de la Gaule pour détruire la liberté de Rome.

CHAPITRE TROISIÈME

LA justice est si nécessaire aux hommes, qu'ils se croient obligés d'emprunter son voile révéré pour couvrir leurs actions les plus injustes ; et les gouvernements prennent tous son langage dans leurs manifestes, au moment même où l'ambition seule dirige leurs entreprises.

La Gaule, depuis longtemps, loin d'attaquer les Romains, se voyait dépouillée par eux de ses plus riches provinces. Cependant l'opresseur cherchait des torts à l'opprimé pour servir d'excuse à de nouvelles conquêtes ; il fallait un prétexte pour commencer la guerre ; l'ambition d'Orgetorix, Helvétien, en offrit un à César.

Cet Orgetorix, distingué dans son pays par sa naissance et par sa richesse, devint ainsi la cause de tous les malheurs de sa patrie : aspirant au pouvoir suprême et secondé par la noblesse, il séduisit une partie du peuple, en lui persuadant de le suivre et de quitter un sol âpre, montagneux, étroit, sans cesse exposé aux attaques des Germains, pour chercher dans l'ouest de la Gaule, les armes à la main, un climat plus doux, un territoire plus riche et des possessions plus vastes.

Un tel projet devait plaire à des nobles impatientes de conquêtes et de pillage, à une multitude avide de nouveautés ; ils chargèrent Orgetorix de parcourir les cités voisines et d'obtenir ou leur appui ou leur neutralité. Orgetorix s'occupa moins dans cette mission de l'intérêt général qui masquait ses desseins, que des moyens propres à faciliter le succès de ses vues, ambitieuses et personnelles.

Il trouva chez les Francs-Comtois ¹, un certain Casticus dont le père avait autrefois gouverné cette contrée, et chez les Éduens, le jeune Dumnorix, actif, adroit, audacieux et très populaire. Ces deux hommes désiraient comme lui monter au trône, et asservir leurs concitoyens.

Orgetorix leur persuada facilement, que réunis, ils triompheraient de tout obstacle : *Si vous m'aidez*, leur disait-il, *à m'emparer du sceptre, les forces de l'Helvétie, jointes aux vôtres, nous rendront en peu de temps les maîtres de la Gaule.*

Plus le nombre des hommes, qui entrent dans une conspiration s'accroît, plus il est difficile qu'elle reste longtemps cachée ; tout ce qui ajoute à sa force augmente en même temps son danger.

Les Helvétiens découvrent le complot d'Orgetorix ; furieux de cet attentat contre leur liberté, ils l'accusent et lui ordonnent de se justifier. Mais fier de l'appui que lui donnaient dix mille hommes dévoués, Orgetorix refuse de comparaître devant les juges.

Les magistrats alors rassemblent le peuple ; toute la cité en armes se prépare à la vengeance ; la guerre civile est près d'éclater, lorsqu'on apprend soudain la mort de l'auteur de ces troubles : on crut généralement qu'il avait lui-même tranché ses jours.

Ses projets d'émigration lui survécurent, et le peuple helvétien persista si ardemment dans le désir d'abandonner son pays, qu'il brûla douze de ses villes,

¹ Séquaniens.

quatre cents villages, et tout le grain qu'il ne pouvait emporter : chaque citoyen se pourvu de vivres pour trois mois. Plusieurs autres nations, celles de Bâle¹, de Duttingen², de Brisgau³, et les habitants de la Bavière⁴ se joignirent à eux, mais tous restèrent quelque temps dans l'incertitude sur la route qu'ils devaient suivre.

Deux chemins s'offraient à eux ; l'un, par la Franche-Comté⁵, était un défilé entre le mont Jura et le Rhône, passage si étroit et tellement dominé que peu de cohortes ennemis auraient suffi pour arrêter leur marche ; l'autre route plus ouverte traversait la province romaine, et présentait de grandes facilités ; le pont de Genève appartenait, aux Helvétiens ; le Rhône malgré sa rapidité était guéable en plusieurs endroits, enfin en se dirigeant de ce côté, ils espéraient attirer dans leur parti les Savoyards⁶, encore mal soumis aux Romains.

Déterminés par ces considérations ; ils choisirent ce chemin, convinrent de se rassembler tous sur les bords du Rhône le 28 mars de l'année 58 avant Jésus-Christ.

César, après son consulat, avait sollicité et obtenu du sénat le gouvernement de la Gaule Cisalpine et de la province romaine. Informé du projet et des dispositions des Helvétiens, il part, suivi d'une seule légion, avec cette célérité qui lui valut tant de succès, pénètre dans la Gaule ultérieure, arrive à Genève, en fait rompre le pont, et ordonne de grandes levées dans toute la province.

Lorsque les Helvétiens apprirent qu'ils avaient été ainsi prévenus par César, ils lui députèrent deux hommes considérés parmi eux, Numéius et Véroductius, pour le prier de leur accorder un libre passage sur le territoire de la république ; ils promettaient de ne commettre dans leur marche aucun dégât ni aucune hostilité.

Leur unique dessein était de s'établir sur les bords de l'Océan dans la Saintonge, pays des Santons : *Nous n'avons, disaient-ils, d'autres moyens pour exécuter notre entreprise que de passer en amis sur vos terres ; toute autre route est impraticable ou trop dangereuse.*

La honte et la défaite du consul Cassius, qui s'était vu contraint récemment par les Helvétiens de passer avec son armée sous le joug, avait inspiré trop de ressentiments et laissé de trop funestes souvenirs pour que César accueillit une telle demande. La plus brave des nations gauloises qui cherchait et voulait conquérir une autre patrie, un peuple debout, trois cent mille voyageurs armés, excitaient trop d'inquiétude et d'embarras pour leur accorder imprudemment l'hospitalité.

Cependant César, quoique bien décidé à leur refuser l'entrée de sa province, dissimula ses intentions, et afin de se donner le temps de rassembler les troupes qui devaient le rejoindre, il annonça aux députés que ne pouvant répondre sans consulter le sénat, il les informerait le 13 d'avril suivant de sa résolution définitive.

¹ Raurarques.

² Tulingins.

³ Tabrige.

⁴ Norique.

⁵ Séquanie.

⁶ Allobroges.

Personne ne sut mieux que ce grand capitaine unir la prudence à l'audace ; il employa ces quinze jours de délai à construire avec une incroyable activité, dans une étendue de dix-neuf mille pas, depuis le lac de Genève jusqu'au mont Jura, un mur de seize pieds de hauteur, bordé d'un fosse très profond et garni de tours défendues par des troupes d'élite.

Au jour fixé, lorsque les députés se présentèrent de nouveau, César leur déclara que le peuple romain ne voulait pas qu'aucune troupe étrangère traversât son territoire ; et que, si les Helvétiens le tentaient, il emploierait, la force des armes pour les repousser.

Ceux-ci, reconnaissant trop tard qu'on les avait trompés, et qu'il n'était plus possible de franchir une barrière si bien gardée, s'adressèrent encore au gendre d'Orgetorix, à l'Éduen Dumnorix, qui s'était acquis une grande considération parmi les Francs-Comtois ses voisins, par son crédit et par ses promesses.

Les députés d'Helvétie obtinrent un libre passage dans la Franche-Comté ; les deux, peuples se promirent un appui mutuel, conclurent une alliance, et se donnèrent réciproquement des otages pour en garantir l'exécution.

On ne connaît pas bien comment la Gaule, que César disait si fertile, si cultivée, si remplie de villes, de bourgs, de villages, d'habitants, et qui arma trois millions d'hommes contre lui, contenait cependant encore d'assez grands terrains sans maîtres et sans culture pour donner à une nation tout entière l'idée et l'espoir de s'établir dans une de ses provinces ; si les Romains n'ont point exagéré dans leurs récits la population gauloise, on doit croire que les guerres civiles ainsi que les ravages des Cimbres et des Teutons avaient totalement dépeuplé quelques parties de ce vaste territoire.

Quoi qu'il en soit, dès que César fut informé de la résolution des Helvétiens, il résolut de s'y opposer. C'était dévoiler son ambition, car ce peuple, en se transplantant et en s'éloignant de la province romaine, ne lui donnait aucun droit pour l'attaquer. César prétendit que l'établissement de ces tribus belliqueuses chez les Santons serait dangereux pour leurs nouveaux voisins les Tolosates, colonie romaine.

Sur ce seul motif, laissant son lieutenant Labienus garder ses retranchements, il court chercher cinq légions ; revient avec la rapidité de l'éclair, combat en chemin les peuples de la Tarentaise¹, de Maurienne², et d'Ambrun³, traverse le pays des Lyonnais⁴, et y reçoit une députation des Éduens, qui le pressent de les protéger contre les Helvétiens, dont les bandes indisciplinées, après avoir traversé la Franche-Comté, ravageaient leurs frontières.

César ne jugea pas alors convenable d'attendre. 101^s fissent arrivés en Saintonge pour les attaquer ; mais il pressa sa marche, et les atteignit sur les bords de la Saône⁵, que les trois quarts de l'armée helvétique avaient déjà passée : le quart, qui était resté en deçà du fleuve, surpris, assailli fut taillé en pièces.

Par un singulier hasard, qu'on regarda comme un présage favorable pour les Romains, ces Helvétiens détruits dans le premier combat étaient les Tiguriens⁶,

¹ Centrons.

² Graioceli.

³ Caturiges.

⁴ Ségusiani.

⁵ L'Arar.

⁶ Zuriquois.

ceux-là mêmes dont les pères avaient fait passer Cassius sous le joug. César fit croire habilement à ses légions qu'en cette circonstance les dieux signalaient leur faveur pour lui, et vengeaient son injure personnelle, car Pison son aïeul avait péri dans cette déroute avec Cassius dont il était le lieutenant.

Non moins téméraire qu'Alexandre qui entreprit la conquête de l'Asie avec trente mille hommes César commença celle de la Gaule à la tête de cinq légions. Mais le premier ne combattait que des Asiatique énervés, tandis que l'autre attaquait un peuple belliqueux dont le nom depuis trois siècles était l'effroi de Rome.

Le génie de César, sans s'aveugler sur la résistance qu'il éprouverait, mesura froidement les périls qu'il allait courir ; il étudia ses ennemis, leurs institutions, leur caractère, leurs mœurs, fonda son espoir sur leur désunion, sur leur rivalité ; et mérita ainsi sa gloire par son habileté autant que par sa vaillance.

On voit avec surprise ce grand capitaine s'élancer au milieu des Gaules, s'y établir avec une poignée de Romains, y rester isolé, entouré de tribus nombreuses et guerrières, disséminer encore sans crainte ses légions dans l'est, le nord, l'ouest et le midi de ces vastes contrées, combattre et triompher partout, n'obtenir que des trêves après ses victoires, soutenir des sièges dans tous ses camps, vaincre tantôt en masse, tantôt en détail, enfin, après dix années d'entreprises hasardeuses, de batailles continuelles, soumettre, entièrement ces peuples dont le nombre aurait dû l'accabler, et ne payer cette grande conquête que de la perte d'une seule de ses légions.

La connaissance parfaite que César avait acquise de ce pays peut seule expliquer le mystère de sa fortune et la sagesse de ses témérités. Pour mieux comprendre ce grand homme, écoutons-le quelques moments parler de la Gaule, décrire sa position et peindre les mœurs de ses habitants.

La Gaule, dit-il, est divisée en trois parties : les Belges habitent l'une, les Aquitains l'autre, et les Celtes, que nous appelons Gaulois, la troisième. Tous ces peuples diffèrent entre eux de lois, de coutumes et de langage. La Garonne sépare les Aquitains des Gaulois ; ceux-ci sont séparés des Belges par la Seine et par la Marne ; plus braves de tous sont les Belges : plus éloignés de la province romaine et plus étrangers à la culture, à l'humanité, à la civilisation, le commerce ne porte point chez eux tous ces objets de luxe qui efféminent les esprits.

Leur humeur belliqueuse est entretenue et endurcie par le voisinage des Germains avec lesquels ils sont en guerre continuelle ; c'est ce qui fait aussi que les Helvétiens surpassent en courage les autres Gaulois, car ils s'exercent sans cesse ou se battent presque tous les jours contre les Germains pour attaquer leurs frontières ou pour défendre leurs propres foyers.

Dans la Gaule, on voit non seulement les villes, les bourgs, les villages, mais les familles mêmes divisées en factions ; chacune a son chef qui exerce la plus grande autorité sur elle ; toutes les résolutions sont soumises à sa volonté ; toutes les affaires à son arbitrage. Il paraît que cette coutume établie de tout temps a pour but d'empêcher que le faible ne soit opprimé sans secours par le puissant.

Chacun défend avec zèle son parti ; s'il y manquait, il perdrait tout crédit et tout pouvoir : on retrouve cet usage dans toute la Gaule. Chaque ville est agitée par deux partis qui se disputent la prééminence.

Lorsque les Romains entrèrent dans les Gaules, les Éduens étaient les chefs d'une grande faction ; les Séquaniens se trouvaient à la tête de la seconde : ceux-ci, moins forts parce que l'autorité des Éduens était plus ancienne et soutenue par une plus nombreuse clientèle, cherchèrent à se fortifier en s'alliant aux Germains et à Arioviste ; ils le décidèrent à cette union par de grandes promesses.

Plusieurs victoires remportées par ce prince et la destruction de presque toute la noblesse des Éduens accrurent tellement l'autorité des Séquaniens, qu'ils virent passer dans leur parti les principaux alliés de leurs rivaux et contraignirent enfin ceux-ci à livrer leurs enfants en otage, à céder une portion de leur territoire, et à jurer de ne rien entreprendre contre la Séquanie : ils étaient aussi parvenus à dominer presque toute la Gaule. Un Éduen considérable, nommé Divitiac, impatient du joug, et brûlant du désir de faire cesser cette oppression, s'était rendu à Rome ; il avait imploré le secours du sénat, mais sans succès.

L'arrivée de César changea subitement la face des affaires ; les Séquaniens rendirent aux Éduens leurs otages ; leurs anciens alliés revinrent à eux, et ils en acquirent même de nouveaux dès qu'on sut que les Romains traitaient leurs ennemis avec rigueur de leurs amis avec douceur et ménagement. Les Séquaniens perdirent ainsi toute prééminence, dès ce moment les Éduens n'eurent d'autres rivaux que les Rhémois, leurs anciens et irréconciliables ennemis, ceux-ci devenant aussi les alliés des Romains : on recherchait également leur appui, de sorte que tous les peuples gaulois, hors les Belges, se partagèrent entre les deux confédérations des Éduens et des Rhémois, respectant les uns comme anciens, les autres comme nouveaux alliés de Rome.

Autun devint ainsi la première, et, Reims la seconde des cités gauloises.

Dans toutes les Gaules, il n'existe que deux classes d'hommes honorés ; le reste du peuple vit dans un état peu différent de la servitude ; il n'entre dans aucun conseil, et ne peut agir, après sa propre volonté. La plupart des citoyens, accablés de dettes, chargés d'impôts ou opprimés par des hommes puissants, s'attachent à des nobles qui ont sur eux tous les droits d'un maître sur son esclave.

Les deux classes distinguées qui gouvernent ainsi la nation sont les druides et les chevaliers. Les premiers président aux choses divines, dirigent les sacrifices publics et particuliers, et interprètent les dogmes de la religion. Un grand nombre de jeunes gens se rangent sous leur discipline, parce que cet ordre est en grande considération. En effet, il décide toutes les contestations publiques ou privées : si un crime, si un meurtre a été commis, s'il s'élève des querelles sur un héritage ou des limites les druides les jugent ; ils accordent les récompenses, ils infligent les peines, et, tout homme public ou privé qui résiste à leurs décrets est interdit par eux, il ne peut plus assister aux sacrifices ; ce châtement est de tous le plus grave à leurs yeux : l'interdit se voit rangé au nombre des impies ou des scélérats ; tout le monde l'abandonne, chacun fuit sa conversation ; à son approche, de crainte d'être frappé de contagion, on ne lui rend aucun honneur, et il ne peut jamais espérer aucune justice.

Les druides reconnaissent un chef qui exerce sur eux une autorité suprême ; après sa mort, le plus éminent en mérite lui succède ; si plusieurs présentent les mêmes titres, les druides choisissent entre eux, et jamais ils ne violent par la force des armes la liberté de cette élection.

A une certaine époque de l'année, tous les druides se rassemblent sur les frontières du pays Chartrain, centre de la Gaule ; ils se réunissent dans un lieu qu'on regarde comme sacré : là, de toutes parts on accourt pour les consulter, et se soumettre à leurs jugements.

On croit que cette institution a pris naissance en Bretagne, depuis elle s'est répandue dans la Gaule : aussi ceux qui veulent en approfondir avec plus de soin les mystères, vont en étudier les dogmes dans l'île des Bretons.

Les druides sont exempts du service militaire ; ils ne combattent point, ne paient point de tribut ; on les dispense de toutes charges : tant d'immunités et de privilèges leur attirent une foule de jeunes gens que les principales familles leur recommandent ; ils y apprennent, dit-on, un grand nombre de vers ; quelques-uns consacrent vingt années à cette étude ; il ne leur est point permis de transcrire ces vers ; quoique les lettres grecques soient en usage chez les Gaulois pour toutes les affaires publiques et privées, cette défense paraît avoir deux motifs : le premier de rendre leurs dogmes plus respectables en ne les divulguant pas ; le second de rendre plus active la mémoire de leurs disciples, car il est reconnu que : la mémoire se relâche lorsqu'elle se fie à l'écriture.

Ce qu'ils s'efforcent surtout de persuader à leurs disciples, c'est que les âmes ne périssent point, et qu'après la mort elles passent dans d'autres corps : ils pensent que ce dogme, en faisant mépriser la mort, est le plus puissant aiguillon du courage. Ils leur enseignent ensuite la marche des astres, la forme du monde, l'étendue de la terre, la nature des choses, la puissance, la force et l'immortalité des dieux.

L'autre classe prééminente dans la Gaule est celle des chevaliers. Leur usage, toutes les fois qu'il s'élève une guerre, est d'y prendre part, et avant l'arrivée des Romains, il n'y avait point d'année où chaque cité ne combattît soit pour attaquer, soit pour se défendre. Tous se vouent au métier des armes. Le nombre des clients, des Ambactes, dont chacun d'eux se voit entouré, est proportionné à sa naissance et à ses richesses. Cet entourage plus ou moins grand est chez eux l'unique marque de distinction, de crédit et de puissance.

Toute la nation gauloise est fortement attachée à ses croyances religieuses. Dans les maladies, dans les périls, on les voit immoler des hommes pour victimes, et se vouer quelquefois même à la mort ; ils ont recours aux druides pour ces sacrifices ; ils pensent que la vie d'un homme doit seule racheter la vie d'un autre homme, et ils croient qu'on ne peut autrement apaiser le courroux des dieux immortels ; plusieurs de ces sacrifices sont institués publiquement. On en voit qui construisent d'immenses statues d'osier qu'ils remplissent d'hommes vivants ; ils y mettent le feu, et font ainsi expirer ces misérables dans les flammes. Les voleurs, les assassins sont, dans leur opinion, les victimes, les plus agréables aux dieux, mais lorsqu'ils ne trouvent pas assez de coupables, les innocents mêmes sont envoyés au supplice.

Mercure est le plus puissant de leurs dieux ; ils en font un grand nombre de statues, et lui attribuent l'invention des arts. C'est le guide de leurs voyageurs, le protecteur de leurs commerçants. Après lui ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve ; leurs opinions sur ces divinités sont les mêmes que celles de toutes les autres nations. Ils croient qu'Apollon chasse les maladies, que Minerve préside aux sciences et aux arts, Mars à la guerre, et que Jupiter gouverne l'empire céleste.

Au moment de livrer bataille, ils vouent à Mars une partie de leur butin, et lui sacrifient les animaux dont ils se sont emparés : ce qu'ils réservent pour d'autres sacrifices est mis en dépôt dans des lieux destinés à cet usage. Plusieurs cités en gardent des amas considérables ; le terrain qui les renferme est sacré ; rarement un Gaulois méprise assez la religion pour en détourner ou dérober la moindre partie ; leurs lois punissent ce crime du plus horrible supplice, celui de la croix.

Ils se vantent d'être descendus de Pluton ; c'est ce que les druides leur ont persuadé : d'après cette croyance ils mesurent le temps non par le nombre des jours, mais par celui des nuits ; ils commencent par elles leurs mois ; leurs années, de sorte que le jour suive constamment la nuit ; enfin c'est la nuit et non le jour de leur naissance qu'ils célèbrent.

Pour tous les autres usages de la vie, ils diffèrent peu des autres peuples ; seulement, ils ne permettent à leurs fils de les voir publiquement que lorsqu'ils sont adultes, où lorsqu'ils peuvent soutenir le poids des armes. Faire paraître en public un enfant en présence de son père serait pour eux une honte.

Lorsque la dot d'une femme est estimée, le mari est obligé de lui en donner une égale ; on met les biens en commun et ils demeurent ainsi que les intérêts au survivant. L'époux exerce le pouvoir de vie et de mort sur sa femme et sur ses enfants. Lorsque quelque père de famille d'une naissance illustre meurt, et que sa mort inspire des soupçons contre sa femme, les parents se réunissent ; elle subit la question comme une esclave, et si elle est trouvée coupable, on la livre aux flammes, après lui avoir fait souffrir les plus cruels tourments.

Les funérailles des Gaulois sont, relativement à leur civilisation, magnifiques et somptueuses. Tout ce que le défunt paraissait avoir aimé de son vivant est brûlé sur son bûcher ; même les animaux ; et le temps n'est pas éloigné où l'on brûlait, avec lui, ceux de ses esclaves et de ses clients qu'il chérissait le plus.

On voit par ce tableau les soins que César s'était donnés pour étudier ses ennemis. Ce n'est que par la connaissance approfondie d'un peuple qu'on trouve le secret de le vaincre, de le soumettre et de le gouverner.

Après sa victoire, César jeta un pont sur la Saône¹, et passa en un jour ce fleuve que les Helvétiens n'avaient pu traverser qu'en trois semaines. Poursuivis de près et surpris de sa promptitude, ces peuples lui envoyèrent enfin des députés. Leur chef Divicon, célèbre par la victoire qu'il avait remportée sur Cassius, montra par la fierté de ses paroles que les vaincus n'attribuaient leur défaite qu'au hasard.

Si le peuple romain, dit-il, veut conclure la paix avec les Helvétiens, ils consentiront à s'établir et à demeurer dans la partie des Gaules que César désignera. Mais s'il persiste à les combattre, qu'il se souvienne des malheurs récents de l'armée romaine et de l'antique courage des Helvétiens. César ne doit ni les dédaigner, ni attribuer à sa vaillance l'avantage d'un combat imprévu dans lequel leurs troupes, séparées par un fleuve, ne pouvaient se soutenir mutuellement. Nous avons appris de nos dieux à triompher par le courage et non par la ruse. Réfléchissez à votre entreprise, et craignez, en nous combattant, de rendre ces lieux à jamais célèbres par les calamités du peuple romain et par la destruction de son armée.

¹ L'Arar.

César leur répondit avec hauteur ; leur reprocha les outrages qu'ils avaient faits aux alliés de Rome, et leurs tentatives pour traverser la province romaine. *Vous avez, leur dit-il, surpris et non vaincu Cassius ; les dieux retardent quelquefois le châtement pour le rendre plus certain, ou pour laisser le temps du repentir : je puis oublier vos anciennes injures, mais non les nouvelles ; elles seront punies sévèrement, à moins que vous ne vous hâtiez de les réparer, d'indemniser les Allobroges, les Éduens, ainsi que nos autres alliés, et de me donner des otages pour garants de votre bonne foi.*

Notre antique coutume, répliqua Divicon, est de recevoir des otages et non d'en donner ; les Romains eux-mêmes en peuvent rendre témoignage.

Ces paroles rompèrent la conférence. Les Gaulois continuèrent leur marche ; César les poursuivit et sa cavalerie trop ardente fut repoussée avec perte par celle des Helvétiens, que cet avantage enorgueillit. Le général romain ne tarda pas à se convaincre que si la désunion et l'inconstance des Gaulois pouvaient lui donner quelque facilité à vaincre les cités qui se déclaraient contre lui, elles devaient aussi l'empêcher de compter solidement sur l'appui de celles qui embrasseraient sa cause. Après quinze jours de marche, le défaut de vivres l'arrêta ; les Éduens lui en avaient promis ; et cependant ils n'arrivaient pas. Inquiet de ce retard, il rassemble les principaux Éduens qui se trouvaient dans son camp, et demande au premier d'entre eux, Liscus, vergobret ou principal magistrat d'Autun, ce qui pouvait occasionner l'inexécution de ces promesses : *C'est pour vous, dit-il, que j'ai pris les armes ; je combats pour vous venger, vous avez autant d'intérêt que moi à nos succès ; j'avais compté sur votre secours, vous me livrez sans vivres à la merci de nos ennemis. Je vous regardais dans cette guerre comme des alliés ardents et fidèles, mais vous n'en êtes que les témoins indifférents.*

Liscus, touché de ce reproche, dit alors à César que, bravant le péril certain auquel il s'exposait, il se décidait à lui tout dévoiler. *Apprenez, poursuivit-il, que dans ma cité les magistrats ont perdu tout pouvoir : quelques hommes audacieux se sont emparés de la faveur populaire, ils ont persuadé à la multitude qu'on ne devait pas vous envoyer de vivres, et que si les Éduens perdent l'espoir de la suprématie dans les Gaules, il vaut mieux qu'elle appartienne aux Helvétiens, Gaulois comme eux, qu'à des Romains qui renverseraient notre liberté : ces mêmes factieux correspondent avec l'ennemi, et l'informent de tous vos desseins. J'avoue que jusqu'ici la crainte qu'ils m'inspirent, m'avait imposé silence.*

Dans une conférence plus secrète, Liscus confirma les soupçons formés depuis longtemps dans l'esprit de César contre l'Éduen Dumnorix. Il était en effet le chef de la faction liée aux Helvétiens ; cet homme riche et ambitieux, grossissant sa fortune par les formes et par les droits de péages, qu'il levait à bas prix, augmentant son crédit par ses largesses, et soldant un corps nombreux de cavaliers qui l'entourait, avait acquis une grande autorité dans sa ville comme dans les cités voisines ; il avait marié sa mère à un chef distingué des Berruyens ; il s'était lui-même uni par les liens du mariage à une Helvétienne, et manifestait une grande haine pour les Romains, surtout depuis que César soutenait contre lui l'autorité de son frère Divitiac. Les Helvétiens lui faisaient espérer le trône, et il les servait avec ardeur.

Enfin César apprit que c'était à la trahison des cavaliers de Dumnorix que les Romains devaient attribuer leur récent échec : instruit de tous ces complots, et contenant son courroux, il en parla à Divitiac, dont l'âme généreuse parvint à le

fléchir en faveur de son frère. Cependant, il fit arrêter Dumnorix, lui dit qu'il avait tout découvert et tout pardonné à condition seulement qu'il réparerait ses torts ; la liberté lui fut ensuite rendue ; mais des agents fidèles surveillèrent sa conduite : la modération de César lui rendit l'amitié des Éduens, et l'abondance reparut dans le camp.

Bientôt il atteignit les ennemis ; Labienus à leur insu s'était porté derrière une montagne, sur leur flanc. Dès qu'il y fut arrivé, César feignit de se retirer et de se rapprocher d'Autun¹. Les Helvétiens, attribuant ce mouvement à la crainte, le poursuivent avec plus d'ardeur que d'ordre ; alors les légions s'arrêtent, se rangent en bataille et le signal du combat est donné.

César sentait que ce jour allait décider de sa destinée : voulant ôter aux Romains tout espoir de fuite et rendre le péril commun à tous, il ordonne d'éloigner les chevaux, sans excepter même le sien, harangue ses troupes, et commande l'attaque.

Les ennemis soutiennent d'abord le choc avec intrépidité ; leurs boucliers sont criblés par les dards des Romains ; ils les jettent et combattent nus ; enfin couverts de blessures ils reculent ; l'armée romaine les suit, mais tout à coup leur corps de réserve, composé de Boïens et de Tulingiens, fond sur les flancs de la ligne romaine et la tourne ; les Helvétiens reprennent courage et renouvellent avec fureur le combat ; il fut longtemps douteux ; les Romains, faisant front partout, partout repoussent les assaillants ; enfin l'ennemi fatigué se retire ; mais sans tourner le dos, et continue à se battre jusqu'au lieu où il avait enfermé ses bagages, derrière les chariots dont il s'était fait un rempart ; là les Helvétiens se défendirent encore longtemps à coups de flèches, de pique et de lance ; enfin on força leur camp. Un fils et une fille d'Orgetorix tombèrent dans les fers ; la plus grande partie des Helvétiens périt ; cent trente mille hommes se sauvèrent dans le pays des Lingons, habitants de Langres.

La perte des Romains avait été considérable ; César, occupé à soigner les blessés, à faire enterrer les morts, ne put poursuivre les ennemis ; mais, dans l'espoir de retarder leur marche, il envoya des courriers aux Lingons pour leur défendre de donner des subsistances aux vaincus, sous peine de s'attirer la guerre ; ils obéirent, et les Helvétiens découragés envoyèrent des députés qui demandèrent à genoux la paix.

César exigea d'eux qu'ils rendissent les esclaves, déposassent les armes, et donnassent des otages. Six mille Bernois², ne voulant pas souscrire à ces conditions, tentèrent seuls de gagner le Rhin ; mais ils furent arrêtés dans leur route et pris : le reste des Helvétiens se soumit aux lois du vainqueur. César leur ordonna de retourner en Helvétie pour la défendre contre les Germains, et de rebâtir leurs villes et leurs bourgades. Les registres trouvés dans leur camp prouvèrent qu'à son départ cette nation était composée de trois cent soixante-huit mille personnes, dont quatre-vingt-douze mille portaient les armes ; après leur désastre cent dix mille seuls revirent leur patrie.

Une si éclatante victoire répandit partout la renommée de César ; les principaux chefs de la Gaule celtique accoururent le féliciter. Ils le remercièrent de les avoir délivrés de l'invasion des Helvétiens, et lui demandèrent la permission d'assembler, suivant leur usage, des députés de toutes les cités pour délibérer

¹ Bibracte.

² Urbigènes.

sur les intérêts généraux de la Gaule, et relativement à des propositions qui exigeaient leur commun consentement.

Après avoir obtenu son approbation, ils se réunirent et firent serment de ne rien laisser transpirer du résultat de leurs délibérations.

L'assemblée étant séparée, les mêmes députés revinrent trouver César ; ils le conjurèrent de garder un secret inviolable sur ce qu'ils allaient lui confier.

Divitiac portait la parole : *Deux factions rivales, dit-il, celles des Éduens et des Arverniens, déchiraient la Gaule ; les derniers, unis aux Séquaniens ; ont commis l'imprudence inouïe d'appeler à leur secours les Germains. Ces hommes sauvages et féroces n'ont, pour la première fois, passé le Rhin qu'au nombre de quinze mille hommes ; mais bientôt, tentés par la richesse et par la fertilité de notre patrie, cent vingt mille de leurs compatriotes les ont suivis, et sont entrés dans les Gaules. Les Éduens, vaincus par eux dans de fréquents combats, ont vu périr leur sénat et presque toute la noblesse. Ce peuple, qui par son courage et par son alliance avec Rome, s'était acquis tant de crédit dans la Gaule, s'est vu contraint de donner en otages aux Séquaniens leurs plus nobles citoyens. On leur a fait jurer de ne point redemander ces otages, de ne jamais implorer le secours des Romains. Moi seul, continua Divitiac, refusant de me soumettre et de livrer mes enfants, j'ai pu, sans parjure, fuir ma patrie, et demander au sénat la protection de Rome.*

Au reste, le sort des Séquaniens vainqueurs est encore plus triste que celui des Éduens vaincus ; leur allié Arioviste, roi des Germains, s'est emparé du tiers de leurs terres : dernièrement encore ils y ont établi une colonie de vingt-quatre mille barbares. Bientôt tous les Germains passeront le Rhin pour vivre de nos dépouilles. C'est surtout depuis sa dernière victoire remportée près d'Amagetobrie, qu'Arioviste, devenu plus superbe, plus violent, nous contraignit à lui livrer les enfants des familles les plus distinguées ; le moindre retard dans l'exécution de sa volonté nous expose aux plus cruels supplices : il est impossible de supporter plus longtemps la tyrannie de cet homme audacieux, irascible et barbare. Si César et le peuple romain ne nous secourent, il faudra que tous les Gaulois, à l'exemple des Helvétiens, abandonnent leurs champs, et cherchent, loin de la Germanie, d'autres foyers et une autre fortune.

Si Arioviste était informé de notre démarche tous les otages qui sont entre ses mains périraient cruellement. César peut seul, par la force de son armée, par le bruit de sa récente victoire, par le respect porté au nom du peuple romain, empêcher qu'une plus grande multitude de Germains ne passe le Rhin et ne livre toute la Gaule sans défense aux outrages d'Arioviste.

Les gémissements des assistants, la contenance abattue, la honte et le silence des députés séquaniens confirmèrent les paroles de Divitiac. Le terrible Arioviste semblait être présent à leurs yeux. César les rassura par ses promesses.

J'ai, dit-il, autrefois rendu service à ce prince et j'espère qu'en ma faveur il arrêtera le cours de ses injustices. Un motif plus réel et plus puissant déterminait César à secourir les Gaulois ; indépendamment de la honte qu'il aurait éprouvée en laissant opprimer les Éduens, anciens alliés de Rome, son ambition voyait dans Arioviste un rival redoutable. Le Rhône seul séparait la Séquanie de la province romaine, et les Germains, en s'habituant à passer le Rhin, pouvaient menacer l'Italie d'une invasion non moins formidable que celle des Cimbres et des Teutons.

César envoya des ambassadeurs au roi des Germains pour lui demander une conférence, et le prier d'indiquer à cet effet un lieu également distant de leurs frontières.

Arioviste répondit qu'une armée ne pourrait marcher sans dépense et sans embarras ; qu'il ne voyait point de sûreté à s'approcher seul des limites romaines ; que si César voulait lui parler, c'était à lui à venir le chercher ; qu'au reste il ne comprenait pas de quel droit César et les Romains prétendaient s'interposer entre lui et les ennemis qu'il avait vaincus.

César prit alors le parti de lui écrire ; il lui rappela son alliance avec les Romains, et lui déclara que pour la conserver il devait rendre aux Éduens et aux Séquanien leurs otages et leur indépendance, qu'autrement, d'après les ordres du sénat, il saurait défendre ses alliés par les armes.

Arioviste répondit avec arrogance, alléguant les droits des vainqueurs sur les vaincus, et l'exemple des Romains qui n'avaient jamais souffert qu'on les empêchât de gouverner librement les pays conquis par eux. *Les Éduens, disait-il, subissaient le sort de la guerre ; défaits en plusieurs batailles, ils ne pouvaient conserver la paix qu'en payant le tribut exigé. En cas de refus, l'appui de Rome ne leur serait d'aucun secours. Si vous voulez, César, tenter la fortune des armes contre un roi qu'on n'a jamais attaqué impunément, vous connaîtrez bientôt à vos dépens ce que peut le courage d'un peuple qui depuis quinze ans n'a dormi que sous la tente.*

Cette réponse et les nouvelles que César reçut de Trèves, dont les habitants se voyaient menacés d'une ruine prochaine par les Suèves, le décidèrent à marcher sans délai contre les Germains. Il voulut, par cette promptitude prévenir l'accroissement -redoutable que l'arrivée des cent cantons suèves aurait donné aux forces d'Arioviste, s'il leur avait laissé le temps de passer le Rhin et de se joindre aux Germains. Apprenant d'ailleurs qu'Arioviste s'avancait du côté de Besançon¹, ville importante par sa situation et par sa richesse, il marcha jour et nuit, s'empara de cette cité, et y trouva une grande quantité de vivres et de munitions.

A moment où ce succès semblait lui en promettre de plus importants, l'inconstante fortune, qui se plaît à renverser en un instant les hommes et les états qu'elle a élevés le plus haut, parut abandonner César. Les récits de Gaulois effrayés, les relations exagérées des voyageurs sur le nombre, la force, la taille colossale et l'aspect terrible des Germains répandent dans le camp romain une terreur soudaine ; ces légions, qui ont tant de fois parcouru le monde en vainqueurs et dompté les peuples les plus belliqueux, tremblent au bruit de l'approche des Germains, méconnaissent la voix de leur chef, craignent de combattre, refusent de marcher, et demandent le signal de la retraite avec autant d'emportement qu'ils avaient coutume de provoquer celui des batailles.

Tout autre que César eût été perdu ; son éloquence et sa fermeté triomphèrent de la peur et de la révolte ; bravant les rebelles et les menaçant de combattre sans eux les barbares, avec la dixième légion qui seule lui restait fidèle, au lieu de retarder l'ordre du départ, il le hâte ; on l'exécute et la honte fait renaître le courage.

¹ Vesontium.

Lorsque les deux armées furent à six milles l'une de l'autre, Arioviste proposa une conférence à César ; c'était un piège pour le surprendre ; César le pressentit et se rendit au lieu indiqué sans crainte, mais non sans précautions,

Dans ce court entretien, César parla probablement avec peu de franchise de l'indépendance que le sénat voulait assurer à la Gaule et de la protection qu'il devait à ses alliés ; Arioviste se contenta de lui répondre qu'il pénétrait ses véritables projets de conquête, voilés sous l'apparence d'une fausse modération, et qu'en s'y opposant, comme il y était résolu, il se concilierait l'amitié des plus grands personnages de Rome, dont plusieurs l'avaient secrètement excité à faire périr César. S'efforçant ensuite de prolonger l'entretien, il propose au général romain de partager entre eux la Gaule, au lieu de se la disputer.

Soudain, César s'aperçoit que quelques cavaliers germains attaquent son escorté, lui lancent des traits, et cherchent à l'envelopper ; alors, rompant brusquement la conférence, il rejoint avec rapidité son camp.

Cependant, soit qu'une apparente, modération lui parût nécessaire pour s'attirer encore plus de respect dans les Gaules soit qu'au moment d'attaquer de tels ennemis, la rébellion récente des légions lui eût laissé quelque méfiance, accueillant une nouvelle demande d'Arioviste, il lui envoya deux députés pour traiter de la paix ; mais ce prince farouche, changeant d'avis par caprice ou pour plaire à la multitude, traita les envoyés romains comme des espions et les jeta dans les fers.

Peu de jours après les Romains lui présentèrent le combat ; mais, il le refusa et se tint constamment retranché dans son camp.

César, étonné d'une timidité qui répondait mal à tant d'arrogance ne tarda pas à en savoir la cause ; il apprit que les femmes germanes, dont ces peuples regardaient les paroles comme des oracles, avaient déclaré que les Germains seraient vaincus s'ils combattaient avant la nouvelle lune. Le général romain, prompt à sentir le parti qu'il peut tirer de cette superstition, marche sans tarder avec toutes ses forces contre l'ennemi, et le contraint par une brusque attaque à sortir de son camp pour le défendre : ainsi la bataille s'engage. César, à la tête de son aile droite, enfonce d'abord l'aile gauche des Germains, mais après une violente résistance le reste de ses légions plie devant les barbares.

Crassus, qui commandait une réserve de cavalerie, s'aperçoit de ce désordre, fond sur le flanc des Germains, et rétablit le combat. De ce moment la victoire ne fut plus douteuse ; les Germains, frappés de terreur, fuient de toutes parts : ils sont poursuivis, massacrés, la plupart périssent sous le fer des Romains, ou dans les flots ; Arioviste ne regagne l'autre rive du Rhin qu'avec peu des siens.

Au bruit de sa défaite, les Suèves s'éloignèrent César de ce fleuve, et la Gaule, ainsi délivrée de ces devastateurs féroces, n'eut plus à redouter que son libérateur.

César, ayant, en une seule campagne, terminé deux guerres et vaincu deux peuples, si renommés, établit ses légions en quartier d'hiver dans la Séquanie sous les ordres de Labienus, et rentra lui-même dans la Cisalpine, d'où il pouvait à la fois veiller sur les mouvements de ses ennemis dans les Gaules et de ses rivaux dans Rome.

Il devait et pouvait compter sur l'affection des Éduens et des Séquaniens, délivrés par lui du joug intolérable des Germains. Les peuples voisins de la province romaine s'étaient peu à peu accoutumés au repos, dont un trop grand

amour dispose à la dépendance ; mais dans les autres parties de la Gaule, les triomphes de César et l'établissement de ses légions en Séquanie répandaient une vive inquiétude. Les citoyens craignaient pour leur liberté ; les chefs redoutaient une protection trop dominante, et qui pouvait mettre un frein à leur ambition. Trop mécontents pour rester tranquilles, trop peu hardis pour oser les premiers attaquer un vainqueur si redoutable, ils fondèrent leur espoir sur l'ardeur, la force, le courage des Belges, qui, au bruit de la défaite des Helvétiens et des Germains, avaient résolu de défendre la liberté gauloise, et d'opposer une digue formidable au torrent qui menaçait de la renverser.

De toutes parts on leur envoya des députés pour aigrir leur ressentiment et pour les affermir dans leurs résolutions. César apprit par les rapports de Labienus, que les peuples de la Belgique, qui formait le tiers de la Gaule, contractaient ensemble des traités, couraient aux armes, se donnaient mutuellement des otages, et devaient se réunir tous sur leurs frontières.

Le moindre retard eût fait soulever les trois quarts de la Gaule ; César, qui savait mieux que tout autre général le prix du temps, part rapidement d'Italie, rejoint ses troupes, renforce son armée, par de nouvelles légions, y joint un corps nombreux d'Éduens et des escadrons de cavalerie tirés de Trèves, et arrive promptement chez les Rhémois. Sa présence raffermir dans son alliance ce peuple limitrophe des Belges, et vivement sollicité par eux de se réunir à leur ligue.

La promesse de sa protection, la menace de ses armes, ne purent produire le même effet sur les habitants de Soissons¹ ; leur roi Galba s'était allié aux Belges, qui lui avaient déferé le commandement général des forces de la confédération ; il leur amena cinquante mille hommes ; les Sennonais² embrassèrent le parti de César ; il sut par eux, avec précisions le nombre des ennemis qu'il devait combattre.

Leur armée réunie s'élevait à trois cent quarante mille hommes ; les Bellovaci³ seuls en fournissaient soixante mille ; le reste était composé des Nerviens⁴, Atuatici⁵, Atrébates⁶, Ambiani⁷, Moréni⁸, Menappi⁹, Calètes¹⁰, Vélocassi¹¹, Veromandici¹² : quelques autres, comptés parmi les nations germaniques, avaient donné quarante mille combattants : c'étaient les Condrusi¹³, les Éburons¹⁴, les Cœresi¹⁵ et les Pœmani¹⁶.

Les Atuatici descendaient d'un reste de Cimbres et de Teutons échappés au fer de Marins, et, qui avaient obtenu un établissement dans les Gaules.

¹ Suessiones.
² Peuples de Sens.
³ Beauvais.
⁴ Hainaut.
⁵ Namur.
⁶ Saint-Omer.
⁷ Amiens.
⁸ Brabant.
⁹ Gueldre.
¹⁰ Caux.
¹¹ Vexin.
¹² Vermandois.
¹³ Condros.
¹⁴ Liège.
¹⁵ Bouillon.
¹⁶ Luxembourg.

Les Romains rencontrèrent l'ennemi sur les bords de l'Aine. L'armée belge occupait trois lieues de terrain. César, dans le dessein de les effrayer par une diversion, envoya Divitiac avec les Éduens sur le territoire de Beauvais pour le ravager. Mais avant de livrer bataille, voulant aguerrir le courage de ses troupes, et connaître celui des Belges ainsi que leur manière de combattre, il ne hasarda pendant quelques jours, que des affaires de postes et des escarmouches dans lesquelles sa cavalerie eut l'avantage.

Bientôt les ennemis en grand nombre se portèrent sur Bièvres¹, dont ils voulaient s'emparer. César alors les attaqua dans leur marche et les força de renoncer à leur dessein.

Au moment où ce combat plus sanglant que décisif venait de se terminer, les Belges apprennent que les Éduens dévastent le pays des Bellovaci ; à cette nouvelle, l'union cesse parmi eux ; chaque peuple craint pour ses foyers et veut aller les défendre ; le tumulte règne dans le camp, la voix des chefs n'est plus écoutée ; tous, sans ordre, sans plans, sans prudence, se séparent, et prennent les diverses routes de leurs pays.

César les poursuit vivement, en tue un grand nombre ; le reste se rallie, et combat avec fureur, mais en désordre, aussi disputèrent-ils plus la vie que la victoire ; enfoncés de tous côtés, après un grand carnage, ils cherchèrent leur salut dans la fuite.

César, toujours habile à profiter d'un succès, entra rapidement dans le Soissonnais, il attaqua brusquement Noyon². Mais la hauteur des murailles et la profondeur des fossés de cette place l'empêchèrent de la prendre d'assaut ; il l'assiégea en règle ; les habitants, effrayés à l'aspect des machines de guerre qui leur étaient inconnues, demandèrent la paix et l'obtinent par l'entremise des Rhémois. César leur laissa leurs terres et leur rendit la liberté, ainsi qu'aux deux fils de Galba qui les commandaient.

Beauvais³, non moins effrayée, se soumit également ; Divitiac, leur vainqueur, apaisa le ressentiment de César contre eux. Seulement on en exigea six cents otages, comme garants de leur soumission.

Il fallait encore combattre les peuples d'Amiens et du Hainaut, fortifiés par le secours de ceux de Saint-Omer, du Vermandois et de Namur. L'indépendance de la Gaule voyait en eux ses plus fermes soutiens et ses plus ardents défenseurs : il était presque également difficile d'ébranler leur courage, ou de pénétrer dans leur pays, couvert de bois, de marais et coupé par des haies de ronces aussi serrées que des murailles : la cavalerie n'était presque d'aucun usage dans une telle contrée ; leur principale force consistait en infanterie.

César surmonta tous les obstacles d'une route si peu praticable, et s'approcha des rives de la Sambre⁴ sans prévoir le péril imminent qui l'y attendait. Quelques Gaulois qui servaient sous ses ordres le trahirent et informèrent secrètement les Belges de ses desseins, des heures de son départ, de la direction de ses colonnes et de l'ordre de sa marche.

Les Belges, profitant de ces avis, cachent leurs troupes dans des bois épais ; ils laissent passer les Romains qui s'avancent avec tranquillité, ne voyant point

¹ Bibrac.

² Noviodunum.

³ Bratuspautium.

⁴ Sabis.

d'ennemis. Dès que le camp de César est tracé, au moment où ses soldats, ayant quitté leurs armes, sont dispersés, les uns pour dresser les tentes, d'autres pour travailler aux retranchements, le reste pour chercher des fourrages, de l'eau et du bois, l'armée gauloise, couverte par les ombrés de la nuit, sort de la forêt et tombe avec impétuosité dans le camp tout ouvert, au milieu des légions éparses et désarmées.

La terreur est générale ; le danger se trouve partout ; l'espoir, nulle part ; tout paraît perdu. Le génie seul de César est inébranlable ; seul il cherche, il prévoit les ressources, donne les ordres, les exécute, réveille le courage, et fait espérer encore non seulement le salut, mais la victoire ; il plante de sa main l'étendard, signal de ralliement ; il fait sonner la charge ; il appelle les soldats aux armes ; à sa voix chacun prend son glaive, sans chercher à se couvrir de casque ni de bouclier. En un instant, quoique mêlées, des masses entières de Romains, se forment, et se rangent en cohortes, en légions : une longue habitude de discipline avait tant exercé à l'ordre, qu'il renaissait comme de lui-même, au milieu de ce tumulte.

Ce jour, devait détruire l'armée romaine, ou enlever à la Gaule son dernier espoir de liberté. De tels motifs portent des deux cotés l'excès de l'irritation jusqu'à la furie. On se mêlé, on combat corps à corps ; chacun est plus occupé à frapper son ennemi qu'à repousser ses coups. Après de longs efforts Labienus, parvenu à entamer le centre et l'aile gauche des Belges, les enfonce, et les poursuit jusqu'à leur camp.

Mais dans le même temps Boduognat, roi des Nerviens, se précipite avec une foule de guerriers contre l'aile commandée par César. La cavalerie auxiliaire de Trèves prend la fuite. Une partie des Nerviens s'empare du camp des Romains ; l'autre attaque en tête et en flanc deux légions, qui, dans le combat, s'étaient séparées : ces deux légions enveloppées, pressées par la masse effroyable des ennemi, se trouvent tellement resserrées que les soldats ne peuvent ni marcher ni faire usage de leurs armes ; les officiers principaux de la douzième légion tombent percés de coups.

Dans cette position presque désespérée, César arrache le bouclier d'un simple soldat, appelle par leur nom tous les centurions, et les exhorte à tenter encore un effort généreux : il charge à leur tête les plus intrépides assaillants, les écarte, les repousse et les force à ralentir leurs attaques. Les deux légions, plus libres de leurs mouvements, se rapprochent, s'adosent et se défendent avec moins d'inégalité.

Deux légions, laissées à l'escorte des bagages, arrivent enfin et les secourent. Cependant le nombre des Gaulois était encore près de triompher de la résistance des Romains, lorsque tout à coup Labienus, qui s'était rendu maître du camp des ennemis, instruit du péril de César, lui envoie la dixième légion. A sa vue, tout change de face. La cavalerie auxiliaire se rassure et revient ; les Nerviens redoublent, en vain leurs attaques : furieux de voir qu'une victoire presque certaine leur échappe, ils s'acharnent au combat ; assaillis de toutes parts, ils aiment mieux succomber que fuir. Leurs morts entassés forment de sanglantes collines, sur lesquelles ceux qui leur survivent montent, et comme du haut d'une tour, lancent contre les Romains les traits que ceux-ci leur ont jetés. Chacun d'eux ne pense point à éviter la mort, mais à vendre chèrement sa vie ; enfin sur le champ de bataille tous ces intrépides Nerviens combattirent et périrent.

La nation presque tout entière fut détruite ; les vieillards, les femmes et les enfants qui s'étaient réfugiés dans leurs marais, implorèrent la clémence de

César, il leur laissa la vie, la possession de leurs terres, faible consolation de la mort de leurs familles, et de la perte de la liberté. On sût par eux que six cents sénateurs, ils étaient réduits à trois cent, et de soixante mille combattants à cinq cents. Leur pays resta, sous la protection des Romains.

D'un autre côté, les Atuatici¹, ces fiers enfants des Cimbres, après avoir été repoussés par Labienus, avaient regagné leurs frontières, et s'étaient retirés dans une place forte située sur un rocher élevé, défendue par un double mur, garnie de palissades et environnée de précipices ; ils la croyaient imprenable.

César les y poursuivit et les somma de se rendre. Du haut de leurs murs, ils lui répondirent par des bravades et par des outrages ; mais lorsqu'ils virent le menaçant bélier et tout l'appareil formidable des catapultes, des balistes, des madriers, des mantelets, enfin lorsqu'ils aperçurent les tours roulantes qui s'approchaient et dominaient leurs remparts, désespérant de résister par la force à ces machines inconnues, ils résolurent d'opposer la perfidie à l'art, et feignirent de se rendre.

Ayant jeté dans les fossés leurs armes, par l'ordre de César, ils en cachent un grand nombre dans les lieux les plus secrets de leurs maisons ; les portes s'ouvrent ; les vainqueurs entrent et sont reçus avec une apparente soumission. Le soir César, dont la prudence veillait sans relâche, sort avec ses légions et les ramène dans leurs retranchements. Au milieu de la nuit les habitants s'arment, s'avancent sans bruit et s'efforcent d'escalader les remparts du camp ; mais les Romains étaient sur leurs gardes, ils repoussent les assaillants, les poursuivent, et entrent pêle-mêle avec eux dans la ville. César réduisit en esclavage ce peuple infortuné ; cinquante-trois mille furent vendus à l'encan. Cette rigueur, qui aurait dû soulever le reste de la Gaule, la découragea.

Une seule légion, envoyée dans l'ouest, et commandée par Crassus, soumit les peuples de Vannes², Coutances³, Carlier⁴, Dinant⁵, Lamballe, Seez⁶, Évreux⁷ et Rennes⁸. La terreur inspirée aux Gaulois ne s'arrêta point à leurs limites ; de tous côtés les barbares envoyèrent à César des députés, des otages et des assurances de paix.

Après de si grands succès, certain que la crainte prolongerait le soumission, il établit ses troupes à Chartres⁹, en Anjou¹⁰ et en Touraine¹¹, et partit pour l'Italie.

Sergius Galba était resté par ses ordres dans le pays situé entre la Savoie, le lac Léman, le Rhône et les Alpes. Les peuples qui l'habitaient étaient ceux du Chablais et du Valais : César voulait s'en rendre maître, et ouvrir une grande route pour faciliter les communications du commerce.

¹ Namur.
² Vénètes.
³ Unelli.
⁴ Osismi.
⁵ Curiosolites.
⁶ Sesuvii.
⁷ Aulerici.
⁸ Rhedons.
⁹ Carnutes.
¹⁰ Andes.
¹¹ Turones.

Après quelques combats, leurs cantons s'étant soumis, Galba envoya une partie de sa légion en quartiers dans le haut Valais¹, il resta avec l'autre dans le pays du Chablais² ; un bourg appelé Martigny fut le lieu qu'il choisit pour placer son camp. Mais avant qu'il eût achevé de le fortifier, les Gaulois, le voyant posté dans un vallon étroit dominé de toutes parts, résolvent en secret de le surprendre et de l'exterminer.

Au point du jour, les Romains aperçoivent une foule de combattants qui du haut des montagnes les accablent de pierres et de dards ; l'air retentit de leurs cris. D'autres se précipitent en masses pour forcer les retranchements ; quelques officiers conseillaient la retraite, Galba se décide à la défense.

Le combat fut long, douteux et le péril extrême ; un moment on crut que le camp allait être pris d'assaut ; dans cet instant critique deux officiers intrépides, Baculus et Volucinius, accourent et proposent hardiment de tenter une sortie générale ; elle s'exécute, étonne, et réussit. Le tiers des Gaulois est massacré, le reste fuit : mais Galba, ne croyant pas devoir s'exposer plus longtemps avec un si petit nombre de troupes au milieu d'une population turbulente et belliqueuse, rentre dans la province romaine.

César espérait alors qu'après avoir soumis la Celtique, vaincu les Belges, chassé les Germains et comprimé la rébellion des montagnards, il pourrait tranquillement tourner ses armes contre l'Illyrie ; mais son attente fût trompée ; la liberté qu'il croyait abattue se releva, et la Gaule subjuguée reprit tout à coup les armes.

Ce qu'on aurait peine à croire d'après de qui se disait alors de la fertilité de cette contrée, c'est que Crassus, qui en occupait le centre, se trouva dépourvu de vivres ; plusieurs députés se rendirent, par ses ordres, dans les cités maritimes afin d'en obtenir. Deux d'entre eux, Vélianius et Silius, arrivèrent à Vannes, capitale des Vénètes. C'était le peuple le plus puissant de la côte, il en possédait presque tous les ports ; le nombre de ses vaisseaux, l'habileté de ses marins, faisaient redouter ses armes : son commerce avec la Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre, et les tributs imposés par lui aux navigateurs de toutes les nations, accroissaient journellement sa richesse.

Enhardis par l'absence de César, les Vénètes, levant l'étendard de l'indépendance, jettent en prison les députés romains et persuadent aux cités voisines d'imiter leur exemple.

Tous les peuples de la côte entrent dans cette ligue ; chacun jure d'être libre comme ses aïeux ; et de ne plus souffrir la domination des Romains ; enfin ils déclarent à Crassus qu'il ne reverra ses députés qu'en rendant les otages gaulois.

Ces nouvelles sont promptement transmises à César ; frappé de leur importance et du péril qu'elles annoncent, il ordonne en hâte de construire sur la Loire³, des vaisseaux légers ; fait rassembler de toutes parts des pilotes, des matelots, et court précipitamment dans la Gaule pour y réveiller la crainte chez les ennemis, et rendre l'espérance aux Romains.

¹ Séduni.

² Véragri.

³ Ligerie.

Les Vénètes n'ignoraient pas à quelle vengeance ils s'étaient exposés en rompant la paix et en outrageant les ambassadeurs. La difficulté des chemins, coupés par les flots dans les hautes marées, l'appui d'un océan orageux, la force même de leur position, ne leur inspiraient point une fausse sécurité. Ils prirent activement toutes les mesures de défense, nécessaires pour soutenir et pour justifier leur audace.

Ils fortifièrent leurs villes, enlevèrent les grains des campagnes doublèrent le nombre de leur vaisseaux, excitèrent toute l'Armorique à prendre les armes, et demandèrent même des secours aux Bretons, aujourd'hui les Anglais.

D'autres sujets de crainte occupaient encore la prévoyance de César ; il connaissait la mobilité des Gaulois, leur promptitude à conclure et à rompre la paix, leur penchant pour la liberté, leur haine pour la servitude. Redoutant avec raison que le mouvement imprimé par les Vénètes ne devînt général, il crut nécessaire de diviser ses forces, et pendant qu'il combattait les peuples rebelles, de surveiller ceux qui n'attendaient que l'occasion de le devenir.

Labiéus fut chargé de contenir Trèves, Reims, la Belgique et d'en imposer aux Germains. Il envoya Crassus en Aquitaine, avec douze cohortes et un grand corps de cavalerie, afin d'empêcher que ces peuples ne secourussent la Celtique. Titurius Sabinus avec trois légions occupa le centre de l'Armorique.

Le Poitou et la Saintonge étaient restés soumis ; c'était là qu'on avait construit et armé des vaisseaux. Décimus Brutus s'y rendit et prit le commandement de la flotte. César à la tête de son armée de terre marcha contre l'ennemi. Chaque pas de sa route était semé d'obstacles : dans les hautes marées, les flots entouraient les villes de la côte, et les rendaient inabordable ; situées sur des langues de terre étroites, leur approche, même dans les temps de la basse mer était périlleuse ; et, lorsqu'on parvenait à forcer leurs remparts, les habitants se réfugiaient sur leurs vaisseaux, ou dans les îles voisines, de sorte qu'après avoir perdu beaucoup d'hommes et de temps les vainqueurs n'avaient pris que des murailles désertes.

La flotte n'éprouvait pas moins de difficultés ; exposée aux tempêtes sur le vaste Océan, aucun port ami ne lui offrait de refuge. Les vaisseaux gaulois, construits en bois de chêne, avaient un fond plus plat que ceux des Romains, ils échouaient avec moins de danger, quand le reflux les mettait à sec, leurs proues et leurs poupes, plus élevées, résistaient avec plus de force aux vagues de la mer et aux éperons des navires ennemis. Leurs ancres, suspendues à des chaînes de fer les faisaient mouiller partout avec plus de sûreté ; enfin leurs voiles, au lieu de lin, étaient faites d'une peau molle et flexible que la violence des vents ne pouvait déchirer. Ils avaient la supériorité en force, en nombre et en solidité ; les vaisseaux de César ne les surpassaient qu'en légèreté.

L'armement naval et le siège plusieurs villes consumèrent la plus grande partie de l'été. Dès que la flotte fut prête, César, qui savait que pour opprimer une rébellion il faut en attaquer le foyer, marcha droit contre Vannes. Son armée navale le suivit. Les Vénètes envoyèrent au-devant d'elle deux cent vingt vaisseaux : bientôt les deux flottes se livrèrent bataille.

Les Gaulois, du haut de leurs remparts, et César, du sommet d'une montagne qu'il occupait, furent témoins de ce mémorable combat. Les navires élevés des Vénètes dominaient ceux des Romains et leur lançaient de haut en bas, avec un grand avantage, une nuée de javelots, de dards et de flèches. Auprès de ces immenses navires, ceux des Romains ne ressemblaient qu'à de frêles chaloupes.

Mais pour remédier à cette inégalité, César avait inventé une arme dont la nouveauté, eut un plein succès. Ses marins, sortant des faux tranchantes, emmanchées à de longues perches, accrochaient les voiles de l'ennemi et les déchiraient. Après quelques heures d'une mêlée sanglante, les vaisseaux gaulois se trouvent tout à coup, par l'effet de ces faux terribles, dépourvus de leurs voiles et de leurs agrès ; toute manœuvre leur devient impossible. Les Romains sautent l'abordage, et combattent alors comme sur terre avec l'avantage de leur adresse exercée et de leur armure. Déjà ils s'étaient rendus maîtres d'une grande partie des vaisseaux gaulois, le reste cherchait à fuir ; mais un calme plat survient et s'oppose à leur retraite : cet accident rendit leur ruine complète ; leurs bâtiments furent détruits, leurs équipages égorgés, et très peu de navires purent, dans ce désastre, échapper à la faveur des ombres de la nuit.

La fermeté des Vénètes ne survécut point à la destruction de leurs forces maritimes ; perdant le courage avec l'espoir, ils se rendirent à discrétion, et implorèrent la clémence du vainqueur. Le général romain croyait nécessaire de frapper les Gaulois de terreur par un grand exemple de sévérité ; sourd aux supplications des Vénètes, il se montra impitoyable pour eux, et le sang froid féroce avec lequel il raconte lui-même cet événement n'étonnera pas moins sans doute que l'excès de sa cruauté.

Voici ses propres paroles : *César, dit-il, décidé à une vengeance éclatante, afin de faire respecter dans la suite par les barbares les droits des ambassadeurs, envoya tout le sénat de Vannes à la mort, et vendit le reste du peuple à l'encan.* Malgré cette action atroce, frappés de sa générosité pour quelques-uns de ses concitoyens, les historiens ont vanté César comme clément. Quelles mœurs ! quel siècle ! quelle clémence !

Tant que le succès de cette campagne avait paru douteux ; l'esprit de révolte et le désir de recouvrer l'indépendance s'étaient propagés. Un homme hardi, Viridorix, qui commandait les peuples de Coutances¹, se mit à la tête de ce mouvement ; et plusieurs peuples se joignirent à lui, après avoir fait périr leurs principaux sénateurs, dont la timide prudence s'opposait à leur témérité.

De toutes parts on vit accourir, dans le camp des insurgés, une foule de guerriers, entraînés, les uns par l'amour de la liberté, les autres par celui de la guerre et du pillage. Bientôt le lieutenant de César, Titurius Sabinus, fut investi par cette nombreuse armée qui défiait la sienne au combat.

Le général romain feint l'effroi et se renferme dans son camp, malgré les clameurs de ses soldats qui l'accusent de timidité : son dessein était d'inspirer une funeste confiance à l'ennemi et de lui faire quitter la forte position qu'il occupait. Un Gaulois, corrompu par Sabinus, passe dans le camp de ses compatriotes, ses récits mensongers leur font croire que César est vaincu par les Vénètes, et que Sabinus épouvanté s'apprête à partir secrètement la nuit prochaine, pour le rejoindre.

Vainement Viridorix, qui se méfiait de cet avis veut arrêter l'ardeur des Gaulois, ils se soulèvent l'entourent en tumulte, et le forcent à courir plutôt qu'à marcher contre le camp romain. La crainte de voir échapper une proie certaine semble leur donner des ailes, mais la rapidité de cette course ne leur permet de garder aucun ordre ; ils arrivent aux pieds des remparts, épuisés, désunis, sans haleine. Sabinus les attendait ; par son ordre, les légions sortent des quatre portes,

¹ Unelli.

enfoncent et culbutent du premier choc cette foule désordonnée ; la cavalerie les poursuit et les détruit presque entièrement

Dans l'Aquitaine la fortune ne se montra pas moins favorable aux Romains. Le jeune Crassus y commandait une troupe peu nombreuse, il la fortifia par des levées qu'il fit à Toulouse, Carcassonne et Narbonne ; et après avoir rassemblé une suffisante quantité de vivres, il marcha contre les Gascons¹, qui seuls dans ces contrées paraissaient décidés à défendre leur indépendance.

Les premiers jours, le sort des armes fut contraire à Crassus ; l'infanterie gauloise embusquée fit éprouver quelques pertes aux Romains ; mais ce succès enflant l'orgueil des Gascons, ils livrèrent bataille et la perdirent. Crassus les poursuivit, et assiégea Leytoure leur capitale.

Après une longue résistance et des sorties fréquentes, les Sotiates capitulèrent. Crassus promit la paix en exigeant que les habitants rendissent leurs armes : tandis qu'ils négociaient, un de leurs chefs les plus puissants, nommé Adcantuan, sort à l'improviste, suivi de six cents braves soldurii. On donnait ce nom à des guerriers qui, selon un antique usage, se dévouaient à la fortune d'un chef, partageaient sa prospérité ou ses revers, juraient de vaincre ou de périr avec lui, et s'immolaient eux-mêmes après sa mort. *Jamais*, dit César, *on ne put citer un seul Gaulois qui eût enfreint ce serment sacré pour eux.*

Adcantuan se précipite sur le camp de Crassus ; sa brusque attaque y jette le trouble, y répand le carnage. Cependant les Romains se rallient ; ils chargent à leur tour les Gaulois et les forcent à se retirer ; mais cette troupe intrépide se montra aussi ferme dans sa retraite que téméraire dans l'attaque ; on ne put l'entamer, elle rentra en bon ordre dans la ville, et le brave Adcantuan, quoiqu'il eût violé la foi des traités, imposa tellement par son audace qu'il obtint pour ses concitoyens la paix, aux mêmes conditions que celles qui avaient été proposées avant le combat : ils conservèrent leur territoire, rendirent leurs armes et donnèrent des otages.

L'exemple des Sotiates avait excité les autres peuples de l'Aquitaine à se confédérer ; ils reçurent des secours d'Espagne et firent venir de cette contrée belliqueuse plusieurs officiers expérimentés, formés autrefois par Sertorius. Ceux-ci leur apprirent la tactique des Romains ; ils les exerçaient à manier les armes, à manœuvrer, et à se retrancher comme eux. Crassus sentit le danger de laisser leurs forces et leur habileté s'accroître, il se hâta de marcher contre eux.

Les Gaulois se tenaient renfermés dans leur camp, espérant que Crassus serait forcé par le défaut de vivres de se retirer ; mais ce général, ayant appris qu'une partie de leur camp était faible et mal gardée, la fit attaquer la nuit par un détachement qui parvint à y pénétrer ; au moment où les légions menaçaient d'un assaut la partie opposée. Les Gaulois, surpris et chargés de tous côtés, ne purent se défendre ; cinquante mille périrent, douze mille seuls se sauvèrent ; leur désastre décida la soumission des peuples de Bayonne, du Bigorre, du Béarn, de Bazas, d'Agen, d'Auch, des riverains de la Garonne et des Biscayens.

Dans toute la Gaule les peuples du Brabant et de Gueldre restaient seuls sous les armes. César marcha contre eux, les battit, les contraignit à se réfugier au fond de leurs marais impraticables, et fit rentrer ensuite ses légions dans leurs anciens quartiers sur les bords de la Loire.

¹ Sotiates.

Son repos fut court ; bientôt il apprit qu'une irruption des Germains et l'agitation des Gaulois, vaincus par lui, mais impatients du joug, exigeaient son prompt retour dans la Gaule. Une nation germanique, la plus belliqueuse et la plus forte, celle des Sueves, répandait depuis longtemps l'effroi dans les vastes contrées situées au-delà du Rhin.

Ce peuple, divisé en cent cantons, se montrait passionné pour la guerre et pour la liberté ; il ne souffrait ni nobles ni rois, et ne connaissait ni riches ni pauvres ; chez lui les biens étaient communs ; il élisait ses chefs, ses magistrats et ne leur laissait qu'un pouvoir très borné. Tour à tour, chaque année, une moitié de la nation cultivait la terre tandis que l'autre moitié, les armes à la main, dévastait, dépeuplait les régions voisines. Ce peuple faisait consister sa gloire à s'entourer d'un vaste désert, regardant cette solitude et ce silence comme des signes terribles de la crainte et du respect qu'il inspirait aux autres peuples. La Souabe rappelle aujourd'hui par son nom celui de cette république sauvage et guerrière.

Les Usipètes et les Teuctères, habitants de Bergues et de Gueldre, après avoir été chassés de leurs pays par les Suèves, erraient depuis trois ans dans la Germanie, sans y trouver d'asile ; ils se décidèrent enfin à en chercher un dans les Gaules : s'étant approchés du Rhin, ils pillèrent le territoire que possédaient au-delà de ce fleuve les Ménapiens ; ceux-ci, prirent les armes pour s'opposer à leur passage.

Les Germains, préférant la ruse à la force, feignent de s'éloigner, et disparaissent pendant trois jours ; mais la quatrième nuit ils reviennent, attaquent inopinément le petit nombre de Gaulois laissés à la garde des bateaux, s'en emparent, traversent le Rhin et entrent dans la Gaule. Les Ménapiens, épouvantés, prennent la fuite ; les vainqueurs s'établissent dans leurs terres, et se nourrissent, pendant tout l'hiver, de leurs moissons et de leurs troupeaux.

Il était naturel de penser que le bruit d'une telle invasion ferait sentir aux Gaulois effrayés la nécessité de rester fidèles à Rome et de s'assurer de son appui. César en jugea autrement ; il connaissait la légèreté des Gaulois et la promptitude avec laquelle ils se livraient aux nouveautés.

Leur habitude, dit-il, dans ses Commentaires, est d'arrêter, les voyageurs, de les questionner, de les forcer même à dire des nouvelles ; dès qu'un marchand étranger paraît, la multitude l'entoure et le contraint à lui apprendre tout ce qui se passe dans les pays qu'il a parcourus. Émus par ces récits, la plupart du temps fabuleux, ils rassemblent leur conseil, courent aux armes, et souvent, sans autre motif que des faits inexactement racontés, ou même inventés malignement, ils prennent des résolutions soudaines, et se jettent dans des entreprises téméraires, dont ils ne tardent pas à se repentir.

César crut nécessaire de prévenir par un prompt retour les effets de cette inconstance. Il trouva en arrivant que l'événement justifiait en partie sa prévoyance. Déjà plusieurs peuples de la Gaule, se livrant à l'espoir de reconquérir leur indépendance par le secours des Germains, leur avaient envoyé secrètement des émissaires pour les exciter à passer le Rhin en plus grand nombre, en leur promettant des terres, des vivres, et leur amitié.

César, informé de ces mouvements, feint de tout ignorer ; il appelle auprès de lui les chefs, les députés, les principaux personnages des diverses cités ; les traite avec douceur, leur parle avec adresse, ménage les superbes, apaise les turbulents, flatte les ambitieux, rassure les timides, les décide tous à le

seconder, et obtient d'eux une grande levée de cavalerie, arme dont il manquait presque totalement.

Ces dispositions faites, il marche droit aux ennemis, qui, s'étendant de plus en plus, venaient d'entrer sur les terres des alliés de Trèves. Au bruit de son approche, les Germains lui envoient des ambassadeurs pour lui déclarer qu'ils n'ont point l'intention, de faire la guerre aux Romains ; mais que s'ils sont attaqués, ils sauront se défendre. *C'est par nécessité, disaient-ils, que, chassés de nos foyers, nous cherchons une autre patrie. Rome trouvera en nous des alliés utiles ou des ennemis formidables. Nous n'avons jamais reculé que devant les Suèves, guerriers si redoutables que les dieux mêmes ne peuvent leur être comparés ; mais tout autre peuple tenterait contre nous d'inutiles efforts.*

César leur répondit qu'il les traiterait en ennemis tant qu'ils resteraient dans la Gaule ; qu'ils prétendaient follement s'emparer des terres d'autrui, n'ayant pas su défendre les leurs ; qu'au reste il leur conseillait de repasser le Rhin. *Les Ubiens, ajouta-il, possèdent des terres au-delà de ce fleuve dans le voisinage des Suèves ; ils les partageront volontiers avec vous pour se fortifier de votre appui contre cet ennemi commun.*

Les députés demandèrent du temps pour informer leur nation de cette réponse, et prièrent César de s'arrêter pendant qu'ils délibéraient sur sa proposition. Mais il rejeta cette demande, croyant qu'ils ne désiraient ce délai que pour avoir le loisir de rappeler une partie de leur cavalerie envoyée par eux au-delà de la Meuse, près d'Anvers, chez les Ambivarites : il continua donc sa marche. Mais lorsqu'il eut posé son camp à douze milles du leur, les mêmes députés revinrent près de lui, et renouvelèrent leurs instances. Voyant qu'ils ne peuvent retarder ses pas, ils se bornent à demander qu'on leur accorde trois jours seulement pour conclure la paix, et que pendant ce temps toute hostilité soit suspendue.

César y consent ; mais le lendemain, au moment où la cavalerie romaine s'était dispersée sans défiance pour fourrager, les Germains l'attaquent à l'improviste, la surprennent et en massacrent une partie : on perdit dans cette déroute un brave Gaulois nommé Pison ; c'était un des principaux chefs de l'Aquitaine, très affectionné aux Romains.

César, alarmé de l'impression produite par cet échec sur l'esprit mobile des Gaulois, et ne voulant pas la laisser s'accroître, se résolut à châtier promptement cette trahison ; la vengeance ne fut pas moins perfide que l'offense. Comme il courait avec célérité pour attaquer les ennemis, il voit venir au-devant de lui leurs vieillards, leurs chefs, leurs principaux guerriers, qui dans l'espoir de le tromper encore, demandent la paix, et jurent qu'ils ne sont point coupables de l'agression commise à leur insu. César, pensant qu'on ne doit aucune foi ni aucun égard aux parjures, les fait tous envelopper et jeter dans les fers : précipitant ensuite sa course, et ne respectant plus la trêve rompue, il tombe comme la foudre sur le camp des barbares.

Les Germains, surpris, épouvantés, privés de chefs, n'ont point le temps de se préparer à la défense ; quelques braves courent aux armes, et périssent au milieu des chariots renversés ; le reste fuit : la Meuse et le Rhin engloutissent les uns, les autres sont égorgés par le fer des Romains. Cette nation, composée de quatre cent trente mille personnes, périt tout entière. Les captifs seuls, retenus dans le camp, obtinrent leur grâce ; mais craignant également, s'ils en profitaient, la vengeance des Suèves et celle des Gaulois, ils demandèrent de rester près de César.

Le général romain, après avoir terminé cette guerre en une seule journée, crut nécessaire d'imprimer dans la Germanie la terreur de son nom. Il envoya des députés aux Sicambres, qui habitaient une contrée voisine du Rhin, pour leur déclarer qu'il dévasterait leur pays s'ils refusaient de lui rendre la cavalerie des Teuctères réfugiée chez eux.

Les Sicambres qui depuis, sous le nom de Francs conquièrent une si grande renommée, rejetèrent avec hauteur les ordres de César, bravèrent son ressentiment, et lui répondirent qu'ils lui fermentaient l'entrée de la Germanie, comme il interdisait celle de la Gaule aux Germains.

Les Ubiens, loin d'imiter cet exemple, invitèrent les Romains à passer le fleuve pour effrayer les Suèves leurs ennemis. César, avec l'habileté, l'audace, et l'activité qui l'élevèrent au-dessus des grands capitaines de tous les siècles, ne se laissant arrêter ni par les menaces des Germains, ni par la largeur du Rhin, ni par sa rapidité, construisit en dix jours un pont sur ce fleuve, y fit passer son armée, laissa des troupes d'élite pour le garder, mit les Sicambres en fuite, dévasta leur pays, rassura les Ubiens par sa présence, et marcha contre les Suèves.

Ceux-ci, frappés du bruit de ses triomphes, ne voulurent ni le combattre ni se soumettre ; mais laissant entre eux et lui leurs vastes déserts, ils se retirèrent dans le centre de leurs sombres forêts. César alors, satisfait de leur avoir inspiré une crainte salutaire, repassa le Rhin, détruisit le pont qu'il avait construit, et rentra dans les Gaules.

Tous les ennemis de César avaient toujours cherché et trouvé des secours dans la Grande-Bretagne ; le désir d'étendre sa gloire et de porter les armes romaines dans cette île, jusque-là inconnue pour eux, le décida à y faire une descente.

Les Bretons, jugeant son dessein, par ses préparatifs, lui envoyèrent des ambassadeurs ; mais vainement ils lui promirent des otages, et lui offrirent, de reconnaître la souveraineté de Rome, il persista dans son projet : son orgueil dédaignait une soumission qui n'avait point achevé la victoire.

Tandis qu'il réunissait sa flotte dans un port de la Manche, Volusénus, un de ses officiers, et Comius, Gaulois, roi des Atrébates¹, ses alliés, furent chargés par lui de reconnaître le pays. Volusénus, n'y put aborder. Les Bretons jetèrent Comius dans les fers.

Au moment où César arriva sur la côte, les Moréni² lui envoyèrent des députés chargés d'excuser leur dernière rébellion. César, qui ne voulait point laisser d'ennemis derrière lui, les accueillit favorablement, et se fortifia de leurs secours. Après avoir réuni quatre-vingts vaisseaux, il monta sur sa flotte, et livra sa fortune aux vents.

Les barbares couvraient toutes les hauteurs qui dominant le rivage. Le débarquement fut périlleux, le combat long et sanglant ; les Romains, ne pouvant aborder la terre sur leurs navires se jetèrent dans la mer, et furent forcés de vaincre l'ennemi, avant de toucher son rivage. Les Bretons, consternés de cette audace, rendirent liberté à Comius et demandèrent la paix.

On négociait lorsqu'une tempête soudaine détruit une partie de la flotte romaine et endommage le reste ; la cavalerie que César attendait est dispersée par les

¹ Pays d'Artois.

² Peuples de Terouanne en Artois.

vents ; son camp est dépourvu de vivres. Informés de sa détresse, tous les peuples de la Bretagne se concertent, se liguent, s'arment secrètement, marchent couverts des ombres de la nuit, et se cachent le jour dans l'épaisseur des bois.

Tandis que César était occupé à réparer sa flotte, et qu'une partie de sa troupe dispersée cherchait des vivres, il se voit attaqué à l'improviste ; une de ses légions fuit en déroute ; l'air retentit de cris féroces, les barbares, en grand nombre, montés sur des chariots légers, inondent la plaine et rompent les rangs qui commençaient à se former.

César, que rien n'étonne, accourt avec trente cavaliers gaulois produits par Comius ; il vole partout où le péril se montre, où le danger l'appelle ; il rallie ses légions, rétablit le combat, charge à son tour les Bretons, emporte une victoire complète, et force enfin ce peuple épouvanté à se soumettre. Il reçut leurs serments, leurs otages, s'embarqua, rentra dans la Gaule, marcha contre les Moréni qui s'étaient de nouveau révoltés pendant son absence, pénétra dans leurs marais, brûla leurs bourgs, détruisit leur population, et établit ensuite en quartiers d'hiver dans la Belgique son armée victorieuse.

L'année suivante, César, après avoir pacifié l'Illyrie, rentra dans les Gaules. Insatiable de gloire, le succès de son expédition en Angleterre lui paraissait moins satisfaisant qu'il n'avait voulu le faire croire dans ses relations ; c'était une apparition plus qu'une conquête. Décidé à soumettre les Bretons, et instruit par l'expérience, il fit construire six cents vaisseaux plus plats que ceux dont il s'était servi, plus faciles à tirer sur terre, et ordonna de les réunir dans un port nommé Iccius, près de Boulogne, situé à dix lieues des côtes de la Grande-Bretagne.

Tandis qu'on les rassemblait¹, ayant appris que les peuples de Trèves n'avaient pas voulu envoyer de députés à l'assemblée annuelle des Gaulois, parce qu'ils avaient formé le projet de secouer le joug des Romains, il marcha contre eux avec quatre légions et huit cents chevaux. Il sut en chemin que les Trévirois sollicitaient l'appui des Germains, et les excitaient à passer le Rhin.

On regardait alors Trèves comme la plus puissante cité des Gaules ; deux factions la divisaient ; leurs chefs étaient Induciomare, et Cingétorix son gendre. Celui-ci soutenait la cause des Romains, l'autre voulait renverser leur autorité. Cingétorix, plus faible que son rival, vint trouver César ; et lui dévoila toutes les intrigues de la faction opposée. Induciomare, redoublant alors d'activité pour soulever la nation, arme ses partisans, et cache ses troupes dans la forêt des Ardennes.

Cependant l'approche de l'armée romaine ébranle les esprits, et répand une inquiétude générale. Les grands et une partie du peuple, effrayés, viennent trouver César, et l'assurent de leur soumission.

Induciomare se voyant abandonné par la majorité de ses concitoyens, comprime sa haine, dissimule ses projets, renonce à combattre, et pense à se justifier ; il vient dans le camp romain, offre deux cents otages et jure la paix. César, qui craignait que ces dissensions ne l'empêchassent de passer en Bretagne, accueille le rebelle avec une feinte amitié, parut croire à sa bonne foi, rassembla les Trévirois, harangua leur assemblée, entretint chacun d'eux en particulier, et leur persuada de se rallier tous à Cingétorix ; par là il s'assura le repos momentané

¹ Cinquante-six ans avant Jésus-Christ.

qu'il désirait ; mais il redoubla la haine d'Induciomare, qui, voyant son crédit perdu, résolut dès lors de périr ou de se venger.

César, avec sa célérité ordinaire, partit et arriva dans le port d'Iccius ; il s'y fit accompagner de quatre mille cavaliers gaulois, et des principaux chefs de chaque cité, afin d'avoir en eux, pendant son expédition, des garants contre l'esprit remuant de la Gaule.

Parmi ces chefs se trouvait l'éduen Dumnorix ; cet homme ambitieux, certain de la répugnance avec laquelle les Gaulois marchaient à la suite de César dans une expédition périlleuse et contraire à leurs intérêts, crut l'instant favorable pour les porter à la révolte, et pour recouvrer lui-même l'autorité qu'il avait perdue dans son pays. Poussé par ces motifs, il aigrit l'inquiétude et le ressentiment des autres chefs, leur persuade qu'on les embarque pour les faire égorger impunément loin des rivages de leur patrie ; enfin il les dispose tous au soulèvement ; mais César épiait et surveillait toutes ses démarches : après avoir vainement tenté de le ramener à lui, et apprenant que ses complots allaient éclater, il donne ordre de l'arrêter.

Dumnorix instruit à temps de son dessein lui échappe et se sauve, entraînant avec lui toute la cavalerie éduenne ; celle des Romains le poursuit, l'atteint et lui commande de rentrer dans le camp. *Je suis né libre*, répond Dumnorix, *citoyen d'un peuple libre, je resterai libre ou je mourrai*. A ces mots le combat s'engage, Dumnorix périt dans la mêlée, et les Éduens, consternés de sa mort, se soumettent.

César alors, ne voyant plus d'obstacle à ses projets, s'embarqua sur sa flotte, et chargea Labienus de maintenir, avec trois légions, la tranquillité dans les Gaules. Cette fois les Bretons ne s'opposèrent pas à la descente des Romains, ils ne les attaquèrent qu'à douze milles du rivage ; repoussés avec perte, ils se retirèrent dans une forêt défendue par des retranchements et des abattis ; mais l'opiniâtre vaillance des Romains les en chassa.

Les vents déchaînés vinrent encore cette année au secours de la Bretagne ; une tempête furieuse disperse et brise une partie des vaisseaux romains. César, arrêté par ce désastre, revient sur la côte, répare activement sa flotte, fait traîner ses bâtiments à terre, et les renferme dans l'enceinte de son camp.

Tout ce pays était comme la Gaule divisé en factions, et déchiré par les querelles d'un grand nombre de tribus et de princes, qui se battaient constamment entre eux.

Les Bretons qui ressemblaient le plus aux Gaulois étaient les habitants de la côte méridionale ; on les disait Belges d'origine ; le reste de l'immense population de cette île passait pour indigène.

Farouches, turbulents, superstitieux, leur vie était encore sauvage, ils avaient pour maisons des huttes, pour villes des bois ; ils tiraient leurs subsistances et leurs vêtements de leurs nombreux troupeaux ; la chair des lièvres, des poules, des oies, leur était interdite par les prêtres. Les cantons les plus civilisés étaient ceux de Cantorbéry ou de Cantium ; ils ne se servaient que d'une monnaie grossière de fer ou de cuivre ; leurs principaux chefs montaient sur des chariots légers avec lesquels ils s'efforçaient de rompre les rangs ennemis ; de là ils s'élançaient dans la mêlée, et remontaient sur leurs chars, se montrant toujours aussi prompts à fuir qu'à attaquer.

Le plus puissant des princes bretons, Cassivelaunus, profitant du moment où César était retenu près de sa flotte, invite les autres princes à suspendre leurs querelles, à sacrifier leurs intérêts privés à l'intérêt commun, et à se réunir contre les Romains ; tous l'élisent pour leur chef. A la tête d'une foule immense d'infanterie, de cavalerie et de chars, il se précipite sur l'armée romaine avec plus de furie que d'ordre.

Ces flots tumultueux de guerriers mal armés et demi nus se brisent contre les rangs serrés et hérissés de fer des légions : César remporte une victoire complète, et poursuit les vaincus au-delà de la Tamise, qu'il passe à gué.

La ligue se sépare ; Cassivelaunus seul, avec quatre mille hommes, change ses plans, évite toute bataille et se borne seulement à harceler l'ennemi de tous côtés. Ce genre de guerre aurait pu devenir funeste à César ; mais la discorde, qui dans toutes les contrées du monde seconda la fortune de Rome, ne l'abandonna pas en Bretagne. Un jeune prince des Trinobantes¹, détrôné par Cassivelaunus, vint avec ses partisans embrasser la cause de César : sa nation se rangea sous ses enseignes. Forts de cet appui, les Romains furent dès lors à l'abri des surprises et de la disette, ils pénètrent dans la bourgade où Cassivelaunus résidait ordinairement, et la dévastent. Tandis qu'on ravage son pays, ce chef des Bretons, digne d'un meilleur sort par sa vaillance, s'était mis à la tête d'un grand nombre de guerriers, et au lieu de défendre ses foyers, avait pris l'audacieux parti de faire attaquer le camp et la flotte des Romains.

La garde qui les défendait repoussa vaillamment les assaillants, et prit leur chef Lugotoric. Cassivelaunus, découragé par cet échec et par l'abandon de ses alliés, demanda la paix, et la dut à l'entremise de Comius, roi des Atrébates² ; il livra des otages et se soumit à un tribut annuel.

César, satisfait d'avoir vaincu ce prince belliqueux, revint dans la Gaule, tint l'assemblée des états à Amiens³, et comme la révolte avait été peu abondante, il divisa ses légions et les établit dans divers quartiers sur la frontière. Il plaça Fabius avec une légion chez les Moréni, Cicéron chez les Nerviens, Roscius chez les Éduens ; Labienus campa dans le pays des Rhémois ; Cassius, Plancus et Trebonius furent chargés de maintenir l'ordre dans diverses contrées de la Belgique, enfin Titurius Sabinus et Cotta conduisirent dans le pays des Éburons (Liège) une légion et cinq cohortes.

Les deux chefs de ce dernier peuple se nommaient Ambiorix et Catavulcus. Ce dernier inclinait à la paix, mais Ambiorix ne respirait que la guerre ; ambitieux, brave, remuant et rusé, il s'était acquis par son courage, par son adresse, et surtout par sa haine contre Rome, un grand crédit dans les Gaules.

Peu de jours après que Sabinus et Cotta eurent établi leur camp dans cette contrée, ils y virent rentrer en désordre un corps de leur cavalerie ; cette troupe, en allant au fourrage, venait d'être chargée par les Éburons, qui la poursuivaient vivement ; bientôt une foule de Gaulois accourent et donnent l'assaut au camp, espérant l'emporter par surprise ; cette brusque attaque fut repoussée, à Sabinus fit sortir contre eux la cavalerie espagnole, qui mit les Éburons en fuite.

Ambiorix, aussi dissimulé qu'audacieux, écrivit aux généraux romains pour désavouer cette agression ; deux officiers furent chargés de se rendre près de lui

¹ Peuples de Middlesex.

² Du pays d'Artois.

³ Samatobrive.

et d'écouter sa justification. Lorsqu'il les vit, il affecta une profonde douleur de cette attaque, faite sans son ordre, un grand attachement pour les Romains, et une vive reconnaissance pour César. *Je ne puis, dit-il, résister à la volonté de ma nation, c'est elle qui veut la guerre. Apprenez que toutes les cités de la Gaule se sont liguées et courent aux armes ; elles ont appelé à leurs secours les Germains qui vont passer le Rhin en foule ; on a juré de chasser les Romains ou de les exterminer. Comme citoyen, je ne puis me séparer de la cause commune ; mais comme ami de César, j'ai cru devoir lui prouver ma reconnaissance, en vous prévenant du péril qui vous menace : conseillés donc de ma part à Sabinus de songer à sa sûreté et de sortir promptement d'un camp isolé qui va être de toutes parts investi ; le parti le plus prudent pour lui est de se rapprocher, sans perdre de temps, de Labienus.*

Un tel avis, malgré sa source, produit une vive impression dans le camp romain ; les chefs s'assemblent ; on délibère ; les avis se partagent ; Cotta veut qu'on méprise ces menaces, et qu'on en attende l'effet : Sabinus prétend qu'il serait insensé de s'exposer seuls aux Gaulois, aux Germains, et de laisser détruire successivement les légions séparées, tandis que leur réunion ferait disparaître tout danger et assurerait la victoire. La contestation s'échauffe ; tout le camp y prend part ; enfin la majorité des opinions se décide pour Sabinus ; Cotta cède.

A la pointe du jour, la légion se met en marche, traverse une forêt, sans ordre, sans précaution, tombe dans une embuscade et se voit tout à coup entourée d'une foule immense d'ennemis qui occupent toutes les issues de l'étroit vallon dans lequel elle est engagée.

Sabinus, consterné de son imprudence, ne retrouve plus le sang froid et le courage nécessaires pour la réparer. Cotta plus ferme encourage les troupes, les forme en cercle fait face de tous côtés, et par son exemple redonne de la hardiesse aux plus timides.

Les Gaulois, de leur côté, pour ne point compromettre une victoire certaine, se gardent d'attaquer de vive force cette masse de Romains que le désespoir rend plus redoutables. Ils lui lancent de loin des traits, des javelots, et se retirent dès qu'une cohorte s'avance pour les attaquer. Ainsi de toute parts la mort vole au milieu des Romains, tandis qu'ils ne peuvent ni attaquer ni fuir pour l'éviter. La plupart des chefs tombent ; Cotta lui-même est blessé ; la lassitude épuise le courage ; Sabinus demande à négocier ; Ambiorix l'invite à venir près de lui ; il s'y rend suivi des centurions et des tribuns ; mais tous sont arrêtés, enveloppés et égorgés. Les Gaulois fondent à grands cris sur les Romains et les enfoncent. Cotta périt ; un grand nombre de légionnaires subissent le même sort ; le reste s'entretue, préférant la mort à la captivité : très peu se déroberent à ce désastre par la fuite, et gagnèrent le camp de Labienus.

Ambiorix, fier de sa victoire, courut soulever les peuples de Hainaut, de Namur, de Saint-Tron, de Bruges, de Louvain, de Tournai et de Gand. Tous, entraînés par lui, marchent à grandes journées et tentent à enlever le camp de Cicéron. Leurs assauts, quoique imprévus sont repoussés. Ambiorix essaie de tromper Cicéron, en lui donnant les mêmes avis qui avaient perdu Sabinus ; mais sa ruse échoua contre la prudente fermeté de ce général.

Alors les Gaulois investissent le camp romain, le privent de toutes communications et lui livrent chaque jour de nouvelles attaques. Cicéron, oppose à ce péril un courage digne de Rome, et de son nom. Il fallait que le nombre de ses ennemis fût immense, puisqu'en trois heures ils creusèrent, pour envelopper

son camp, un retranchement et un fossé qui embrassaient cinq lieues dans leur circuit.

L'activité de la défense égalait celle de l'attaque ; les Romains, travaillant, combattant sans relâche, repoussaient les assauts, supportaient la disette, bravaient la fatigue et domptaient le sommeil.

Ambiorix leur propose de se retirer, jurant qu'ils ne seraient point attaqués. Cicéron répond, *qu'il n'a point l'habitude d'obéir à un ennemi, mais que si les Gaulois veulent mettre bas les armes, il sollicitera leur grâce près de César.* Cette fierté redouble la fureur des assiégeants ; ils lancent de toutes parts sur les tentes romaines des javelots enveloppés de paille enflammée ; tout le camp est bientôt incendié.

Les officiers et les soldats, sans abri, sans vivres, sans espoir de secours, couverts de blessures, épuisés de fatigue n'étaient plus soutenus que par leur courage. Soudain une lettre, attachée à un javelot lancé contre une tour, et qu'on n'avait point aperçue pendant deux jours, leur apprend que César arrive à leur secours, et qu'ils vont être délivrés. Ce salut inespéré était l'ouvrage d'un Gaulois, nommé Verticon, un de ses esclaves, traversant l'armée gauloise, avait porté un message de Cicéron à César, et rapporté la réponse avec le même succès.

César accourait mais seul ; Labienus, menacé par Induciomare, n'avait pas quitter son poste ; les autres légions se trouvaient trop éloignées ; le péril était imminent ; et César qui savait que, dans les dangers extrêmes, la témérité est prudence, quoi qu'il n'eût que deux légions, osa, suivi de sept mille hommes, chercher et combattre l'immense armée des Gaulois.

Cette armée, instruite de son approche marche à sa rencontre ; elle l'aperçoit resserré dans un camp étroit où la terreur semblait régner ; la cavalerie romaine, par les ordres de César, prend la fuite à la vue des Gaulois ; les légionnaires paraissent travailler aux retranchements avec frayeur et en désordre ; Ambiorix se croit déjà vainqueur ; ses coureurs approchent du camp et promettent la vie aux Romains qui rendront les armes.

Les Gaulois, sans inquiétude, s'avancent et s'engagent sur un terrain désavantageux. Tout à coup César, avec ses légions tombe comme la foudre sur cette foule tumultueuse, ne lui laisse point le temps de se ranger en bataille, l'étonne, l'épouvante, la jette en déroute, la poursuit et en fait un affreux carnage. Il arrive ensuite au camp de Cicéron, console sa légion, admire ses travaux, vante la constance des chefs, le courage des soldats : tous, en le revoyant, oublient blessures et leur fatigue.

Pendant ce temps, Induciomare se préparait à combattre Labienus ; mais lorsqu'il apprit la victoire de César, il se retira. La même nouvelle apaisa la révolte des Armoriques, dont les peuples armés marchaient contre Roscius. Tout était comprimé, mais rien n'était soumis. Partout les Gaulois, indignés du joug, cherchaient les moyens de briser leurs chaînes. Dans toutes les cités on tenait de nuit des assemblées secrètes.

Tout autre que César, eût succombé dans cette lutte toujours renaissante de l'indépendance contre la tyrannie. Mais le sort avait réservé à son génie la gloire funeste de détruire l'une après l'autre la liberté de la Gaule et la liberté de Rome. Opposant tour à tour l'audace à la force et la prudence aux ruses, il rassemble les états gaulois, flatte les uns, menace les autres, déconcerte les intrigues en

prouvant qu'il les connaît, apaise les craintes par une clémence politique, et parvient à décider la majorité des esprits au repos.

Les Sénonais seuls se révoltèrent contre, leur prince Cavarinus, qui devait son autorité, à César ; après l'avoir dépouillé de son pouvoir, ils s'assemblaient pour le juger et pour le condamner ; Cavarinus évita la mort par la fuite. Les députés de Sens, mandés par le général romain, s'efforcèrent vainement de justifier leur conduite. Il voulut qu'on lui livrât tous les sénateurs ; mais cet ordre fut méprisé. Le courage des Sennonais retentit dans la Gaule : animées par cet exemple, toutes les cités se préparèrent à l'insurrection. Un aveu échappé à César, dans ses *Commentaires* prouve que ce mouvement général, si dangereux pour lui, arrachait sa secrète estime. *Je ne sais, dit-il, comment on pourrait s'étonner du désespoir des Gaulois, en voyant leur nation qui l'avait emporté à la guerre sur toutes les autres, tellement abaissée et si déchue de sa puissance et de sa renommée, qu'elle se trouvait forcée de fléchir sous le joug romain.*

Toutes ces agitations forcèrent César à passer l'hiver entier dans la Gaule. Induciomare et Ambiorix l'employèrent à grossir leur parti, et à solliciter le secours des Germains ; mais ils ne purent l'obtenir, la destruction des Teuctères et la défaite d'Arioviste avaient frappé la Germanie de terreur.

Cet abandon ne décourage point Induciomare ; il appela sous ses drapeaux les exilés de chaque contrée, les bannis des diverses cités, les aventuriers de toute la Gaule : son crédit s'étendait avec son audace. Enfin, fort de l'appui des Sennonais, des Carnutes¹, des Nerviens, des Atuatici², il convoque sa nation en armes, et, suivant l'antique usage gaulois, envoie au supplice celui qui arrive le dernier dans cette assemblée. Là il rappelle la gloire passée, les injures récentes, excite l'indignation générale contre les traîtres qui favorisent les oppresseurs de la Gaule ; il annonce l'insurrection des Sennonais et des Carnutes, fait juger et condamner son gendre Cingétorix comme ennemi de la patrie et propose à ses concitoyens de frapper sans retard un coup hardi, en exterminant les légions de Labienus, qui seules empêchent leur jonction avec les peuples de Sens et de Chartres.

Le bruit des lances et des boucliers annonce l'approbation générale, et tous, enflammés de la même ardeur que leur chef, marchent avec leur fougue et leur impatience accoutumées contre les Romains.

Labienus les attendait, il se renferme dans son camp, défend à chacun d'en sortir, laisse les Gaulois s'approcher sans obstacle, souffre patiemment leurs injures, et n'oppose que le silence à leurs bravades.

Les Gaulois, toujours confiants, quoique toujours trompés, de persuadent que la peur l'empêche de combattre ; les uns se dispersent dans la campagne, les autres rentrent dans leurs tentes, se livrent aux festins ou se laissent aller au sommeil. Tout à coup les trois légions romaines de Labienus fondent sur eux ; les Gaulois, surpris périssent ou fuient sans combattre : la cavalerie romaine les poursuit, s'attache particulièrement à Induciomare, l'atteint, le tue et porte sa tête à Labienus. Presque toute cette armée fut détruite.

Les Éburons³ et les Nerviens, qui accouraient pour la rejoindre, se séparèrent, en apprenant son désastre. Une tranquillité apparente se rétablit ; mais César,

¹ Pays Chartrain.

² Peuples de Namur.

³ Liégeois.

prévoyant l'orage qui devait bientôt succéder à ce calme trompeur consacra l'hiver aux préparatifs nécessaires pour y résister.

La perte du corps de Sabinus fut plus que réparée par de nombreuses levées en Lombardie, et les forces de César s'accrurent encore de trois légions que Pompée lui envoya.

La mort d'Induciomare avait plus irrité qu'abattu les Trévirois ; ils confièrent à l'un de ses parents l'autorité suprême. Les Séquanien entrèrent dans leur parti ; Ambiorix leur assura le secours des Éburons et les Germains commencèrent à s'agiter.

César n'attendit point que cette ligue prît plus de consistance ; avant la fin de l'hiver, il partit avec quatre légions, parut au milieu des Nerviens, qu'il comprima, et convoqua l'assemblée annuelle des Gaulois. Les Sennonais, les Carnutes et les Trévirois refusèrent de s'y rendre, ils se déclarèrent ainsi en révolte ouverte.

César transféra les états à Paris et, tandis qu'ils délibéraient sur les affaires intérieures, il marcha contre les Sennonais. Ces peuples effrayés se soumirent sans combattre, donnèrent cent otages, et rendirent l'autorité à leur prince Cavarinus qu'ils avaient banni. Les Carnutes imitèrent leur faiblesse.

César, revenu à Paris, obtint une forte levée de cavalerie. Cavarinus reçut l'ordre de le suivre avec celle des Sennonais afin d'avoir en eux une garantie de la tranquillité de leur nation.

Les Ménapiens n'avaient jamais voulu de bonne foi se soumettre, et ne pouvant vaincre leurs tyrans, ils les fuyaient. Leurs marais, leurs forêts profondes n'arrêtèrent point César ; il pénétra dans leurs pays, brûla leurs bourgades, et ne leur accorda la paix qu'après avoir exigé d'eux le serment de n'accorder aucun secours à Ambiorix ; Comius, roi des Atrébates, fut chargé de l'exécution du traité.

Dans le même temps, Labienus se trouvait en présence des Trévirois. Une rivière profonde séparait les deux armées. Le général romain voulant engager l'ennemi à la passer, répand la nouvelle de sa retraite ; pendant la nuit, il lève à grand bruit son camp. Les Gaulois, impatients, tombent dans le piège, et franchissent la rivière. Labienus continue lentement sa marche ; on le poursuit avec ardeur ; il envoie ses bagages sur une hauteur ; enfin parvenu au champ de bataille qu'il avait habilement choisi, il s'arrête range ses légions, leur montre les ennemis engagés sur un terrain désavantageux où leur perte est certaine, et donne le signal du combat.

Les Trévirois, qui croyaient poursuivre des fuyards, n'opposent aux Romains qu'une foule en désordre ; ils sont vaincus et taillés en pièces. Le parti d'Induciomare prend la fuite ; Trèves est soumise, et Cingétorix redevient le chef de sa nation, qu'il avait lâchement sacrifiée aux Romains.

Quelques tribus germanes s'étaient montrées dans le camp des Trévirois ; pour les punir César passa de nouveau le Rhin. Les Ubiens désarmèrent son ressentiment par leur soumission ; les Suèves seuls ne lui envoyèrent aucune députation ; ils le bravèrent, sans oser le combattre, et se retirèrent au fond des forêts du Hartz¹, qui les séparaient des Chérusques¹.

¹ Bacuis.

La Gaule n'était point assez tranquille pour que César pût s'en éloigner sans se compromettre, satisfait d'avoir forcé à la retraite les Suèves dont le nom était l'effroi des Germains il repassa le Rhin, détruisit une partie de son pont, et plaça sur celle qu'il conservait une tour à quatre étages, confiée à la garde de douze cohortes d'élite.

Les Éburons et leur chef Ambiorix, le plus constant ennemi des Romains, restaient seuls alors sous les armes, sans espoir de résister ni d'obtenir la paix, tous leurs alliés étaient épouvantés ou vaincus. La cavalerie de César fut envoyée en diligence, pour surprendre ce chef audacieux, dont l'activité faisait sans cesse renaître la guerre. Tous les Éburons se dispersèrent. Ambiorix, investi dans une maison qui, selon l'usage du pays, était entourée d'un bois épais, échappa aux Romains par la fuite : on ne prit que ses chevaux, ses armes et ses bagages. Son collègue, Cotivultus, cassé de vieillesse, trouva un autre moyen de se dérober à la captivité, il s'empoisonna et mourut libre.

César ne voulant point exposer ses troupes, en les disséminant pour achever la destruction des Éburons dispersés dans les bois, se servit des Gaulois eux-mêmes pour consommer la mine de la Gaule : il invita tous les peuples voisins à piller le pays des Éburons, à en massacrer les habitants et à s'emparer de leurs terres. L'avidité obéit promptement à cet ordre tyrannique : de toutes parts on accourut pour exterminer et dépouiller les vaincus ; mais un peuple german, celui des Sicambres, attiré par la soif du pillage, profita de cette circonstance pour s'enrichir par ce brigandage, et passa le Rhin. Cette irruption soudaine exposa bientôt les Romains à un péril imminent, léger châtiment de leur cruauté.

César croyait son repos attaché à la perte d'Ambiorix : il se détermina donc à poursuivre lui-même ce fugitif qui s'était retiré dans la forêt des Ardennes ; il enferma d'abord ses bagages et le trésor de l'armée dans une forteresse élevée, située au centre du pays des Éburons, et appelée Tongres² ; il en confia la garde à un corps de troupes peu nombreux commandé par Cicéron ; défendit expressément à ce général de laisser sortir personne de son camp en l'assurant qu'il le rejoindrait sous huit jours, et partit, emmenant trois légions avec lui. Labienus, avec les autres légions, fut envoyé sur les côtes de l'Océan.

Tandis que, pendant l'absence de César, les Gaulois et les Germains dévastaient le pays des Éburons, pourchassaient, outrageaient et massacraient sans pitié ce peuple infortuné, un Éburon, captif, conçoit le dessein de tourner la fureur de ses ennemis contre eux-mêmes. Il paraît au milieu du conseil des Sicambres, ses nouveaux maîtres. *Comment*, leur dit-il, *épaisez-vous vos forces pour accabler des malheureux, et pour leur enlever le peu qui leur reste, lorsque vous pouvez, par un coup hardi, acquérir facilement des richesses immenses ? Les bagages de l'armée romaine, leur caisse militaire, les dépouilles de la Gaule, les trésors de César sont à Tongres, gardés par si peu de cohortes qu'elles ne suffiraient pas pour garnir les remparts de leur vaste camp, ils vous appartiennent, si votre audace saisit la proie que la fortune vous présente.*

Les Sicambres³, aminés à la fois de l'ardeur du pillage et de la haine contre Rome, profitent sans tarder de cet avis, et marchent contre la forteresse. Cicéron, loin de prévoir le danger qui le menaçait se livrait à une fausse sécurité ; au mépris de l'ordre de César, il s'affaiblit encore en envoyant, hors du camp,

¹ Peuples de Lunebourg.

² Atuatuea.

³ Peuples de Westphalie.

cinq cohortes pour couper du bois. Soudain les barbares paraissent et l'investissent. Les Romains surpris et trop peu nombreux ne peuvent défendre que les portes du camp ; partout ailleurs l'attaque de l'ennemi n'est arrêtée que par la profondeur des fossés et par la hauteur des remparts.

Un faux bruit de la défaite et de la mort de César dans les Ardennes se répand et redouble la terreur des Romains ; dans leur trouble, ils laissent une des portes sans défense : les Sicambres y pénètrent.

Tout semblait perdu ; un guerrier romain, Baculus, fameux par sa vaillance, était resté près de là, malade dans sa tente ; il aperçoit les Germains, se lève, saisit ses armes, se précipite vers les barbares ; nouveau Coclès, seul il les arrête, les combat, et tombe blessé ; mais ses compagnons, attirés par ses cris, accourent ; les assaillants, chargés à leur tour, sont repoussés et jetés au bas des remparts.

Cependant les Romains, attaqués de toutes parts, accablés par le nombre, et couverts de blessures, n'opposaient plus à l'ennemi que le courage du désespoir ; dans ce moment les cohortes envoyées au fourrage reviennent : les Germains alors tournent leurs efforts contre elles, et laissent quelque trêve aux assiégés. Parmi ces cohortes romaines, celles qui venaient d'être levées nouvellement se retirent sur une hauteur, y sont enveloppées, et, malgré leur opiniâtre résistance, périssent tout entières sous le fer ennemi : les autres cohortes, composées de vétérans, échappent au danger par leur audace, chargent les Sicambres, les enfoncent, traversent leurs masses, et rentrent glorieusement dans la forteresse.

Ce renfort fait renaître l'espoir et le courage dans le camp. Les Sicambres, revenant à l'assaut, trouvent de tous côtés les remparts bordés de guerriers intrépides ; ils renoncent à l'espoir d'escalader des murs ainsi défendus, et se retirent.

Le péril, quoique éloigné, restait encore présent aux yeux des Romains, de sorte qu'ils eurent quelque peine à croire Volusenus qui vint leur annoncer le retour des légions.

César¹, à son arrivée, reprocha sévèrement à Cicéron d'avoir compromis le salut de l'armée par sa désobéissance ; il employa encore quelque temps à consommer la destruction des Éburons et à poursuivre leur chef de retraite en retraite. Mais Ambiorix, suivi seulement de quatre cavaliers, trouva le moyen d'échapper à sa haine. Désespérant de l'atteindre, César ramena son armée à Reims et y tint les états.

Dans cette assemblée les principaux rebelles de la cité des Sennonais furent condamnés à l'exil, et Accon, leur chef, à la mort. En ces temps de désastre et d'oppression pour les Gaulois, la trahison conduisait aux honneurs et l'amour de la patrie au supplice.

Tout étant ainsi tranquille ou du moins comprimé, les troupes reprirent leurs quartiers d'hiver, et César partit pour la Lombardie

Ce fut à cette époque que la mort de Clodius, tribun du peuple, excita dans Rome d'assez grands troubles pour faire craindre la guerre civile. Le sénat donna l'ordre à la jeunesse de s'armer ; et de son côté César, protecteur de la faction populaire, fit pour la défendre de nombreuses levées dans la Cisalpine.

¹ Cinquante-trois ans avant Jésus-Christ.

Le bruit de ces dissensions s'étendant au-delà des Alpes, réveille les espérances de la Gaule opprimée ; la honte du joug s'aigrit, l'impatience de le rompre s'accroît : de toutes parts les guerriers, frémissant de courroux, les druides brûlant du désir de recouvrer leur puissance, les chefs des cités indignés de leur humiliation, se donnent la nuit des rendez-vous secrets au fond des bois. Là ils déplorent leur éclat passé leur grandeur déçue, et leur malheur présent.

L'espoir de se relever l'ardeur pour les comtes bats brillent dans leurs regards ; mais un reste de terreur comprime jette audace. Si la gloire et la fortune sourient au téméraire qui osera le premier, en bravant la mort, lever l'étendard de la révolte, venger le massacre de Vannes, la destruction des Éburons¹, le supplice honteux du prince Accon, et briser les fers de la patrie ; d'un autre côté la vengeance terrible des Romains l'attend. Le souvenir de deux cent mille Helvétiens immolés, de l'armée germaine engloutie dans les flots, de trois cent mille Teuctères égorgés, de la nation des Éburons détruite, de tant de champs ravagés, de tant de villes incendiées, glacent les courages les plus intrépides.

Tous sont agités par les mêmes ressentiments, et retenus par les mêmes craintes ; tous ne respirent que la guerre, et aucun n'ose la déclarer.

Enfin, à la voix du chef des druides, les Carnutes, plus prompts dans leur décision que tous les autres Gaulois, se lèvent et annoncent qu'ils vont courir aux armes, préférant la mort dans les combats, à la honte de vivre sans recouvrer l'héritage de leurs ancêtres, la gloire et la liberté.

Leur exemple chasse toute idée de péril, et tous les autres chefs jurent de les imiter. On se donne réciproquement des otages ; on se lie par des serments redoutables. Toujours fidèles à leur promesse, Cotuatus et Cunetodanus, chefs des Carnutes, arment leurs peuples, et font massacrer tous les Romains qui se trouvaient dans Orléans². Cet événement, selon la coutume des Gaulois, fut annoncé à grands cris de bourgade en bourgade, et circula avec une telle rapidité qu'on apprit le soir en Auvergne qui s'était passé le matin dans Orléans.

L'Auvergne voyait alors briller parmi ses guerriers un jeune Gaulois, illustre par sa naissance, par son crédit, par sa bravoure et par son génie ; il se nommait Vercingétorix ; son père Celtillus, autrefois revêtu du commandement des troupes dans toute la Gaule Celtique, avait été assassiné par ses concitoyens qui le soupçonnaient d'aspirer à la royauté. Un parti nombreux, brûlant de le venger, entourait encore l'héritier de sa fortune et de son ambition.

Dès qu'on apprit en Auvergne le soulèvement des peuples de Chartres, Vercingétorix, résistant aux larmes de sa famille et bravant l'opposition d'une noblesse qui redoutait le courroux des Romains, appela ses amis aux armes ; mais ses premiers efforts furent sans succès. Les meurtriers de son père, les chefs de sa cité, soulevèrent contre lui la multitude, et le chassèrent de Clermont³.

L'espérance et la gloire suivirent le banni dans son exil. Soutenu par des amis fidèles, il vit accourir sous ses enseignes tous les Gaulois chez lesquels l'esclavage n'avait point éteint l'amour de la guerre et de la liberté. Son parti s'accrut encore de tous les hommes aventureux que la pauvreté aiguillonnait et qui se voyaient poursuivis par leurs débiteurs ou par les lois. Enfin ses forces

¹ Liégeois.

² Genabum.

³ Gergovie.

s'augmentaient tellement que bientôt il rentra vainqueur dans Clermont, ranima les courages par son audace, réveilla l'espérance par ses promesses et rassura les plus timides par sa fermeté. D'un consentement unanime, il se vit proclamé roi partout son peuple.

D'après ses ordres, des messagers rapides parcoururent la Touraine, l'Anjou, le Limousin, le Quercy, les cités de Sens, de Paris, de Poitiers. Tous ces peuples, ralliés à sa voix, le proclamèrent général ; car dans les temps de crise la peur fait taire l'envie et la contraint de se soumettre au talent.

Vercingétorix se fait livrer des otages, des armes, des chevaux ; il ordonne des levées de troupes ; fixe l'époque de leur réunion, aiguillonne l'ardeur des audacieux par son activité, et décide les faibles par sa vigueur. La mort punit les factieux, la mutilation châtie les lâches et offre en eux un exemple qui force la poltronnerie au courage.

Une partie de son armée entra dans le Rouergue ; une autre soumit le Berri, dont les peuples demandèrent en vain du secours aux Éduens ; enfin, partout l'incertitude cède à son zèle, l'indiscipline à son autorité, et Rome apprend que César va trouver dans la Gaule un rival digne de lui.

La nouvelle de cette révolution plaça le général romain dans une position si difficile, et si périlleuse, qu'elle aurait déconcerté ou perdu tout autre que lui. Ses légions, en quartiers d'hiver dans le nord de la Gaule, se voyaient séparées de lui sans aucun moyen de communication. Tout le centre de cette vaste contrée était en armes ; les peuples, des côtes prenaient part à la révolte ; dans le midi même, les cités de l'Agénois et du Gévaudan suivaient l'étendard de l'insurrection. Lutérius, lieutenant de Vercingétorix, menaçait déjà la province romaine, et la neige qui obstruait les vallées des Cévennes semblait élever une barrière impénétrable entre le Vivarais et l'Auvergne.

Si César perdait du temps, son armée courait risque d'être écrasée dans la Belgique ; s'il cherchait à la rejoindre, il s'exposait à une défaite presque certaine à la mort ou à la captivité. Son génie, considérant sans effroi ces dangers et ces obstacles, ne les mesura que pour braver les uns et pour franchir les autres.

Il envoie ses nouvelles légions en Vivarais, court à Narbonne, rassure cette province en y plaçant des garnisons, et certain que la route la plus périlleuse devient la plus sûre parce qu'elle est la moins prévue, il traverse les Cévennes et paraît à l'improviste en Auvergne.

Son arrivée y répand la terreur : Vercingétorix accourt pour défendre son pays. César, trop faible pour le combattre, confie ses troupes à Brutus, lui ordonne de se tenir sur la défensive, vole à Vienne en Dauphiné, y trouve sa cavalerie, traverse avec elle le pays des Éduens, rejoint sur la Loire deux de ses légions, réunit à lui celles de la Belgique, marche sur Sens, s'en empare ainsi que de Château-Landon, et arrivé devant les remparts d'Orléans avec une telle rapidité qu'il devance les secours que cette ville attendait. Il y entre de vive force, la brûle, la rase, parce que la première elle s'était armée contre lui ; de là il pénètre dans le Berri et assiège une ville nommée Noviodunum.

Vercingétorix pendant ce temps s'efforçait de soumettre le Bourbonnais, pays des Boïens, qui seuls étaient restés les alliés des Romains ; mais tout à coup, instruit de la marche de César et de la rapidité de ses progrès, il court à sa rencontre.

Noviodunum capitulait ; à la vue des étendards de Vercingétorix, elle reprend l'espérance et rompt toute négociation. Sous ses remparts, les deux armées se livrent un combat de cavalerie qui d'abord tourne à l'avantage des Gaulois ; mais après une longue mêlée six cents cavaliers germains, auxiliaires dans l'armée de César, changent la fortune par leur impétuosité mettent en fuite la cavalerie de Vercingétorix et le forcent lui-même à la retraite.

La ville, abandonnée se rend et livre au vainqueur les chefs qui l'ont excitée à la révolter. César, non moins habile pour profiter de la victoire que prompt à la remporter, poursuit ses avantages investit Bourges¹, et en forme le siège.

Tout avait ainsi changé de face en peu de jours : les forces romaines séparées s'étaient réunies, et César, qu'on croyait surprendre dans la province même, se trouvait déjà victorieux au milieu de la Gaule étonnée.

Vercingétorix comprit alors que cette nouvelle situation exigeait un nouveau plan ; il rassembla les chefs des cités, leur proposa d'éviter les batailles décisives, et ordonna de harceler l'ennemi de tous côtés : *Les Romains ont pour eux, dit-il, l'union, la science, la discipline, la supériorité de leur armure ; épuisons leur courage par une guerre de détail ; minons leurs forces par de fréquents, de légers combats, et surtout par la privation des substances. Détruisons tous nos fourrages ; enlevons tous nos grains ; rasons nos villages ; incendions nous-mêmes nos villes. Tout sacrifice est préférable à l'esclavage.*

Ce conseil violent ne rencontra pas d'opposants ; le désespoir obéit à la fureur ; le feu dévora les champs et les villages ; vingt grandes villes furent livrées aux flammes, et César, que les précipices et les neiges n'avaient pu retarder, se vit tout à coup investi de feux, et isolé au milieu d'un vaste incendie.

Ce dévouement généreux pouvait sauver la Gaule ; mais les peuples du Berri la perdirent, en refusant de sacrifier Bourges² leur capitale. En vain Vercingétorix ordonne sa destruction : les citoyens, les guerriers se prosternent à ses genoux et, les larmes aux yeux, le conjurent d'épargner l'appui, l'ornement, la plus belle ville de la Gaule ; les chefs lui représentent que la position de Bourges rend sa défense facile, qu'elle est entourée d'une rivière profonde et d'un marais impraticable qui ne laissent à l'ennemi pour s'en approcher qu'un défilé étroit et périlleux.

Dans le camp de César on obéissait ; dans celui de Vercingétorix on délibérait ; cette différence entre deux grands capitaines, fit la fortune de l'un et le malheur de l'autre. Vercingétorix, forcé de céder, plaça dans la ville dix mille hommes d'élite ; avec le reste de son armée il se cacha dans un bois ; de là, surveillant tous les mouvements de César, il tombait sur ses détachements, et exterminait toutes les troupes qui se hasardaient, loin du camp, pour chercher des subsistances.

Bientôt l'armée romaine se vit en proie à la plus affreuse disette. De ses deux alliés, les Boïens³, malgré leur pauvreté, furent les seuls qui lui envoyèrent des vivres ; les Éduens, au contraire, riches en grains et en troupeaux, ne lui donnèrent que des promesses.

¹ Avaricum.

² Avaricum.

³ Peuples du Bourbonnais.

César, admirant la constance héroïque de ses légions et touché de leurs souffrances, se décide enfin à céder au sort et à son rival ; il propose à ses soldats de lever le siège et de se retirer. Pour la première fois la fierté romaine surpasse la sienne. Ces guerriers ne demandent plus à vivre, mais à combattre ; le courage fait supporter la faim, et ranime la faiblesse ; les travaux redoublent d'activité, les machinés se mettent en mouvement, et les tours s'approchent des remparts.

Cependant la trahison d'un Gaulois découvre à César une embuscade dans laquelle les ennemis voulaient faire tomber sa cavalerie, il y marche avec quelques légions, taille en pièces le corps, qui s'y trouvait et le poursuit jusqu'au pied du camp de Vercingétorix, qui, s'était posté sur une hauteur inexpugnable entourée d'un vaste marais.

César, par ses manœuvres par les défis injurieux de ses soldats, tente vainement d'attirer le général gaulois hors d'une position qu'il ne peut forcer, Vercingétorix s'y tient tranquillement renfermé ; et oblige ainsi par sa patience les Romains à la retraite.

Les Gaulois, turbulents, indisciplinés, méfiants, loin d'apprécier la prudente habileté de leur chef, accusent sa sagesse de trahison. Ils se rassemblent en tumulte, lui reprochent son inaction dans un instant où il pouvait écraser les Romains ; tous enfin se montrent prêts à le condamner comme un lâche qui voulait, en sauvant César, obtenir le sceptre de sa main.

Ma conduite plus que mes paroles, leur dit Vercingétorix, me lavera et vous fera rougir de vos honteux soupçons. Je ne vous ai fait changer de camp que pour assurer vos fourrages et pour les enlever aux Romains, dont je m'approchais sans péril en vous faisant occuper un poste inattaquable ; Je ne me suis laissé ébranler ni par les bravades de l'ennemi, ni par les clameurs des séditeux, qui ne demandent à grands cris le combat que pour se délivrer plus tôt des fatigues de la guerre. Quel est le fondement de vos reproches ? Les Romains sont venus vous menacer ; eh bien ! ce n'est pas nous, ce sont eux qui se sont retirés. Planant sur eux du haut de votre colline, vous avez pu contempler leur faiblesse et jouir de leur fuite. Je n'attends point d'une lâche trahison le pouvoir que je devrai bientôt à une victoire certaine. Cependant, si vous croyez que je m'occupe plus de ma grandeur que de votre salut, je dépose à l'instant devant vous mon autorité. Mais peut-être croyez-vous que je me laisse éblouir par des espérances trompeuses. Eh bien ! écoutez donc les Romains eux-mêmes ; vous connaîtrez par eux la vérité.

Alors il fait paraître quelques prisonniers dont la peur dictait le langage ; ceux-ci déclarent : *Qu'ils sont légionnaires ; que la disette les a chassés du camp, que la faim : lès avait déterminés à braver la captivité ; que l'armée romaine épuisée ne peut plus résister au besoin, à la fatigue, et que César a promis de lever le siège, si la ville ne capitulait pas avant trois jours.*

Voilà pourtant, reprit Vercingétorix, ce que vous me devez ! et c'est moi que vous accusez de trahison ! moi qui vous donne la victoire sans l'acheter de votre sang ! moi dont l'adroite prudence vous sauve et ne laisse aucun espoir de salut à vos ennemis !

A ces paroles, l'inconstante multitude répond par de vives acclamations et par un grand cliquetis d'armes ; l'amour succède à la haine, l'enthousiasme à la fureur, tous s'écrient que *Vercingétorix, est le plus grand des capitaines, qu'on serait coupable en doutant de sa foi, et qu'il faut se livrer à son génie.*

Le général gaulois fit entrer un nouveau renfort dans la ville. Ce siège fut également mémorable par le courage des assaillants, et par la vaillance, l'opiniâtreté et les ruses des assiégés. Les détails qu'on trouve dans le récit de César prouvent que les Gaulois possédaient alors une industrie inconnue aux peuples barbares.

Leurs murs, dit-il, étaient ainsi construits ; ils plaçaient deux grosses poutres en long à deux pieds de distance l'une de l'autre, et les fixaient par des traverses : leurs vides remplis de terre étaient revêtus en dehors de grosses pierres qui séparaient cette première couche des autres qu'on élevait sur elles, et qu'on multipliait suivant la hauteur qu'on voulait donner à la muraille ; cette construction en échiquier était aussi solide contre les machines de guerre qu'agréable à la vue. La richesse de la Gaule en mines de fer donnait aux Gaulois dans les sièges l'avantage de trouver un grand nombre de mineurs expérimentés, qui détruisaient les terrasses et renversaient les tours élevées par les légions. Leurs remparts étaient garnis de cordes et de crochets qui arrêtaient et faisaient tomber les machines romaines ; enfin ils couvraient d'un cuir frais les tours de leurs retranchements, et les mettaient ainsi à l'abri du feu.

Malgré tous ces obstacles, les assiégeants étaient parvenus à élever près des remparts une terrasse haute de quatre-vingts pieds et large de trois cent trente. Elle devint l'objet d'un combat que les deux armées se livrèrent pendant deux jours avec acharnement pour l'attaquer et pour la défendre.

Un trait raconté par César suffit pour peindre l'intrépidité gauloise : *Un guerrier de la ville, dit-il, debout sur la muraille, jetait contre la terrasse des bois enflammés et des boules de suif qu'on lui passait de main en main ; bientôt les traits lancés par une baliste romaine le percent et le renversent ; un autre prend sa place, éprouve le même sort ; et jusqu'à la fin du jour ce poste périlleux fait ainsi successivement vidé et rempli sans relâche.*

Après des efforts inutiles, les Gaulois se retirent sans avoir pu détruire la terrasse qui domine leurs murs ; leur ruine est certaine ; tout ce qui porte les armes veut abandonner la ville. Les femmes, les vieillards, les enfants, tous en pleurs, se jettent à leurs genoux, arrêtent leurs pas et les conjurent de les défendre. Ils reviennent sur les remparts ; l'assaut se prépare. Dans ce désordre, César aperçoit une partie des murailles mal gardée, il y court et la franchit ; les légions le suivent en foule ; encore furieuses du massacre d'Orléans, elles n'épargnèrent ni le sexe ni l'âge ; l'infanterie tua les uns dans la ville ; au-dehors, la cavalerie égorgea les autres ; cette journée fit disparaître une population de quarante mille âmes.

Huit cents Gaulois seuls s'échappèrent, Vercingétorix, craignant l'impression produite par leur arrivée soudaine dans son camp, les y fit entrer successivement et de nuit : rassemblant ensuite son armée dont le silence annonçait la consternation : *Pourquoi, dit-il, vous décourager pour un échec dû non à la vaillance, mais à l'artifice des Romains plus riches que nous en machines de guerre et plus expérimentés dans l'art des sièges ? Lorsqu'on se décide à la guerre, il serait insensé de compter sur une fortune toujours favorable ; il faut profiter des succès et supporter les revers. Je ne voulais point, qu'on défendit Bourges ; vous avez vu, vous avez bravé, vous avez vaincu, vous-mêmes ma résistance. L'obstination des habitants de la ville, et votre pitié pour eux, sont les seules causes de votre malheur. Au reste, je l'effacerai promptement par de brillants succès. Les peuples qui n'avaient pas encore pris de parti vont embrasser notre cause. J'ai l'espoir fondé de rassembler sous nos étendards les*

guerriers de toutes les Gaules. Le monde entier ne saurait résister à leurs forces réunies. Jusque-là, ce que je veux justement obtenir de vous, c'est d'imiter la tactique de vos ennemis pour les vaincre, d'observer la discipline, d'obéir sans murmure, de ne combattre qu'au signal, de vous mettre à l'abri de toute attaque imprévue, en fortifiant vos camps comme les Romains.

Dans le malheur, la fermeté commande l'admiration, et l'affection générale redoubla pour un chef qui, loin d'être découragé au milieu d'un tel revers, prédisait encore la victoire.

Rarement l'autorité des généraux survit à leur défaite ; mais celle de Bourges accrut le pouvoir du général gaulois, et ce désastre, prédit par lui, raffermi la confiance qu'il inspirait ; aussi, pour la première fois, on vit les Gaulois dociles marcher avec ordre, obéir avec patience, travailler sans murmure, et défendre leur camp par des fossés et par des tours.

Les envoyés de Vercingétorix parcoururent de nouveau les cités pour échauffer leur zèle, et pour les exciter à la vengeance. Éloquence, adresse, reproches, amitié, présents, promesses, rien ne fut négligé par lui ; il rassembla un grand nombre d'archers, se fit fournir des armes, et pressa partout avec succès les levées.

L'armée romaine avait, dans Bourges, retrouvé l'abondance ; et, après tant de fatigues, elle se livra quelques jours au repos. Sur ces entrefaites, César apprit que la lutte opiniâtre de deux factions divisait les Éduens ses alliés : le sujet de leur querelle était le choix d'un premier magistrat, d'un vergobret. Cotus, dont le frère venait d'occuper cette charge, et Convictolanus, citoyen opulent et d'une naissance illustre, y prétendaient tous deux ; enfin les partis qui les avaient choisis se montraient décidés à soutenir chacun leur élection par les armes.

César crut nécessaire d'apaiser ces troubles funestes ; on se soumit à son arbitrage ; et comme les lois défendaient aux magistrats éduens de sortir de leur pays ; il quitta momentanément son armée, se rendit dans une de leurs villes, y manda leur sénat, les chefs de leur nation ; et, après avoir entendu les deux prétendants, confirma l'élection de Convictolanus. Il annula celle de son rival, parce qu'elle n'avait pas été faite dans les formes légales.

Les Éduens lui donnèrent toute leur cavalerie, et dix mille hommes de pied ; César chargea ceux-ci de former une longue chaîne de postes, et de protéger ses convois. Labienus reçut l'ordre de marcher dans le pays des Sennonais, et de s'emparer de Lutèce, capitale des parisiens. Enfin, revenu à son armée, César s'approcha des bords de l'Allier, dans le dessein d'assiéger Gergovie. Il trouva les ponts de rivière rompus, et Vercingétorix campé sur Clermont l'autre bord pour lui en disputer le passage.

César trompa l'ennemi par ses manœuvres ; et tandis qu'il l'occupait sur un point par le déploiement de la plus grande partie de ses troupes, il passa le fleuve avec deux légions ; le reste le suivit, et, peu de jours après, il investit Gergovie : l'armée gauloise campa près de là, sur une montagne, pour protéger la ville.

Les deux armées se disputèrent avec acharnement une colline située au bas de la montagne, et se livrèrent pour la prendre des combats fréquents, dont les succès furent balancés ; enfin, dans une attaque de nuit, les Romains s'en emparèrent et y établirent deux légions.

Pendant ce temps une révolution imprévue jeta César dans de nouveaux périls. Convictolanus, qui lui devait sa dignité, plus sensible à la voix de la patrie qu'à

celle de la reconnaissance, s'efforça d'entraîner le sénat des Éduens dans le parti des libérateurs de la Gaule. *Nous sommes libres, disait-il, et faits pour commander ; cependant nous servons, nous obéissons, et notre peuple est le seul qui suspende encore les triomphes des défenseurs de la Gaule : tous les autres combattent avec eux, ou n'attendent que notre signal pour se déclarer. Sans nous, les Romains ne trouveraient plus d'asile dans notre patrie. Les prétendus bienfaits de César me touchent peu ; il ne fait que confirmer avec justice un choix légal, et, je ne dois mon élévation qu'au vœu libre de mes concitoyens. D'ailleurs, de quel droit les Romains seraient-ils plutôt juges de nos lois, que nous des leurs ? C'est une prétention qui m'irrite, et que nous ne devons plus supporter.*

Ce discours fit murmurer les vieillards prudents et craintifs ; mais la jeunesse bouillante des Éduens y applaudit et dès lors les chefs convinrent d'employer la ruse pour échauffer l'esprit du peuple et pour l'entraîner à l'insurrection.

L'un d'eux, Litavicus, commandait les dix mille hommes qui devaient rejoindre les Romains ; à trente milles de Gergovie, il les arrête : *Compagnons, s'écrie-t-il, où courons-nous ? Les pièges nous entourent ; la mort nous attend : toute notre cavalerie, les princes de notre cité, Époridorix et Viridomare, sous de vains prétextes, ont été jetés dans les fers, et envoyés au supplice par César. N'exigez pas plus de détails de ce désastre : mes frères, mes parents sont égorgés ; la douleur ne me laisse pas la liberté de vous en dire davantage, quelques victimes échappées aux massacres vont offrir à vos yeux ce tableau sanglant que je n'ai pas la force de tracer.*

Alors des hommes, gagnés et instruits par Litavicus, paraissent, confirment son récit, racontent le prétendu carnage des Éduens soupçonnés d'intelligence avec Vercingétorix, et semblent frémir encore des dangers qu'ils ont, disent-ils, courus en se dérochant à la mort par la fuite.

L'armée furieuse, demande à grands cris qu'on lui indique ce qu'elle doit faire pour se venger. *Comment pouvez-vous le demander,* répond le général, *nous n'avons d'autre parti à prendre que de nous joindre aux Arverniens¹. Après un tel crime, notre perte, est sans doute jurée ; il ne nous reste d'espoir que dans notre courage ; vengeons la mort de nos familles et massacrons leurs meurtriers.*

Soudain, montrant à leurs regards le convoi qu'ils escortaient, il donne ordre de l'attaquer, le disperse, le pille, et passe au fil de l'épée tous les Romains qui s'y trouvaient.

La même fable, répétée par ses dépêches dans le pays des Éduens, s'y répand, s'y propage ; l'indignation s'enflamme ; on court aux armes ; partout on poursuit les Romains, et le tribun militaire Aristius est forcé, en combattant, de sortir de Châlons², dont la garde lui était confiée.

Cependant César, instruit de cet événement par la bouche même des deux chefs, Époridorix et Viridomare, qui se trouvaient près de lui avec la cavalerie éduenne, voit à un coup d'œil le danger qui le menace, s'il permet à ce soulèvement de s'étendre. Laissant donc Fabius avec deux légions à la garde de son camp, il prend, quatre autres légions marche rapidement contre les Éduens, et s'approche d'eux sans combattre ; au moment où ils s'élancent sur lui, il présente à leurs

¹ Auvergnats.

² Cabillonum.

regards les deux princes dont on venait de leur raconter la mort tragique : leur aspect dévoile le mensonge. Les Éduens se soumettent, et Litavicus, échappant à une juste vengeance par une prompte fuite, court à Gergovie encore suivi de ses clients personnels, de ses nombreux soldurii, qui, selon la coutume gauloise, ne pouvaient sans crime l'abandonner.

Tel fût le honteux résultat d'un stratagème qui déshonorait, par le mensonge, la plus noble des causes. Les chefs des Éduens envoyèrent à César des députés pour le fléchir ; leur but réel n'était que de gagner du temps, afin de rappeler leurs troupes ; César feignit de croire à leur bonne foi ; mais prévoyant qu'il serait bientôt attaqué de tous côtés, il ne songea plus qu'aux moyens de s'éloigner avec honneur de Gergovie¹.

Revenu près de cette place, il apprit que son camp, attaqué par Vercingétorix, s'était vu momentanément forcé, et que ses légions avaient beaucoup souffert. Bientôt il s'aperçut avec surprise que les Gaulois abandonnaient presque entièrement la colline qu'ils avaient reprise pendant son absence, et pour laquelle tant de combats s'étaient livrés. Ses espions lui rapportèrent que l'armée ennemie occupait une autre éminence couverte de bois ; et qui excitait leur inquiétude parce que ces bois aboutissaient à un quartier de la ville dont ils pouvaient faciliter l'approche.

Profitant de cet avis, César menace par de faux mouvements la colline abandonnée ; la plus grande partie des Gaulois s'y porte : alors des légions cachées se précipitent sur l'éminence boisée, taillent en pièces ceux qui la défendaient, et détruisent leurs travaux.

César, satisfait de cet avantage qui semblait lui permettre de s'éloigner ensuite honorablement, donne le signal de la retraite ; mais la dixième légion, animée par la fuite de l'ennemi, le poursuit, n'écoute aucun ordre, arrive en même temps que les fuyards aux pieds des murs de la place, et donne impétueusement l'assaut ; les autres légions suivent en foule son exemple.

Déjà les femmes effrayées se montrent échevelées sur les remparts, et demandent la vie ; déjà le tribun Fabius, saisissant un créneau, se montre debout sur la muraille ; mais soudain l'armée des Gaulois, accourant de la colline qu'elle avait voulu garder, rentre dans la ville ; leur père, leurs enfants, leurs épouses, en larmes, leur crient de les défendre et de les dérober à un massacre affreux ; leur courage se change en fureur ; ils s'élancent avec rage contre les Romains. Des deux côtés on combat avec acharnement ; mais enfin la fatigue épuise la force des assaillants ; la plupart des officiers romains périssent ; pressées de tous côtés, les légions ne peuvent ni continuer le combat avec espoir, ni se retirer sans un extrême péril.

Dans ce moment, Fabius, percé de plusieurs traits, crie aux Romains : *Ma mort est certaine, mais je veux qu'elle vous soit utile : sauvez-vous ; mon corps va vous servir de rempart et couvrir votre retraite.* A ces mots il se précipite sur les Gaulois, les étonne, les arrête par son audace, en immole plusieurs, tombe et meurt avec gloire.

Les Romains ne s'occupaient qu'à le venger, mais voyant tout à coup paraître sur leurs flancs un corps d'Éduens qui s'approchait pour les secourir, l'armure gauloise les trompe, ils se croient tournés, ils fuient précipitamment, accablés

¹ Clermont en Auvergne.

par une nuée de traits, par une foule d'ennemis, et laissent sur le champ de bataille sept mille hommes et quarante-six centurions.

Vercingétorix les poursuit jusqu'au pied d'une montagne où deux légions, postées par César, les rallient. Enfin le roi des Gaules rentre dans Gergovie délivrée par ses armes, et le peuple reçoit en triomphe le seul capitaine qui jusqu'alors pût se vanter d'avoir vaincu César.

Le général romain après avoir reproché vivement à ses légions leur témérité, les rassura en leur prouvant que cette défaite, triste effet de leur désobéissance et du désavantage de leur position, serait bientôt réparée par leur supériorité réelle sur les Gaulois en force et en vaillance, alléguant ensuite la nécessité de comprimer les mouvements des Éduens agités par Litavicus, il leva le siège et partit.

César, en s'approchant de la Loire en vit les bords gardés et défendus par un grand nombre de troupes éduennes que le bruit de la défaite de Gergovie avait déterminées à la révolte ; séparé alors pour la seconde fois de Labienus, il semblait également périlleux pour lui ou de continuer sa marche au milieu de tant de peuples ennemis tandis que Vercingétorix le poursuivait, ou de se retirer par les Cévennes dans la province romaine : mais ce dernier parti lui parut trop honteux. Bravant tout danger, et se confiant à sa fortune, il traverse à gué la Loire, renverse tout ce qui lui résiste, et parvient sans échec à Sens.

Pendant que ces événements se passaient dans la Celtique, Labienus, fidèle à ses instructions, s'était porté avec quatre légions contre Lutèce, située dans une île de la Seine. A son approche tous les peuples voisins se réunirent aux Parisiens pour le combattre sous le commandement d'un chef illustre nommé Camulogène ; la vieillesse avait mûri son courage sans le refroidir.

Le général gaulois plaça son camp, derrière un marais qui couvrait Lutèce. Vainement Labienus tenta de l'éloigner de cette position ou de la forcer ; cédant à la difficulté des lieux et à la résistance de l'ennemi, il changea de plan, regagna Melun¹, s'y empara de plusieurs bateaux, y établit un pont, passa la rivière, et revint vis-à-vis de Lutèce sur la rive gauche de la Seine.

Camulogène prit alors le parti d'incendier Lutèce, de traverser la rivière, de détruire les ponts et d'établir son camp en face de celui des Romains. Ce fut dans ce moment que Labienus apprit la levée du siège de Gergovie, la révolte des Éduens et le soulèvement des Gaules. On répandait même le bruit d'un nouveau revers de César sur les bords de la Loire, et de sa retraite dans la province romaine.

Labienus, se croyant ainsi abandonné, comprit qu'il ne s'agissait plus pour lui de conquêtes, mais du salut de ses légions ; décidé à se retirer par le pays des Sennonais, il divise les forces de l'ennemi en le trompant ; quelques troupes restent par son ordre dans le camp ; plusieurs de ses cohortes remontent la Seine, et tandis que l'ennemi incertain suit ses divers mouvements, il descend la rivière avec la plus grande partie de ses légions, égorge les postes qui la défendent, se saisit de leurs bateaux, la rivière vis-à-vis de Meudon, et choisit pour établir son camp une forte position.

L'armée gauloise vint bientôt l'attaquer ; la victoire fut quelque temps incertaine ; Camulogène, avec son aile droite, enfonça d'abord la gauche des Romains ;

¹ Meulodunum.

mais l'autre aile de l'armée gauloise ayant pris la fuite, les légions qui la poursuivaient revinrent tomber sur le flanc des Gaulois vainqueurs. Les Parisiens, ainsi enveloppés rendirent leur défaite glorieuse ; imitant l'exemple de leur vieux général, ils préférèrent, comme lui, la mort à la fuite, et périrent tous sur le champ de bataille.

Labienus poursuivit sa route sans obstacle, et retrouva près de Sens César, qui vit enfin par cette jonction toutes ses légions réunies.

Les Éduens, craignant alors que le poids du ressentiment de César ne retombât sur eux, pressèrent Vercingétorix de venir à leur secours ; il y courut et rassembla dans Autun¹ les états de la Gaule soulevée. Les Trévirois, menacés d'une invasion par les Germains, ne purent envoyer de députés dans cette assemblée. Les Rhémois et les Lingons persistèrent dans leur alliance avec Rome. Époridorix et Viridomare prétendaient au commandement général des troupes gauloises ; mais les états en revêtirent Vercingétorix.

Ce prince, à la tête d'une infanterie nombreuse et aguerrie, ne crut point nécessaire de l'augmenter ; il demanda seulement une levée de quinze mille cavaliers, chargea les Éduens de marcher avec un corps nombreux contre les Allobroges², et dirigea les Arverniens³ sur l'Aquitaine, dans le dessein de menacer la province romaine ; enfin il invita tous les Gaulois à dévaster leurs champs et à brûler leurs habitations pour affamer les Romains.

L'habileté de ce plan étonna César ; sa cavalerie était tellement épuisée par la fatigue et par les combats, qu'il se vit obligé d'en faire venir de Germanie et de démonter les chevaliers et les officiers supérieurs des légions pour donner leurs chevaux à ses cavaliers. Pressé par une armée formidable, manquant de vivres au milieu de contrées fertiles que l'amour de la liberté changeait en déserts à son approche, et voyant dans le Midi les possessions romaines menacées d'une prochaine invasion, il se décida à la retraite et marcha par le pays de Langres vers la Franche-Comté, pour se rapprocher de la Provence afin de la défendre.

Pour la première fois alors ce fier conquérant cédait, reculait devant son ennemi, et la Gaule pouvait encore se retrouver libre : mais une seule faute décide souvent du sort des états : Vercingétorix trop enorgueilli de ses succès à Gergovie, ou trop pressé par l'ardeur turbulente des Gaulois, ne se contenta pas de voir les Romains se retirer, il voulût les exterminer ou les forcer à fuir.

Il renonce, tout à coup à la guerre de détail qui minait les forces de Rome, et qui aurait sauvé la Gaule. Décidé à risquer une bataille, il réunit tous ses guerriers : *L'heure du triomphe, dit-il, est enfin venue ; les Romains s'éloignent de notre patrie et retournent dans leur province. Je sais que leur retraite suffit pour nous faire jouir momentanément de la liberté, mais ce bonheur sera court, je ne vois dans cette paix qu'une trêve passagère. Bientôt des légions, plus nombreuses, descendront de nouveau des Alpes pour nous accabler et nous ne verrons jamais la fin de cette guerre. Ne laissons pas échapper ainsi la fortune qui nous favorise ; poursuivons vivement nos ennemis vaincus, l'armée de César est embarrassée par ses lourds bagages, et par une foule de chariots remplis des dépouilles de la Gaule : si, dans sa marche lente nous osons l'attaquer, ou son infanterie s'arrêtera pour défendre ses richesses, et alors, ne pouvant continuer sa route,*

¹ Bibracte.

² Savoyards.

³ Auvergnats.

elle périra sous nos glaives ; ou si elle abandonne ses équipages, elle se sauvera avec honte ; poursuivie et dispersée, la faim et le fer consumeront sa ruine. Hâtons-nous donc, par une marche prompte, de redoubler le courage des nôtres, de répandre la terreur parmi les Romains, et de saisir la victoire que le sort nous présente.

Les chefs, les chevaliers, les soldats, enflammés de la même ardeur que leur général, aveuglés par la même fatalité, répondent à ses paroles, en agitant bruyamment leurs armes, et demandent à grands cris le combat ; l'enthousiasme est universel ; tous veulent se lier à la patrie par un nouveau serment ; enfin chacun jure de ne point reposer sa tête sous un toit, de ne point revoir sa famille et de ne pas serrer son épouse dans ses bras, avant d'avoir traversé deux fois l'armée romaine.

Le signal est donné ; Vercingétorix, à la tête de trois colonnes de cavalerie, attaque brusquement l'arrière-garde des Romains en tête et en flanc, les légions s'arrêtent pour couvrir les bagages, et des deux côtés, pendant la plus grande partie du jour, on soutient avec acharnement un combat d'où dépendent le salut de César et la liberté de la Gaule.

La victoire qu'une égale vaillance rend longtemps incertaine est enfin décidée par le génie du général romain. Un corps de cavaliers germains dérobe sa marche à la faveur des bois ; tourne une montagne, et tombe à l'improviste sur le flanc de la cavalerie gauloise ; celle-ci, rompue par une attaque si imprévue, est enfoncée. César en taille une partie en pièces et poursuit le reste jusqu'au bord d'une rivière, derrière laquelle Vercingétorix avait habilement placé son infanterie dans une forte position.

Trois chefs des Éduens furent pris dans cette bataille ; le général gaulois, voyant dans son armée le découragement succéder à la témérité, prit le parti de la retraite, et s'enferma dans la ville forte d'Alésia près d'Auxonne, située sur une montagne escarpée et à demi entourée par une large rivière. L'armée gauloise, forte encore de quatre-vingt mille hommes, campa sur le penchant de cette montagne, et en couvrit la partie accessible par de hautes murailles, des tours élevées et des fossés profonds.

César, poursuivant sa victoire, admira, dans le choix de ses positions, l'habileté du général vaincu et décidé à détruire un rival auquel semblait attachée la destinée de la Gaule, il investit Alésia et en forma le siège.

Le génie le plus audacieux pouvait seul concevoir une telle entreprise ; il avait à combattre la nature, le talent, le désespoir ; et tandis qu'il attaquait quatre-vingt mille braves défendus par des retranchements presque inexpugnables, il s'exposait à voir la Gaule armée fondre de tous côtés sur lui et l'assiéger à son tour. Ce péril, prévu par lui, n'effraya point son courage, et ses légions, aussi constantes que leur chef était audacieux, après avoir entouré la ville d'un retranchement garni de tours qui avait cinq lieues de circuit, construisirent une ligne de contrevallation également faite pour se défendre contre l'attaque des armées que Vercingétorix appelait de toutes parts à son secours.

Le général gaulois écrivit à toutes les cités qu'il ne possédait de vivres que pour trente jours, et qu'elles n'avaient pas un instant à perdre, si elles voulaient dérober à une mort certaine ou à une honteuse captivité l'élite des défenseurs de la patrie.

Partout la jeunesse gauloise, courant aux armes, répondit avec ardeur à ce cri de détresse. Le peuple de Beauvais, conservant seul cet esprit de désunion si fatal à la Gaule, ne fournit point de contingent, réservant toutes ses forces pour sa propre défense.

Comius, roi des Atrébates, longtemps regardé comme le plus fidèle allié de César, sacrifia son amitié à sa patrie, et vint au secours de Vercingétorix. L'armée de la ligue gauloise s'éleva bientôt à deux cent quarante-huit mille fantassins et huit mille cavaliers. Elle se mit en marche sous les ordres de quatre chefs, Comius, prince des Atrébates, Viridomare, Époridorix, chefs des Éduens, et Vergasionus, guerrier illustre parmi les Arverniens

Tandis qu'ils se dirigeaient sur Alésia, cette ville devenait le théâtre des plus sanglants combats ; les assiégés faisaient de nombreuses et fréquentes sorties pour détruire les travaux des Romains : ceux-ci étaient sans cesse occupés à les défendre ou à les reconstruire, et des deux côtés, le nombre et l'acharnement des combattants étaient tels que chaque jour voyait livrer une véritable bataille.

Cependant, au milieu de cette lutte sanglante, le temps s'écoule avec rapidité, le terme fatal approche, le mois expire, les vivres manquent et les secours promis n'arrivent point. Vercingétorix rassemble ses chefs, ils délibèrent ; les uns proposent de capituler, pour sauver le peuple de la mort cruelle dont la famine le menace ; les autres demandent une sortie générale, préférant un noble trépas dans les lignes ennemies, à la honte de rendre les armes.

Après une longue contestation, le parti le plus faible prévalait, lorsque soudain un noble Arvernien, Critognate, se lève impétueusement : *Je ne parle point, dit-il, à ceux qui couvrent leur lâcheté du nom de prudence, qui regardent une honteuse capitulation comme un traité nécessaire, et qui veulent acheter le repos par la servitude. Indignes désormais de se montrer dans les conseils de la nation, ils ne sont plus citoyens à mes yeux : je ne m'adresse qu'aux braves qui proposent une sortie générale ; je reconnais dans leur résolution généreuse et dans l'ardeur de ceux qui l'approuvent l'antique courage gaulois. C'est cependant leur avis que je viens combattre ; mettons-nous en garde contre la faiblesse de l'esprit humain souvent elle se cache sous l'apparence de la témérité ; la plupart des hommes supportent plus aisément un court trépas qu'une longue douleur. Ils demandent de courir à la mort parce qu'ils ne savent pas supporter les privations, les souffrances et la misère.*

Moi-même j'avoue que s'il n'était question que de la perte de notre vie, je me rangerais à leur opinion tout ce qui est généreux m'entraîne ; mais il s'agit ici du salut de toute la Gaule ; jugez, si nous périssons, quelle sera la douleur de nos familles, la honte de nos concitoyens et le découragement des armées qui marchent pour nous délivrer. Ils ne trouveront donc ici que nos tombeaux, et seront réduits à livrer bataille sur nos cadavres. Ah ! ne privez pas ainsi de votre secours, par une résolution téméraire, cette foule de guerriers qui abandonnent leurs foyers pour vous défendre, et qui sacrifient leur propre salut au votre. Ne forcez point par votre faiblesse la Gaule tout entière à se précipiter dans la servitude.

Eh quoi ! vous doutez de la foi de vos alliés, parce qu'ils n'arrivent pas au jour fixé ; mais pour dissiper votre inquiétude, contemplez celle des Romains ; voyez depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, leur activité pour se garantir d'une attaque, prochaine par la hauteur de leurs retranchements : leurs alarmes

continuelles, leurs travaux assidus et sans relâche vous annoncent évidemment l'approche des secours que vous attendez.

Imitons l'exemple de nos aïeux, et osons faire ce qu'ils firent dans une guerre moins funeste ; les Cimbres et les Teutons parcouraient, inondaient, dévastaient la Gaule ; nos braves ancêtres, renfermés dans leurs villes et privés de vivres, ne déposèrent point lâchement leurs armes, ou ne coururent pas en aveugles à la mort pour échapper à la disette ; mais ils se nourrirent de la chair de ceux de leurs concitoyens que l'enfance ou la vieillesse rendait incapables de porter les armes. Si je ne trouvais dans le passé l'exemple d'une telle intrépidité, au nom de la patrie, je vous proposerais encore de le donner les premiers à la postérité ; car dans les circonstances où nous sommes, cette cruelle détermination serait encore plus justifiable que ne le fut celle de nos pères. Jamais en effet on ne vit rien de pareil à la guerre que nous soutenons : les Cimbres entrèrent dans la Gaule, en sortirent comme un torrent et coururent bientôt à d'autres conquêtes ; comme ils ne voulaient que nos richesses, ils nous laissèrent nos droits, nos champs, nos lois et notre liberté : mais les Romains, animés par la plus basse envie, n'ont d'autre but, en attaquant les peuples qui ont acquis quelque gloire à la guerre, que de flétrir leur renommée, d'anéantir leur indépendance, de s'emparer de leurs terres, de dominer dans leurs cités, et de leur imposer les lois les plus dures.

Partout ils se sont montrés les mêmes : si le sort des nations éloignées qu'ils ont assujetties vous est inconnu, portez vos regards sur cette partie de la Gaule déjà réduite en province romaine ; vous y verrez les terres partagées, les droits anéantis, les lois changées ; ces peuples infortunés sont soumis à la hache des licteurs et condamnés à une perpétuelle servitude.

Ce discours, à la fois héroïque et féroce, fit frémir l'assemblée. Avant de suivre un avis si cruel, elle résolut de tenter un moyen moins barbare et tous les habitants qui ne pouvaient combattre furent renvoyés de la ville.

Cette foule infortunée s'approcha des lignes romaines, suppliant l'ennemi de lui accorder des chaînes et du pain ; mais les Romains répondirent à leurs larmes par un dur refus. Rejetés de leur ville, repoussés par l'ennemi, ces malheureux remplissaient les airs de mie tout à coup les clameurs de la joie succèdent à ces accents de désespoir ; les signaux annoncent l'arrivée de l'armée gauloise ; bientôt son infanterie couronne, les hauteurs, et la cavalerie de Comius inonde la plaine.

A cette vue César fit sortir sa cavalerie de ses retranchements ; elle combattit toute la journée celle des Gaulois ; et cette fois encore les Romains durent la victoire aux Germains auxiliaires, qui, par leur impétuosité, jetèrent le désordre dans les escadrons gaulois et les poursuivirent jusqu'à leur camp.

Cet échec consterna les assiégés : ils étaient sortis de leurs murs plein d'espérance, ils y revinrent accablés de douleur. Vercingétorix seul, inébranlable, relève leur courage ; et marche à leur tête contre les retranchements romains. Comius, du côté de la plaine, les attaque également de toutes parts ; les plus terribles assauts se livrent, et tant qu'on se bat de loin, les archers gaulois ont l'avantage ; leurs traits rapides percent tous les Romains qui paraissent sur les remparts ; mais, lorsqu'ils veulent franchir les murailles, et combattre corps à corps, les Romains à leur tour triomphent par leur adresse dans l'escrime, par la solidité de leur armure, par la force de leurs machines qui lancent sur les assaillants des balles de plomb, des pierres et de lourds javelots. Un grand

nombre de Gaulois sont précipités dans les fossés, d'autres s'enferment dans des chausse-trapes répandues devant les lignes.

Malgré tous ces obstacles, ils continuèrent avec opiniâtreté cette attaque toute la nuit ; déjà même Vercingétorix, parvenu à combler une partie du fossé, se croyait au moment de vaincre ; mais lorsque le jour parut, il vit que Comius, las de tant d'efforts repoussés, se retirait sur les hauteurs avec son armée. Cet abandon, réunissant contre lui les forces romaines, l'obligea de se renfermer encore dans la ville.

Après un court repos, par les ordres de Comius, Vergasionus, général des Arverniens et parent de Vercingétorix, à la tête de cinquante-cinq mille hommes, attaqua une colline peu éloignée du camp romain, et sur laquelle César avait placé deux légions ; en même temps la cavalerie gauloise descend dans la plaine, et le reste de l'armée des alliés menace de nouveau les retranchements.

Vercingétorix voit ces mouvements, en profite, et donne impétueusement l'assaut aux lignes romaines ; ainsi la bataille devient générale ; partout on combat avec fureur, les assiégés pour leur délivrance, les Romains pour leur salut, l'armée gauloise pour conquérir la liberté de la patrie. Les Romains étonnés entendent l'air retentir devant, derrière eux et sur leurs flancs, de cris horribles, leur bravoure fléchit ; la colline, objet et prix du combat, est enfin emportée par les Gaulois. César ordonne à Brutus de la reprendre ; il s'y précipite et se voit repoussé. Fabius lui succède et éprouve le même sort ; enfin César y court lui-même, se montre à la fois capitaine et soldat, rétablit le combat, et ne peut pourtant point encore décider la victoire. Mais alors Labienus, voyant que de tous côtés, les remparts et les fossés n'arrêtaient plus que faiblement la fureur gauloise, fait sortir des retranchements trente-neuf cohortes fraîches et intrépides, se précipite avec elles sur les ennemis et les enfonce ; la cavalerie romaine leur coupe la retraite, et en fait un carnage affreux. Sédulius, prince des Limousins, tombe percé de coups, Vergasilanus est pris ; soixante-quatorze drapeaux sont portés à César ; l'armée gauloise fuit, et la garnison d'Alésia perd tout espoir de délivrance.

Ainsi soixante-dix mille Romains¹, par l'habileté de leur général triomphèrent de trois cent vingt mille Gaulois. La cavalerie poursuivit les fuyards et en massacra un grand nombre ; le lendemain de cette funeste journée, Vercingétorix, rassemble ses braves et malheureux guerriers : *Je n'ai point, leur dit-il, entrepris cette guerre pour ma grandeur personnelle, pour mon intérêt privé. Je n'ai combattu que pour la liberté commune ; le sort a trompé notre espoir, il faut céder à la fortune ; mais si mon glaive ne peut plus servir la Gaule, mon trépas ou ma captivité peut encore lui mètre utile ; mon existence et ma liberté sont à vous, disposez-en à votre gré, et voyez si vous pourrez adoucir le vainqueur par ma perte : vous apaiserez peut-être César en ordonnant ma mort ou en me livrant vivant à son orgueil.*

Cette offre généreuse, dictée par le plais noble courage, fût acceptée par la crainte ; les Gaulois envoyèrent des députés à César, qui accorda la paix, à condition que son noble rival et les principaux chefs lui fussent livrés. Il ordonna aussi un désarmement général. Rangeant ses légions sur le front de son camp, César vit les Gaulois déposer leurs armes à ses pieds ; chaque soldat romain eut un prisonnier gaulois pour esclave. Les Éduens et les Arverniens furent seuls

¹ Cinquante-deux ans avant Jésus-Christ.

exemptés de cet humiliant tribut. Le vainqueur espérait par cette clémence regagner leur affection.

Comius s'éloigna avec les débris de son armée. Vercingétorix, trop grand pour être pardonné, resta dans les fers ; César le traîna quelques années après dans Rome, enchaîné à son char de triomphe, le punit ensuite de sa gloire en l'immolant, et, par cette indigne cruauté, ternissant sa renommée, s'abassa lui-même au-dessous du héros vaincu.

La victoire d'Alésia consterna la Gaule, et la terreur assura momentanément la tranquillité. César passa l'hiver à Bibracte et établit ses légions en quartiers dans la Franche-Comté, en Vivarais, à Mâcon, chez les Rhémois, et dans le Rouergue. Ces succès inespérés remplirent Rome de joie, et le sénat ordonna vingt jours de prières pour en rendre grâces aux dieux.

La Gaule vaincue n'était pas soumise ; terrassée par la force romaine et par le génie de César, elle espérait encore se relever. Ses chefs, impatients du joug, mais éclairés par l'expérience, ne songèrent plus aux levées générales, aux grandes batailles, aux victoires éclatantes ; ils s'occupèrent à diviser, à inquiéter, à fatiguer les Romains, en faisant éclater à la fois sur divers points et dans des lieux éloignés, le feu de la révolte. Ils se flattèrent ainsi qu'ils ruineraient et détruiraient leurs ennemis en leur faisant partout la guerre, sans leur offrir jamais ni de grandes masses à combattre ni de victoires décisives à remporter.

César pénétra leur dessein, surveilla leurs mouvements, et leur opposa cette incroyable célérité par laquelle il sut toujours saisir et fixer la fortune. Tandis que Marc-Antoine restait à Autun et défendait les quartiers d'hiver, il courut dans le Berri qui commençait missi à s'agiter, et comprima la révolte. De là, après avoir partagé le butin entre les légions ; il parut dans Orléans, y établit la paix, dispersa les Carnutes qui avaient pris les armes, y laissa deux légions pour les contenir, et marcha ensuite contre les peuples de Beauvais, de tous les Belges les plus nombreux, les plus fiers, les plus puissants, les plus belliqueux. Comme ceux-ci n'avaient pas voulu suivre les étendards de Vercingétorix, ils n'avaient point partagé son infortune, et leur armée encore entière, et intacte s'était grossie par l'arrivée des Calètes¹, des Atrébates².

Coréus, le plus opiniâtre ennemi des Romains, commandait ces troupes ; un autre chef non moins redoutable, Comius, laissant les Atrébates dans le camp, était allé chercher des secours en Germanie, Coréus campait sur une montagne, décidé à se renfermer dans ses lignes si César marchait contre lui avec des forces nombreuses, et à le combattre, s'il en avait peu. Le général romain reconnut qu'il était impossible d'investir une position si étendue et d'emporter d'assaut un camp retranché qui semblait inexpugnable. Dans l'espoir de les attirer hors de ce poste avantageux, il cacha une partie de ses troupes dans les bois, et se présenta avec le reste et face des ennemis. Coréus ne se laissa point tromper par ce stratagème, et resta inébranlable dans sa position.

Peu de temps après Comius étant arrivé avec cinq cents cavaliers germains, les deux cavaleries se livrèrent, entre les deux camps, de fréquents combats ; celle de César fut d'abord battue. Comius tailla en pièces les escadrons rhémois qui servaient dans l'armée romaine, et tua Vertiséus leur chef. Dès que les Romains

¹ Peuples de Caux.

² Peuples d'Artois.

s'écartaient pour aller au fourrage, les troupes légères des Gaulois tombaient sur eux et les massacraient.

César, fatigué de cette longue résistance, appela près de lui plusieurs légions dans le dessein d'attaquer le camp de vive force : les Gaulois, instruits de l'arrivée de ces renforts, résolurent d'éviter le combat, allumèrent, la nuit, de grands feux pour tromper César, et sortirent ainsi de leur camp sans être inquiétés. Leur retraite se serait continuée tranquillement, mais par malheur un traître apprit aux Romains que Coréus s'était embusqué dans un bois avec quelques troupes pour surprendre leur avant-garde. César, profitant de cet avis, tourne l'ennemi, l'enveloppe avec ses légions, et, lui propose de capituler. Coréus, ne pouvant fuir et ne voulant point se rendre, périt en combattant. La perte de cet intrépide défenseur de la liberté répandit la consternation dans son armée ; l'ordre et l'espoir disparurent avec lui. César augmenta leur trouble par la rapidité de sa marche, la peur fit taire la haine ; l'armée se dispersa ; ses chefs donnèrent des otages et se soumirent.

Comius seul refusa de souscrire à cette paix honteuse, il se sauva en Germanie. La vie de ce guerrier importunait les Romains ; l'année précédente, Labienus, décidé à se défaire du dernier défenseur de la liberté gauloise, avait chargé Volusénus de l'attirer à une conférence et de le tuer. Volusénus consent à exécuter cet ordre barbare ; Comius se rend sans méfiance à son invitation ; Volusénus lui présente la main ; à ce signal convenu un centurion frappe avec son épée, la tête du Gaulois. Comius, gravement blessé, mais retrouvant des forces dans son courage, tire son glaive, perce son assassin, écarte, effraie les autres, traverse leur foule, se retire, et jure de ne plus jamais paraître devant un Romain qu'à la tête d'une armée.

Tandis qu'il portait au-delà du Rhin sa haine ou ses désirs de vengeance, la Gaule, privée de chefs, resta courbée sous le joug du vainqueur. Les guerriers les plus braves, ceux qui ne pouvaient supporter la servitude, imitèrent Comius, passèrent en Germanie, et se mêlèrent à ces éternels ennemis de Rome, qui, dans la suite, sous le nom d'Allemands, de Bourguignons et de Francs chassèrent à leur tour les Romains de la Gaule.

De même qu'après une tempête les flots se montrent quelque temps agités, on vit encore dans plusieurs parties de la Gaule des tentatives de révolte

César comprima promptement ces rebellions naissantes à Liège (pays des Éburons), ainsi que dans le Poitou et dans l'Anjou ; celle du Limousin fut plus difficile à vaincre. Dumnacus, qui commandait les insurgés, livra bataille à Fabius ; la cavalerie romaine fut presque détruite dans ce combat ; mais les légions la vengèrent et taillèrent en pièces les rebelles.

Le chef des Carnutes, Ducurvatus, osait encore faire entendre à son peuple le cri de vengeance et de liberté. César, pour frapper la Gaule de terreur, condamna ce prince à la mort ; on lui trancha la tête après l'avoir frappé de verges. Cette rigueur intimidait les faibles, mais indignait les braves.

Drapès, à la tête d'un corps d'aventuriers sortis de toutes les cités, parcourt la Gaule, tue un grand nombre de Romains, et se joint dans le midi aux troupes du Quercy, commandées par Latérius et Cadurcus. Tous ensemble ils forment le hardi projet d'envahir la province romaine.

César les prévient, les poursuit, les atteint, les défait et s'empare d'Uxellodunum ville du Limousin, qu'ils avaient prise.

L'admiration qu'inspire le génie de ce grand capitaine est mêlée d'un juste sentiment d'horreur, lorsqu'on lit dans ses Commentaires ce peu de mots : *César, sachant que sa douceur était généralement connue, et ne craignant point qu'on attribuât à quelque changement dans son caractère un acte de rigueur nécessaire, pensa qu'après tant de révoltes enhardies dans divers lieux par l'impunité, il fallait enfin que le supplice de quelques-uns épouvantât les autres. En conséquence il fit couper la main à tous ceux qu'il venait de vaincre, et leur laissa la vie pour que leur mutilation rappelât longtemps leur rébellion et leur châtement.*

Le chef de ces infortunés, Drapès, échappa aux fers, à la honte, au supplice en se laissant mourir de faim. Lutérius, après avoir erré quelque temps dans les bois, fut trahi par un de ses compatriotes et livré à César. Ce brave Gaulois perdit ainsi et sa liberté et la main qui l'avait si généreusement défendue.

La terreur cependant ne put encore glacer tous les courages. Surus, illustré Éduen, qui n'avait pas voulu se soumettre comme son pays, se joignit aux Tréviraïs de nouveau soulevés ; la fortune le trahit : après un combat sanglant Labienus vainquit les troupes et le prit.

César employa l'hiver à parcourir la Gaule narbonnaise pour en assurer le repos et revint ensuite près d'Arras attendre le printemps.

Tout était en paix, hors Comius, qui, seul revenu dans sa patrie à la tête d'un corps de cavalerie, osait encore braver les forces romaines : Antoine et Volusénus marchent contre lui. Comius, enveloppé par leurs nombreuses légions, aperçoit Volusénus, court sur lui, le renverse d'un coup de lance, sabre tous ceux qui veulent l'arrêter, se précipite sur les légions, les traverse et leur échappe. Sa vengeance est accomplie ; seul debout et en armes dans la Gaule conquise, il écrit à Antoine, lui propose fièrement la paix, lui promet des otages, et jure qu'il vivra tranquille pourvu qu'on le laisse tenir le serment qu'il a fait de ne jamais voir aucun Romain devant lui. César y consentit, et le roi des Atrébates, dernier monument de la liberté gauloise, conquit ainsi par son courage, son indépendance, une paix honorable et l'estime de ses ennemis.

Tout était vaincu¹ ; César, déposant sa rigueur, ne s'occupa plus qu'à soumettre les esprits. Aussi habile en politique que terrible à la guerre, son adroite douceur fut peut-être alors plus funeste à la liberté gauloise que ses armes. Cherchant à corrompre ceux qu'il avait vaincus, il gagna les chefs par des présents, trompa les druides par des honneurs, flatta l'orgueil des cités en y élevant de somptueux édifices, et se concilia l'affection des peuples, en les exemptant d'impôts. Enfin, ce qu'on peut à peine concevoir, il parvint non seulement à faire supporter, mais même à faire aimer son pouvoir ; de sorte qu'appelé ensuite en Italie par la guerre civile, il vit les Gaulois soumis, au lieu de profiter de son absence pour se révolter, courir sous ses drapeaux, contribuer puissamment à sa victoire de Pharsale, à ses triomphes en Afrique et en Espagne, et le seconder partout : peut-être aussi dans cette guerre leur espoir fut, en suivant César, de se venger et de renverser avec lui la liberté de cette Rome qui venait d'anéantir la leur.

Telle fut la fin d'une guerre que Plutarque, Appien et Paterculus regardent comme la plus difficile et la plus périlleuse que les Romains aient jamais soutenue : *César, disent-ils, pendant dix ans, combattis trente fois les Gaulois en bataille rangée, soumit quatre cents de leurs peuples, prit huit cents de leurs*

¹ Cinquante ans avant Jésus-Christ.

viles ; défit trois millions d'hommes armés, et en fit périr un million sur les champs de bataille.

Un historien romain, en retraçant les détails de sa victoire d'Alésia, dans laquelle il assiégeait une armée formidable, étant assiégé lui-même par trois cent vingt mille Gaulois, dit, dans le transport de son admiration, *qu'il semblait au-dessus d'un mortel d'oser former une telle entreprise, et qu'il n'appartenait qu'à un dieu de l'avoir achevée.*

Tels sont les hommes, inconstants amis de la liberté, frivoles jouets de la gloire, ils craignent les conquérants, les haïssent, les admirent et les déifient.

CHAPITRE QUATRIÈME

UN seul peuple dans la Gaule restait encore libre, puissant et respecté. La république de Marseille, alliée et non sujette de Rome, presque aussi riche que Carthage et mieux gouvernée, voyait partout ses droits reconnus, ses lois révérees, son commerce florissant, ses armes redoutées. Ce fut peut-être la seule nation qui sut à la fois se faire craindre comme vaillante et chérir comme pacifique ; elle dut son long repos à sa vertu et son sénat força les gouvernements étrangers les plus ambitieux à ne point lui manquer de foi, parce que jamais il ne viola la sienne.

Lorsque le monde, ébranlé par les querelles sanglantes de César et de Pompée, vit tous les peuples se partager entre ces deux conquérants et verser ainsi leur sang pour le choix d'un maître, Marseille oublia son antique prudence. Ces deux partis sollicitèrent à l'envi son alliance ; les magistrats répondirent d'abord *qu'ils ne pouvaient décider quelle était celle des deux factions qui avait la justice de son côté et que la reconnaissance leur faisait un devoir de la neutralité, puisque Pompée leur avait donné de riches terres en Languedoc, en Vivarais et qu'ils devaient aussi à César un important accroissement de territoire. En conséquence ils déclarèrent que ne voulant nuire ni à l'un ni à l'autre, ils n'en secourraient aucun, et qu'ils ne les recevraient point dans leurs murs.*

Cette neutralité était sage, mais elle ne fut ni sincère ni durable. César venait d'asservir la Gaule, Pompée affectait un grand zèle pour la liberté ; les Marseillais : le favorisèrent Domitius et la flotte Pompéienne trouvèrent un asile dans leur port. Dès ce moment César les traita en ennemis, investit leur ville avec une partie de ses légions, et tandis qu'elles l'assiégeaient, il courut lui-même en Espagne pour conquérir cette belliqueuse contrée.

Partout la fortune secondait le génie de César ; sa flotte livra bataille à celle de Marseille, et la défit après un combat sanglant. Tribonius, lieutenant de César, pressait avec ardeur le siège sans pouvoir, triompher de l'opiniâtre résistance des Marseillais. Dignes à leur dernier moment de leur antique renommée, ils opposaient avec succès la science à l'art, la constance à l'impétuosité, et la valeur gauloise au courage romain.

L'armée navale de Pompée vint les secourir, et se joignit aux débris de leur flotte ; du haut de leurs remparts, ils virent la bataille navale qui devait fixer leur destinée. Après quelques heures d'incertitude, les vaisseaux romains dispersés s'éloignèrent, neuf galères marseillaises furent prises ; le reste chercha, en fuyant, un asile sur la côte d'Espagne.

Cette défaite répand la consternation dans la ville privée de vivres. Cependant le courage prolongé la résistance ; mais enfin une tour, ruinée par les assiégeants, s'écroule et leur ouvre une large brèche.

Le sénat capitule et obtient une trêve jusqu'au retour de César, auquel seul il veut se soumettre. Le siège est suspendu : mais le peuple, entraîné par le désespoir, brave ses magistrats, rompt la trêve, sort la nuit en armes, détruit les travaux des Romains, brûle leurs machines, et répand dans leur camp l'incendie et le carnage. Les légions, d'abord surprises, se rallient et repoussent les assaillants dans leurs murs ; le siège recommence, la disette réduit la ville à la

plus dure extrémité : en vain les assiégés redemandent à négocier ; leur perte est jurée.

Dans ce moment¹, César, vainqueur de l'Espagne, et revêtu de la dictature à Rome, paraît sous les murs de Marseille ; il écoute ses prières et lui accorde la paix : mais elle est obligée de lui livrer ses armes, ses trésors et ses vaisseaux : ainsi son antique gloire ne la sauva que de la destruction. Deux légions y restèrent en garnison ; on lui laissa ses lois, mais elle perdit sa liberté ; et sous le nom d'alliée, elle devint sujette.

Cicéron, indigné de voir l'image de cette illustre cité orner le triomphe de César, déplora sa chute et les larmes de ce grand homme furent l'oraison funèbre de Marseille.

Cette dernière conquête compléta l'asservissement de la Gaule. *Ainsi, dit saint Jérôme, fut vengée la prise de Rome par Brennus. Pour effacer cette tache, il avait fallu subjuguier le nord de l'Italie, soumettre en Orient la Galatie, s'emparer des rives du Danube, franchir les Alpes, et conquérir le sol même qui avait donné naissance aux auteurs de tant de guerres, d'irruptions, d'invasions et de désastres.*

De ce moment la Gaule soumise s'accoutuma au joug, oublia la liberté, ne chercha que le repos, et son histoire se confondit avec celle de l'empire romain, dont elle accrut la puissance et la gloire.

Les esprits ardents qui ne pouvaient vivre sans indépendance la cherchèrent en Germanie ; les autres trouvèrent dans la tranquillité jusque-là inconnue pour eux, le dédommagement des biens qu'ils perdaient. La sage politique de Rome put même faire illusion aux vaincus ; huit légions, postées pour les contenir sur les bords du Rhin, ne parurent occupées que du soin de les défendre contre toute invasion des Germains.

Les cités conservèrent leurs princes, leurs chefs, leur sénat, leurs lois, leurs coutumes, le droit d'assembler leurs députés, celui même de se faire quelquefois entre elles la guerre ; on n'exigea d'elles dans les premiers temps que de légers tributs ; les nobles continuèrent à dominer le peuple. Les levées de troupes auxiliaires que Rome leur demandait, loin de leur déplaire, donnaient un aliment journalier à leur caractère belliqueux, et leur offraient, au milieu des légions romaines, des moyens de gloire et de fortune, des prix militaires, des grades et des commandements qui satisfaisaient leur ambition.

Les druides, soit que la tolérance respectât leur culte, soit qu'ils l'abandonnassent, conservaient leur prééminence ; le sacerdoce romain les entoura du même respect, du même éclat, en les affranchissant de beaucoup de privations et d'austérités et comme la plupart étaient tirés de la noblesse ; ils continuèrent à faire partie du patriciat et de l'ordre équestre : aussi lorsque Claude interdit leurs sacrifices, cette révolution s'opéra doucement ; ils cédèrent, non sans murmures, mais sans désespoir, à ce grand changement qui ne portait que sur leurs dieux et non sur leurs dignités.

Peu à peu la Gaule se peupla de Romains et Rome de Gaulois ; les plus illustres des vaincus reçurent promptement le titre de concitoyens de leurs vainqueurs ; enfin la bravoure gauloise rajeunit et fortifia les légions romaines.

¹ Quarante-neuf ans avant Jésus-Christ.

La civilisation de Ronce répandit dans les Gaules ses lumières, son industrie, son opulence, ses mœurs et son luxe. Partout on vit s'élever des écoles, des académies, des cirques, des palais, des temples. Plancus¹ fonda, au confluent du Rhône et de la Saône, la ville de Lyon ; son nom latin *Lugdunum* était, dit-on, composé de deux mots celtés *lug*, corbeau ; *dune*, colline.

Les Gaulois², adorant le fils adoptif du guerrier contre lequel, ils avaient dix ans défendu leur indépendance, érigèrent à Auguste des temples dans plusieurs villes. On citait principalement ceux de Narbonne, Nîmes, et Béziers ; le plus fameux fut celui de Lyon ; soixante peuples y nommaient chacun un prêtre pour le desservir.

Telle est la rapidité effrayante avec laquelle les nations abattues se précipitent du sommet glorieux de la liberté dans l'idolâtrie de la servitude.

Au reste on doit convenir que le nouveau maître du monde sut parer la dépendance des couleurs de la prospérité. Les marais firent place aux moissons, les forêts aux vignes, les landes à la culture ; des chemins magnifiques, de nombreux canaux versèrent de tous côtés l'abondance, et en peu d'années la Gaule riche, pacifique, florissante, lettrée, saisissant la nouvelle gloire qui lui était offerte, se montra, encore digne rivale d'Athènes, de Rome ; et ne devint pas moins illustre par la science de ses magistrats, par l'éloquence de ses orateurs, par le génie de ses écrivains, qu'elle ne l'avait été par l'audace de ses guerriers.

Après la bataille d'Actium, la Gaule jouit longtemps du repos qu'Auguste donna au monde. Quelques peuples des Pyrénées s'agitèrent seuls, Auguste et Agrippa les comprimèrent. Les Sicambres voulurent tenter une invasion, Tibère les vainquit. Lorsque ce prince, pour le malheur de Rome, fut élevé à l'empire son joug tyrannique n'opprima que l'Italie.

Drusus et Germanicus firent briller dans les Gaules les antiques vertus romaines. Germanicus parcourait ces contrées pour y recueillir les tributs, lorsque son armée si révolta ; il apaisa la sédition de ses légions, en les menaçant d'envoyer sa famille et son fils à Trèves ; *parce qu'ils seraient, disait-il, plus en sûreté dans une cité étrangère qu'au milieu du camp romain*. Ce héros repoussa poursuivait les Germains, vengea les légions de Varus égorgées vainquit Arminius, affermit la- sécurité de la Gaule, et périt dans l'Orient, victime de la haine de Tibère.

A la mort de ce prince³, deux Gaulois téméraires conçurent l'espoir de rendre la liberté à leur patrie. Sacrovir, éduen, et Florus, trévirois, étaient tous deux illustres par leur naissance : leurs aïeux avaient obtenu le titre de citoyen romain, dans un temps où, selon Tacite, on ne le donnait qu'au courage, et à la vertu.

Ces deux guerriers firent secrètement de grands amas d'armes, enflammèrent le zèle de leurs amis, et cherchèrent dans toutes les cités à rallumer quelques étincelles de liberté. Consultant plus leur courage que leur force, ils oubliaient que les mœurs étaient changées et que la corruption romaine avait déjà amolli les âmes et énervé les esprits ; ils fomentaient le mécontentement et disposaient les hommes inquiets à la révolte, en leur rappelant l'accroissement des impôts, l'énormité des usures, l'orgueil et la dureté des généraux romains : *Jamais,*

¹ Quarante-trois ans avant Jésus-Christ.

² Douze ans avant Jésus-Christ.

³ Vingt et un ans après Jésus-christ.

disaient-ils, *l'occasion ne frit plus favorable pour recouvrer la liberté : la mort de Germanicus consterne Rome ; les factions la menacent ; les légions sont livrées à la discorde ; la Gaule est florissante ; l'Italie épuisée par le luxe et par la tyrannie, les Romains n'offrent plus à nos regards qu'une race efféminée ; et les étrangers seuls prêtent encore, en s'y mêlant, quelques forces à leurs armes.*

Les Gaulois, en perdant leur énergie, avaient conservé leur turbulence. La conspiration éclata dans plusieurs lieux, avant que les chefs eussent rassemblé les moyens de la soutenir. Sans attendre leurs ordres, les peuples de Tours et d'Angers prirent les armes. On envoya contre eux quelques cohortes qui les battirent et les dispersèrent facilement.

Sacrovir, pour masquer ses desseins, marcha lui-même avec les Romains contre les rebelles ; mais comme il affectait par bravade de les combattre sans se couvrir de son casque, on avertit Tibère qu'il ne s'était montré aux ennemis la tête nue que pour être reconnu et, ménagé par eux.

Pendant ce temps Florus leva, dans la Belgique une armée qu'il soumit à la discipline romaine ; mais le plus grand nombre de ses concitoyens refusèrent de joindre ses drapeaux. Varron et Silius lui fermèrent le chemin des Ardennes, et lui livrèrent bataille. Il lutta vaillamment contre eux ; mais la destinée des Gaulois était de périr par leur désunion. Julius Indus, compatriote et ennemi personnel de Florus, marcha contre lui avec un corps d'élite, attaque en flanc ses concitoyens et leur enlève la victoire. Florus battu échappa au vainqueur en se donnant la mort.

Sacrovir, privé de son appui et apprenant que ses propres desseins n'étaient plus un mystère, se vit forcé de combattre seul. Il arma à la hâte quarante mille hommes dont la principale force était composée d'esclaves destinés au métier de gladiateurs ; on les nommait Croupellaires ; ils portaient une armure de fer d'une seule pièce, impénétrable aux coups de l'ennemi, mais qui en même temps les privait de toute agilité. Les Séquanien donnèrent quelques secours à Sacrovir, et des aventuriers de tous les pays vinrent le rejoindre.

Cette foule irrégulière, indisciplinée, sans expérience de la guerre, ne semblait redoutable que par sa masse. Cependant le bruit de cette insurrection répandit en s'exagérant la terreur dans Rome ; on y crut que les soixante-quatre cités de la Gaule s'étaient révoltées, et que les Germains accouraient pour renverser avec elles l'empire romain.

Silius, informé de ces mouvements, en prévint le progrès par sa célérité ; il livra la Séquanie au pillage pour la punir de sa défection et atteignit l'armée gauloise à quatre lieues d'Autun, dont elle s'était emparée.

Sacrovir, s'efforçant de communiquer aux siens un espoir qu'il ne conservait plus, leur rappela les exploits de leurs aïeux, la prise de Rome ; leur représenta surtout combien la liberté serait glorieuse après la victoire, et la servitude accablante après la défaite.

Les acclamations tumultueuses qui lui répondirent annonçaient plutôt le désordre que la confiance. Silius dit aux Romains, *qu'il serait trop honteux pour les vainqueurs de la Germanie de considérer comme des ennemis redoutables ces Gaulois tant de fois vaincus ; que Tours, Angers, Trèves et la Séquanie venaient de céder à quelques cohortes ; et qu'enfin ils n'avaient plus devant eux qu'une troupe d'Éduens, plus connus par leur luxe et par leur mollesse que par leurs armes.*

La confusion qui régnait parmi les Gaulois ne leur permit point de lutter contre la tactique romaine ; la cavalerie de Silius tourna rapidement leurs ailes et les mit en fuite ; le centre seul résista ; il était composé de la troupe des Croupellaires ; ainsi quelques esclaves furent les derniers qui combattirent alors pour la liberté.

Les Romains, las de voir qu'ils ne pouvaient ni ébranler, ni entamer, ni percer, ces masses immobiles, les démolirent, comme des murailles, à coups de cognée et de hache.

Sacrovir, traversant Autun, s'enferma dans une maison de campagne et se poignarda. Fidèles à leur serment, ses *soldurii* livrèrent la maison aux flammes et s'entretuèrent tous.

Le sénat romain décerna pour cette victoire l'ovation à Tibère, qui dédaigna ce triomphe et le refusa.

Caligula donna aux Gaules qu'il parcourut le spectacle bizarre de ses tyranniques extravagances¹. Voulant triompher de la Germanie qu'il n'avait pas combattue, il fit habiller en captifs germains un grand nombre de Gaulois d'une taille colossale ; de là accourant sur le rivage de l'Océan, il fit recueillir un grand nombre de coquilles dans les casques de ses soldats et les emporta comme trophée de ses prétendues victoires sur la mer et sur Albion. Tandis que le sénat de Rome avilie prodiguait ses hommages à cet insensé, un artisan gaulois seul le brava. Caligula, le voyant éclater de rire à sa vue lui en demanda la cause. *Je ris*, dit le Gaulois, *parce que je vois en toi le plus bizarre modèle de folie que jamais le ciel ait présenté aux regards de la terre.*

Claude voulut compléter le sénat romain². Les nobles Gaulois depuis longtemps alliés de l'empire, aspiraient à l'honneur d'en être citoyens, et prétendaient à toutes les dignités. L'empereur appuyait leurs sollicitations ; leur admission dans le corps illustre des sénateurs y devint le sujet d'une vive contestation. *Eh quoi ! disait-on, ferons-nous de Rome une ville captive ? La livrerons-nous à des étrangers dont l'opulence insultera la pauvreté des sénateurs du Latium ? Enfin nommerons-nous consuls les chefs de nos plus opiniâtres ennemis, les descendants de Brennus, les petits-fils de ceux qui naguères assiégeaient nos légions et César dans Alésia ? N'est-ce point assez de les traiter en Romains, de leur accorder des droits civiques, et prostituerons-nous la pourpre romaine en les en décorant ?*

Je ne vous propose, répondit Claude, *que d'imiter nos aïeux ; le premier de mes ancêtres était Sabin. Albe donna le jour à ceux de César. La plupart des familles sénatoriales tirent leur origine de citoyens choisis dans toute l'Italie. Avez-vous jamais regretté le don que vous a fait l'Espagne des Balbus, et la Gaule narbonnaise de tant d'hommes fameux ? Athènes et Lacédémone ne sont tombées que pour avoir rejeté de leur sein les vaincus qui auraient augmenté leurs forces. Dédaignerez-vous des alliés nobles et belliqueux, tandis que de tout temps Rome n'a point cru s'abaisser en élevant des affranchis mêmes à la magistrature ? Son fondateur Romulus embrassait le soir, comme Romains, ceux qui, le matin, l'avaient combattu en ennemis.*

Les Sennonais, en vous faisant vaillamment la guerre, ont-ils plus mérité votre haine que les Volsques et les Éques menaçant vingt fois vos murailles ; que les Samnites qui vous ont fait passer sous le joug ? Croyez-moi donc, et, par une

¹ Trente-neuf ans après Jésus-Christ.

² Quarante-huit ans après Jésus-Christ.

politique sage, réunissez à vous des peuples qui déjà ont pris vos mœurs et imité vos arts. Par cette union vous attirerez à Rome leurs richesses, qu'une séparation plus longue concentrerait chez eux.

Les coutumes changent avec le temps ; ce qui est aujourd'hui ancien a été d'abord nouveau. Au commencement Rom n'accorda ses dignités qu'aux seuls patriciens. Peu de temps après, le peuple parvint à les obtenir ; ensuite on les donna aux Latins ; enfin à toutes les nations de l'Italie. Une fois prise, la décision sur laquelle vous délibérez aujourd'hui deviendra également un usage et servira d'exemple dans l'avenir.

On accueillit en partie la proposition de l'empereur, et un sénatus-consulte accorda l'entrée du sénat aux plus anciens alliés de Rome, aux Éduens, qu'on appelait les frères du peuple romain. Cet acte de Claude parut dans la suite si sage à Vespasien, qu'il en fit un titre d'honneur pour ce prince, et voulut, pour en éterniser la mémoire, qu'on lui donnât le nom de père du sénat.

La Gaule supporta moins patiemment¹ que l'Italie la tyrannie du successeur de Claude, de l'infâme Néron et ce fut un Gaulois qui le premier donna au monde le signal de sa chute. Il se nommait Vindex : plusieurs de ses aïeux étaient parvenus contre au pouvoir suprême dans l'Aquitaine ; il était lui-même membre du sénat romain et propréteur en Celtiques où il commandait une armée.

Vindex aimait trop la gloire pour ne pas détester Néron ; indigné des ordres tyranniques dont ce monstre voulait le faire l'instrument, il excite et décide ses légions à la révolte : les Gaulois en foule se rangent sous son étendard. Alors Néron, qui n'osait opposer à ses armes que des poignards, mit sa tête à prix pour dix millions.

Lorsque Vindex lut cet édit, il s'écria : *On demande ma tête ; eh bien ! je la livrerai à celui qui m'apportera celle de Néron.* L'armée romaine, et les Gaulois proclamèrent Vindex empereur ; il refusa le sceptre et le fit donner à Galba.

Cependant le sénat, décimé par Néron, et qui rampait encore en frémissant aux pieds du tyran qu'il détestait, déclara lâchement Vindex ennemi de la patrie, et envoya aux légions de Germanie, commandées par Virginius, l'ordre d'entrer dans la Gaule pour y réprimer l'insurrection. Virginius obéit ; mais son intention secrète était de se joindre à Vindex au lieu de le combattre ; déjà rapprochés l'un de l'autre, ils s'écrivaient, s'entendaient, se concertaient ; malheureusement les légions de Germanie, qui n'avaient pu encore être instruites des projets de leur général, attaquèrent impérieusement, sans ordre et sans signal l'armée des Gaules ; la bataille se donna ainsi malgré les deux chefs.

Comme la science et le courage étaient égaux des deux côtés, le combat fut long, opiniâtre et sanglant. Enfin les légions germanes l'emportèrent, et l'armée gauloise, qui ne voulait pas fuir, fut presque tout entière détruite. Vindex ne survécut que peu d'instant à ses compagnons d'armés, il se tua de désespoir.

Les vainqueurs proposèrent la couronne à Virginius ; mais il dédaigna de l'accepter, trouvant sans doute que la pourpre impériale était trop souillée par Néron pour que la vertu voulût s'en revêtir. Il déféra, comme il le devait, le choix d'un empereur au sénat.

La mort de Néron vengea le monde et délivra Rome. Les sénateurs donnèrent la couronne à Galba ; Virginius le reconnut : les légions qui défendaient le Haut-

¹ Soixante-huit ans après Jésus-Christ.

Rhin, et qui avaient autrefois dépendu de Vindex, se rallièrent en apparence à Virginius ; mais leur ressentiment et celui des Gaulois devinrent des semences de discorde et de rébellion, que d'autres circonstances ne tardèrent pas à faire éclater.

Après un règne court et plus sévère que glorieux ; Galba fut tué dans Rome¹ et remplacé par Othon, jeune favori de Néron. L'Italie se soumit à lui ; l'Orient, dont les vœux appelaient déjà Vespasien au trône, ne montra au nouvel empereur qu'une obéissance contrainte. Les légions de Germanie proclamèrent empereur Vitellius ; Galba venait de lui donner le commandement de la Gaule ; elle embrassa vivement sa cause. Lyon seul, favorisé par Néron, inclinait pour Othon ; mais la crainte l'empêcha de se déclarer.

Malgré le courage des légions gauloises et germanes, les Vitelliens perdirent d'abord deux batailles en Italie ; mais enfin leurs forces réunies, triomphèrent à Bébriac de celles d'Othon ; il fut vaincu et se tua.

Vitellius n'avait, point encore franchi les Alpes ; et tandis que ses généraux lui achetaient le trône de leur sang, traversant lentement la Gaule, il la livrait au pillage.

Cette malheureuse contrée éprouvait à la fois tous les maux de la dépendance, de la discorde et de la guerre civile : les lois étaient muettes, les concussionnaires n'avaient plus de frein ; l'impunité multipliait les crimes : les Gaulois qui avaient suivi les drapeaux de Virginius traitaient en ennemis leurs compatriotes attachés à la mémoire de Vindex, et les nommaient avec mépris Galbiens : jaloux de l'opulence des Séquanais et des Éduens que Galba avait par reconnaissance affranchis d'un quart de leurs tributs, ils dévastèrent ces riches contrées.

Les cités tiraient parti de la guerre civile pour satisfaire leurs mutuelles rivalités. Trèves et Langres, traitées sévèrement par Galba, se joignirent aux légions disposées à la sédition par l'indiscipline. Partout on s'assemblait de nuit, on formait des associations secrètes, et, suivant l'antique usage de la Gaule, on s'envoyait en présent et en signe de fraternité deux mains d'argent entrelacées.

Bientôt la révolte éclata dans quelques légions. Vitellius fit mettre à mort tous ceux qui n'avaient pas voulu se rallier à lui contre Othon. Civilis seul échappa à son courroux ; le tyran n'osa frapper un guerrier si renommé parmi les Bataves ; il commandait huit cohortes gauloises auxiliaires de la quatorzième légion. Vitellius, redoutant son crédit sur les troupes et leur vengeance, le laissa fuir.

Enfin la Gaule se vit délivrée des orgies du nouvel empereur et du brigandage de son armée. Après avoir incendié Metz, exercé partout d'affreuses rapines, désarmé et pillé Vienne en Dauphiné contre laquelle Lyon sa rivale avait enflammé sa haine, Vitellius traversa l'Italie en ennemi ; et entra dans Rome comme dans une ville prise d'assaut.

Tout le règne de ce prince ne fut qu'une suite continuelle d'injustices, de crimes, de débauches, de factions. L'empire romain allait périr dans l'opprobre : Vespasien prit les armes pour le délivrer ; l'Orient suivit ses enseignes ; et, dans le nord de la Gaule, Civilis, qui parut d'abord combattre pour sa cause, prouva bientôt qu'il marchait à un autre but, et qu'il ne prenait parti dans les dissensions de Rome que pour affranchir totalement les Gaules de son joug.

¹ Soixante-huit ans après Jésus-Christ.

Quelques tribus de Cattes, forcées par des dissensions civiles de quitter leur pays, étaient venues habiter une contrée marécageuse située près de la mer entre deux bras du Rhin ; on l'appelait l'île des Bataves, et les Cattes qui s'y établirent en prirent le nom. Cette colonie guerrière s'allia bientôt à plusieurs peuples de la Belgique, peuples que César regardait comme les plus vaillants de tous les Gaulois.

Julius Civilis et Paulus étaient tous deux chefs des Bataves ; ils avaient combattu avec gloire dans les armées romaines. Paulus périt à Rome, dans un temps où le courage conduisait au supplice. Civilis se sauva ; emprisonné ensuite par Vitellius, il ne dut la vie qu'à la peur qu'il inspirait à ce lâche tyran. Il avait vu de près les monstres vils et féroces auxquels le sort aveugle livrait le monde ; le souvenir de ses chaînes pesait sur son âme : impatient de se venger il méditait l'affranchissement des Gaules, et partout ses émissaires s'efforçaient de déterminer les cités à la révolte.

Dans un autre temps il eût réussi ; mais les courages étaient abattus, les mœurs amollies, les peuples divisés : Civilis était plus grand que son siècle ; doué d'un esprit actif et fécond en ressources, saisissait rapidement la fortune quand elle le favorisait, et savait encore la poursuivre lorsqu'elle lui échappait : il se comparait lui-même au fameux Annibal et à Sertorius, non sans quelque raison, car il était vaillant, habile, et privé d'un œil comme eux.

Dissimulant d'abord sa haine générale contre les Romains¹, il parut ne s'armer que pour embrasser la cause de Vespasien contre Vitellius, et conserva même encore dans les premiers moments d'hostilités l'apparence de la soumission. Il fomentait dans différents lieux des soulèvements sans qu'on put le soupçonner d'en être l'auteur : enfin lorsque le moment lui parut favorable pour agir, il donna la nuit un festin au fond d'un bois sacré, aux Gaulois les plus audacieux. *Vous voyez, leur dit-il, que l'empereur ne nous traite plus en alliés, mais en esclaves ; chaque jour appesantit notre servitude ; la Gaule est une proie toujours tentante et toujours nouvelle pour ses oppresseurs ; ils se succèdent rapidement sans nous laisser aucun repos. Dès que l'un d'eux est gorgé de richesses, il nous en arrive un autre : leur insatiable avidité est un gouffre éternel qui engloutit tout et qu'on ne peut remplir. Non moins prodigues de notre sang que de nos biens, ils nous épuisent par de nombreuses levées d'hommes ; et tandis qu'ils se livrent à la mollesse, nous supportons seuls pour eux les travaux de la guerre. Tournez vos regards sur le camp romain, vous n'y verrez que des vieillards, des soldats débiles enrichis des dépouilles de la Gaule. Ce vain nom de légion dont ils se parent encore pourrait-il vous intimider ? Je n'y aperçois de forces réelles que les nôtres, que l'infanterie, que la cavalerie bataves. Notre séparation seule enlèvera tout le nerf de leur armée. Nous pouvons compter sur les Bretons et sur les Germains ; les uns sont nos alliés, les autres sont nos frères : enfin, pour vous rassurer, il vous suffit de regarder vos ennemis, et pour les vaincre, de saisir vos armes.*

Tous les chefs bataves et gaulois, enflammés par ces paroles, se dispersèrent, et coururent partout exciter les peuples à la guerre. Les hostilités commencèrent sur les bords de l'Océan. Les Caninefates, alliés des Bataves, surprirent plusieurs cohortes, les égorgèrent, brûlèrent quelques forts et s'emparèrent de vingt-quatre vaisseaux romains.

¹ Soixante-neuf ans après Jésus-Christ.

Civilis, qui n'avait point levé le masque, conseilla aux généraux de l'empereur de disséminer leurs forces pour comprimer l'esprit de sédition qui éclatait en différents lieux. Hordéonius, chef de l'armée, ne suivit pas ce conseil perfide, mais son indolence et sa faiblesse encouragèrent la rébellion.

La division régnait dans les légions ; la plupart des officiers inclinaient secrètement pour Vespasien, les soldats pour Vitellius, Civilis, ayant trouvé le moyen de faire sortir de Mayence ses cohortes bataves, se révolta ouvertement ; il fit venir dans son camp sa mère, ses sœurs, les femmes et les enfants de chaque soldat, afin que leur présence ne laissât à ses troupes d'autre espoir de salut que la victoire.

Hordéonius envoya de Cologne et de Trèves deux légions contre lui ; Lupercus qui les commandait ne put résister à l'impétuosité des Bataves ; les Romains, abandonnés par les auxiliaires, furent vaincus, et se retirèrent dans une forte position nommée Vetera Castra.

Civilis investit ce camp : Hordéonius voulait s'y tenir renfermé ; les légionnaires l'accusent de lâcheté, méprisent ses ordres, sortent de leurs retranchements, et livrent bataille à Civilis. Au milieu de l'action, la cavalerie belge abandonne les Romains et passé du côté des Bataves. Cette défection décide la victoire, les légions fuient en désordre : Civilis les poursuit vivement, comble avec leurs morts les fossés de leur camp : les retranchements sont un moment forcés, et ne peuvent être repris qu'après une longue lutte et un grand carnage. Les Teuctères et les Bructères accourent sous les drapeaux de Civilis, la Germanie s'ébranle ; et le Rhin ne lui oppose plus qu'une faible barrière.

Hordéonius, qui n'était parvenu qu'après une grande perte d'hommes à faire sortir l'ennemi de son camp, demandait partout des secours. Vocula, à la tête d'un corps d'élite, arrive de Rome pour combattre Civilis ; mais les légions indisciplinées secondent mal ses efforts ; il livre une bataille et la perd. Civilis, après avoir tenté vainement de profiter de cette victoire pour prendre le camp d'assaut, tourna le siège en blocus.

Dans ce moment on apprit que le lâche Vitellius, perdant honteusement l'Italie, avait capitulé dans Rome ; que, rompant ensuite la capitulation, sa garde avait livré le Capitole aux flammes, et qu'enfin le peuple romain indigné venait d'enlever à ce tyran la couronne et la vie.

Un envoyé de Vespasien vint ordonner au général des Bataves de poser les armes, puisqu'il ne les avait prises que pour sa cause, et que son triomphe rendait désormais la guerre : inutile.

Civilis feignit d'obéir¹ ; mais rassemblant en secret ses compagnons d'armes et ses alliés, *perdront-nous ainsi*, leur dit-il, *le fruit de nos travaux, le prix de nos succès ? J'ai servi vingt-cinq ans dans les camps romains ; quelles ont été mes récompenses ? la mort de mon frère et une honteuse captivité. Comment a-t-on payé votre sang versé pour ces maîtres orgueilleux ? par de lourds impôts, par des coups de verges, par la hache des licteurs : et voyez cependant combien il serait facile de secouer un joug si honteux ! Nous qui ne formons qu'une faible portion des Gaules, nous avons déjà seuls bravé les forces de l'empire et menacé ses camps nombreux : les uns sont pris, les autres investis. Cessons donc de risquer sans honneur notre vie, pour servir une de leurs factions ; osons*

¹ Soixante-dix ans après Jésus-Christ.

combattre pour nous-mêmes : Qu'avons-nous à redouter ? La victoire nous rendra libres, et la défaite ne peut empirer notre sort.

Les Bataves et leurs alliés répondirent à ce discours par de vives acclamations, et la guerre contre Rome fut unanimement résolue.

Bientôt l'armée batave attaqua impétueusement le camp de Vocula ; il allait être forcé, lorsque soudain quelques cohortes, arrivant d'Aquitaine, chargent les Gaulois en queue et les forcent à la retraite. Peu de jours après Civilis livre une nouvelle bataille ; la victoire se déclarait pour lui, mais, au milieu de la mêlée, il tombe de cheval ; on le croit mort, et ses troupes prennent la fuite. Les Romains, heureux d'échapper, par cet accident, à une défaite presque certaine, n'osèrent poursuivre les Bataves.

Hordéonius avait péri victime d'une sédition ; Vocula, malgré sa fermeté, contenait difficilement dans ses légions l'esprit de révolte ; il livra encore plusieurs combats dont les succès furent balancés et indécis.

Cependant la nouvelle de l'incendie du Capitole réveillait, parmi les Gaulois l'espoir de la liberté. Les druides disaient hautement *que si jadis Rome avait survécu à Brennus, on ne devait attribuer son salut qu'à la conservation du Capitole ; que l'existence de cette ville était attachée à celle de ce monument, et qu'ainsi sa destruction devenait aujourd'hui pour les Romains le signal de la colère des dieux, et pour les Gaulois le présage de la victoire.*

La superstition appuyait alors la politique de Civilis. Classicus, chef des peuples de Trèves, et Tutor, commandant de la garde du Rhin, se joignirent à lui. Enfin la cité de Langres s'arma pour l'indépendance gauloise, et ses troupes marchèrent sous les ordres de Julius Sabinus, noble Gaulois, qui se prétendait descendre de Jules César, avec lequel sa bisaïeule avait formé une liaison secrète.

Tous ces chefs s'assemblent à Cologne ; ils espèrent que les dissensions des Romains donneront aux Gaulois le temps de s'affranchir de chasser les étrangers de leur territoire et de fortifier les Alpes. Leurs émissaires parcourent les cités de la Gaule et appellent tous les peuples aux armes.

L'intrépide Vocula, s'efforçant de résister à la fois aux attaques de l'ennemi et aux trahisons des siens, était campé à Nuits. Civilis et Tutor s'approchèrent de lui avec leur armée. Bientôt, au lieu de combattre, les avant-postes gaulois et romains parlementèrent ; les émissaires de Civilis parvinrent à séduire les soldats. Enfin ce qu'on n'avait jamais encore vu, deux légions, abandonnant leurs aigles, se soulèvent contre leur patrie, et déclarent qu'elles veulent prêter serment au chef des Gaulois : en vain Vocula leur reproche avec force cette lâcheté, en vain il leur représente la honte de jurer obéissance à des étrangers. On l'écoute avec colère ; on lui répond par des murmures. *Eh quoi*, dit-il, en bravant leurs menaces, *on verra les vainqueurs servir les vaincus, des Romains obéir à des barbares ; les figures sauvages et bizarres de leurs enseignes remplaceront vos nobles aigles ; vous recevrez l'ordre d'un Tutor, d'un Sabinus ? Est-ce leur nombre qui vous effraie ? N'avez-vous plus vos glaives pour les braver ? Et quand même vos armes ne vous offriraient qu'une trop faible espérance de victoire, ne devriez-vous pas encore imiter vos aïeux qui préféraient la mort au déshonneur ?*

Ces paroles vraiment romaines firent peu d'impression sur des esprits séduits et, sur des courages abattus. Quelques Gaulois, envoyés par Classicus

poignardèrent Vocula, que ses coupables soldats livrèrent sans défense à ses meurtriers. Les légions alors prêtèrent serment au nouvel empire des Gaules.

Le camp da Vetera résista plus longtemps aux armes et aux séductions de Civilis ; mais enfin les troupes qui le défendaient, vaincues par la famine, se rendirent, et jurèrent aussi obéissance à l'empire des Gaules. Cette soumission forcée fit leur honte et non leur salut, car, au mépris de la capitulation, les Bataves commencèrent par les dépouiller et finirent par les massacrer.

Ce fut alors que Civilis fit couper sa longue chevelure blonde, qu'il avait juré de laisser croître jusqu'au moment où il se serait vengé des Romains ; l'humiliation des légions lui parut une vengeance plus complète que la victoire.

Ce guerrier ambitieux fut le seul des chefs insurgés qui ne prêta pas serment à l'empire des Gaules, parce que dès lors il méditait de concert avec les Germains la conquête de ces belles contrées.

Les alliés se partagèrent les captifs, et réservèrent le chef d'une légion pour en faire hommage à Véléda, vierge germane, respectée alors comme prophétesse, vénérée comme fée, et même adorée comme déesse : cette femme avait, disait-on, prédit la victoire des Bataves et le désastre des Romains.

Les légions rebelles ne tardèrent pas à sentir la honte de leur défection, elles virent en frémissant leurs aigles arrachées, et sous leurs yeux les Gaulois, livrant Cologne au pillage, égorgèrent les Romains qui s'y trouvaient.

Civilis et Classicus¹, vainqueurs, reçurent dans cette ville une ambassade de la nation des Teuctères.

Les propositions et le langage des députés peignaient avec énergie la grossièreté sauvage de ces Germains et leur haine implacable contre Rome. *Nous félicitons les Gaulois, disaient-ils, et nous remercions Mars, puisque ce dieu vous ramène dans les rangs des enfants de la guerre et des peuples libres. Jusqu'à présent l'eau, la terre et l'air n'étaient pour vous que de vastes cachots. Vos corps subissaient l'inspection des Romains, vos biens leurs taxes ; ils se faisaient des trophées de vos vêtements et même de vos armes. Montrez-vous donc dignes de nous, en nous imitant ; abattez les murs de vos villes ; les animaux sauvages eux-mêmes perdent leurs forces dans ces prisons de pierres, vrais remparts de la tyrannie. Égorgez sans pitié tous les Romains ; la liberté ne peut exister avec eux : reprenez-leur vos biens, et désormais jouissez-en tous en commun, car les dieux ont destiné la terre à tous les braves, comme la lumière à tous les hommes. Quant à nous, effaçons les limites qui nous séparent, et habitons indistinctement les uns chez les autres, comme nos pères. Ce que nous vous conseillons surtout, c'est d'abjurer ce luxe et ces voluptés dont Rome se sert plus habilement que de ses armes pour subjuguier les peuples. Notre alliance et notre amitié sont à ce prix.*

Les chefs de la Gaule répondirent qu'ils accepteraient avec joie l'alliance proposée. *Cependant, dirent-ils, au lieu de détruire nos remparts, nous en construirons de nouveaux pour défendre notre indépendance. Nous avons chassé les Romains qui nous combattaient, mais nous devons épargner les autres qui, depuis un grand nombre d'années, nous sont unis par les liens du sang ; leur mort jetterait le deuil dans nos propres familles. Pour vous, Germains, l'entrée*

¹ Soixante-dix ans après Jésus-Christ.

des Gaules, vous sera ouverte toutes les fois que vous y viendrez sans armes. Civilis et Véléda seront nos arbitres ; ils rédigeront notre traité.

Ce traité fut conclu. Cependant les députés gaulois ne purent parler à Véléda : cette prophétesse restait invisible au fond d'une tour isolée ; un de ses parents, seul admis près d'elle, recevait les demandes qu'on lui adressait et rapportait ses réponses.

Civilis employa le reste de l'année à étendre ses conquêtes : une armée romaine vint encore le combattre ; Labéon la commandait. Les Germains et les Gaulois remportèrent la victoire. Ce succès décida la cité de Tongres et les Nerviens à se ranger sous les drapeaux de Civilis.

Les peuples de Langres élurent alors pour empereur des Gaules Julius Sabinus et le proclamèrent César. Sabinus, illustre par ses malheurs plus que par ses talents ne justifia point le choix de ses concitoyens. Marchant en Séquanie sans ordre et sans précaution, il fut enveloppé, battu, et ne sauvât sa vie qu'en répandant le bruit de sa mort.

L'incendie de sa maison et la profonde douleur de sa femme. Éponine, en apprenant cette nouvelle, parurent la confirmer¹. Sabinus s'était caché dans le fond d'une caverne ; il y vécut neuf années, nourri et consolé par les soins de sa courageuse épouse : deux enfants même y devinrent les fruits de leur amour ; mais enfin la trahison d'un vil esclave découvrit leur retraite ; ils furent arrêtés et envoyés à Rome.

La fière Éponine se jeta aux pieds de l'empereur, dans l'espoir de conserver le seul objet qui l'attachait à la vie ; mais Sabinus avait porté le titre de César : la politique rendit l'empereur inflexible, il ordonna la mort de cette famille infortunée.

Sa rigueur rendit à Éponine son noble courage : *Je reçois la mort, dit-elle, comme un bienfait des dieux ; mon véritable supplice serait de te voir heureux et vainqueur. Longtemps enfermée dans le sein de la terre ses ténèbres me consolait parce qu'elles éloignaient de mes yeux le spectacle de ta fortune.* Le trépas de cette femme héroïque éternisa sa gloire et souilla celle de Vespasien.

La défaite de Sabinus fut un grand malheur pour la Gaule. Les Séquaniens, les Rhémois, les Éduens, persistèrent dans l'alliance de Rome, et perpétuèrent ainsi l'asservissement de leur patrie.

Cependant Cerialis, général expérimenté, fut envoyé par Vespasien dans la Gaule, à la tête d'une forte armée. Les députés de toutes les cités s'assemblèrent à Reims pour décider si elles continueraient à combattre ou si elles se soumettraient. En pareil cas le doute est une faiblesse ; et dès qu'on délibère entre la liberté ou la servitude, la honte est déjà résolue.

Valentin, noble Trévirois, soutint alors avec éloquence la cause de la guerre et de l'indépendance. Julius Auspex vanta la protection de Rome, et les douceurs de la paix. Son opinion entraîna la majorité des avis qui depuis longtemps n'étaient que trop partagés. Langres et Trèves avaient précédemment pris parti pour Néron et contre Vindex : dès lors une profonde haine avait aigri les autres peuples de la Gaule contre ces deux cités : la jalousie des chefs s'opposait à la réunion des forces. *Qui, disait-on, conduira la guerre ? Qui donnera les auspices ? et même après le succès, où placer la capitale de l'empire ? La victoire*

¹ Soixante-dix-neuf ans après Jésus-Christ.

augmenterait nos divisions au lieu de les terminer, et la guerre civile succéderait à la guerre extérieure ; car aucune cité ne veut céder la prééminence à l'autre : chacune fait valoir sa force, son antiquité ou ses alliances : nôtre désunion rend la guerre impossible, et la paix indispensable.

Ainsi fut abandonnée la plus noble cause : Langres, Trèves, avec les Bataves et les Nerviens, restèrent seuls sous les armes. Peut-être cependant les choses eussent-elles encore changé de face, si les généraux gaulois, profitant de leurs premiers succès, eussent marché promptement sur les Alpes ; mais ils prodiguèrent sans fruit un temps précieux, Civilis à poursuivre Labéon dans la Belgique, et Classicus à partager entre ses troupes les dépouilles romaines ; Tutor borna ses exploits au massacre d'une cohorte. Sur ces entrefaites Cerialis parut : il défit Tutor. Les légions qui avaient déserté rentrèrent dans le camp romain. L'adroite clémence de Cerialis effaça leur honte, et les enflamma du désir d'expié leur faute.

Les Trévirois combattirent vaillamment, mais ils furent vaincus ; leur chef Valentin expia dans les fers le crime de fidélité à sa patrie.

Cerialis, aussi fermé pour maintenir la discipline qu'intrépide dans les combats, sauva Trèves du pillage ; rassemblant dans cette ville les états des peuples insurgés, il leur rappela les invasions des Cimbres et des Teutons, que d'autres peuples germains menaçaient de renouveler. *On cherche à vous éblouir, disait-il, par un faux prestige de liberté. Que voyait-on dans la Gaule avant César ? La tyrannie de quelques chefs ; des factions qui vous déchiraient ; un état de guerre perpétuelle : les lois romaines seules ont fait connaître le repos et la paix. Il est vrai que, pour maintenir cette paix, il faut lever des soldats et, payer des tributs mais existe-t-il à cet égard quelque distinction injuste ou humiliante entre les Romains et les Gaulois ? Ceux-ci commandent, comme nous, les légions ; ils gouvernent les provinces ; ils sont appelés à toutes les dignités. Lorsque l'empire est gouverné par un bon prince, la Gaule partage le bonheur de Rome, et lorsque nous gémissons sous quelque tyran, l'Italie, plus proche de son joug, en sent plus que vous la pesanteur. Le jour où vous expulserez les Romains de la Gaule vous y introduirez la discorde, et toutes les calamités qu'elle enfante. Enfin, réfléchissez-y mûrement ; ce n'est point Rome qui vous prend, c'est Rome qui se donne à vous.*

Les Gaulois, surpris de la modération de ce discours, l'applaudirent, parce qu'ils avaient craint, étant vaincus, d'entendre un langage plus menaçant ; ils se soumirent.

Les Bataves restaient seuls à vaincre. Civilis essaya de séduire Cerialis, en lui offrant l'empire des Gaules : mais ne pouvant le corrompre, il osa le combattre. Ces deux généraux déployèrent dans cette guerre un talent et une activité, qui les rendirent également célèbres, et la fortune même se plait à favoriser alternativement leurs armes.

Cerialis fut d'abord surpris, près de la Moselle ; mais, calme dans le péril, il rallia bientôt ses troupes et livra une nouvelle bataille ; la victoire se déclara pour lui, et il brûla le camp des Gaulois. Civilis, non moins prompt à se relever que son rival, se retrouva bientôt en sa présence. Après différents combats un transfuge, trahissant Civilis, indique aux Romains un chemin pour traverser un marais qu'on croyait impraticable. Le général gaulois, enveloppé et battu, s'échappe, reparaît encore ; ses troupes le même jour livrent quatre combats en quatre lieux différents ; les succès partout sont balancés.

Un jour Civilis, se hasardant trop témérairement, est reconnu et entouré ; tous les traits des Romains sont dirigés contre lui ; alors, descendant de cheval, il s'élança dans un fleuve et le traverse à la nage : mais peu de temps après il surprend à son tour Cerialis dans les bras d'une Gauloise, met ses troupes en fuite et s'empare d'une partie de sa flotte ; Cerialis rallia ses débris et poursuit Civilis, qui se retira enfin dans l'île des Bataves.

Là, les deux généraux avaient à braver de nouveaux dangers ; le terrain marécageux de cette contrée menaçait à chaque pas les légions d'une ruine totale. D'un autre côté les Bataves las d'une si longue guerre, faisaient craindre à leur chef une prochaine révolte ; Civilis aussi adroit en politique qu'ardent au milieu des batailles, demanda une entrevue à Cerialis. Là, rejetant tous les maux de la guerre sur Vitellius, il rappela son attachement à Vespasien : *C'était, disait-il, ce prince, son ancien ami, qui lui avait fait le premier prendre les armes ; mais une fois la guerre commencée, la volonté des peuples l'avait forcé à la continuer.*

Le général romain ne désirait pas moins que lui la fin de cette lutte sanglante. Civilis, pour prix de son courage, et de son adresse, obtint un traité honorable qui assura l'indépendance des Bataves. La crainte de leurs armes réunies à celles des Romains contint la Germanie, et la paix fut ainsi totalement rétablie dans les Gaules.

Tel fut le dernier effort que tenta cette contrée belliqueuse pour recouvrer son indépendance ; comme il n'était que partiel il ne pouvait avoir un grand succès : un esprit public vigoureux peut seul défendre ou reconquérir la liberté ; mais quand les mœurs sont amollies et les esprits abattus, si quelques hommes de courage se montrent encore, ils n'entraînent dans leur mouvement qu'un petit nombre de citoyens : la peur, déguisée sous le nom de prudence et d'amour du repos, contient les autres ; et le pouvoir, au lieu de trouver une forte résistance et une volonté énergique, ne rencontre que de faibles souvenirs et d'impuissantes vellétés d'indépendance.

La soumission de la plus grande partie des Gaulois était déjà si généralement établie et connue avant même l'élévation de Vespasien au trône, que, selon le récit de l'historien Josèphe, le roi Agrippa les citait comme exemple aux Juifs, lorsqu'il voulut leur persuader de se soumettre aux Romains. *Les Gaulois, leur disait-il, habitant un vaste pays peuplé par trois cents nations confédérées, défendu par le Rhin, les Alpes, les Pyrénées ; illustré par sept siècles de victoires et de conquêtes, et jouissant de toute la félicité que peuvent donner un sol fertile, une active industrie, n'ont pas cru s'avilir en devenant tributaires du peuple romain et en lui confiant le soin d'assurer leur repos, et leur prospérité ; ce n'est point une lâche crainte qui les a fait plier sous ce joug ; ils ont combattu près d'un siècle pour défendre leur liberté ; mais ils ont sagement cédé à la fortune de Rome, objet du respect et de l'admiration du monde. Aussi voyons-nous dans cette contrée belliqueuse douze cents soldats romains maintenir facilement la paix dans plus de douze cents villes gauloises.*

Pendant tout le règne de Vespasien la plus profonde tranquillité régna dans la Gaule : elle jouit d'un bonheur plus doux sous l'empire trop court de Titus ; si justement nommé *les délices du monde*. Mais la tyrannie, les délateurs, les concussionnaires reparurent dans Rome avec Domitien ¹. Ce prince, aussi absurde que cruel, effrayé de l'esprit de révolte que suscitait dans l'empire unie

¹ Quatre-vingt-douze ans après Jésus-Christ.

grande disette de blé, fit arracher toutes les vignes de la Gaule. Sous le despotisme les épigrammes, les satires sont les dernières armes dont la faiblesse des peuples se sert dans l'ombre contre leur tyran. On fit, à l'occasion de cet édit de Domitien, un distique dans lequel la vigne lui parle : *Quand tu m'arracherais jusqu'à la racine, je produirais encore assez de vin pour les libations du sacrifice où César sera immolé.*

Cette prophétie s'accomplit ; le vertueux, mais trop faible Nerva, succédant à ce monstre, s'associa Trajan, et se donnant ainsi la force qui lui manquait ; releva pour quelque temps la gloire de l'empire. Sous le règne de Trajan la Gaule fut paisible ; les barbares respectèrent le Rhin ; les armées romaines délivrèrent le Danube des Daces, et Rome fit revivre dans l'Orient un nouvel Alexandre.

Le siècle des Antonin devint l'unique et fameuse époque du règne de la philosophie assise sur le trône : elle donna un second âge d'or au monde, et la Gaule étonnée jouit sous ce monarque d'une liberté plus entière et plus fortunée que dans le temps de sa sauvage indépendance.

Le fils de Marc-Aurèle, l'infâme Commode, ressuscita Néron ; il parcourut comme un fléau les Gaules ; la Grèce et l'Asie. Rome, en tranchant ses jours, reprit un moment sa liberté, mais ce poids glorieux était devenu trop pesant pour elle ; sa faiblesse avait besoin d'un maître ; le sénat choisit Pertinax, guerrier vertueux ; les soldats voulaient un tyran ; ils vendirent l'empire à l'encan ; Julianus l'acheta.

Sévère, qui défendait alors les frontières de la Gaule, indigné de cet opprobre de Rome, vengea Pertinax, et donna aux Romains, en montant sur le trône, un général habile, mais un maître dur et cruel.

Deux compétiteurs lui disputèrent l'empire¹. Albinus, l'un d'eux, entraîna sous ses étendards les Bretons et une grande partie des Gaulois ; ainsi la Gaule devint encore le sanglant théâtre d'une guerre civile. Elle fut terminée par une longue et meurtrière bataille qui se donna près de Lyon² : Albinus battu se tua ; Sévère vainqueur foula aux pieds avec bassesse le corps de son ennemi ; et ne traita pas moins cruellement les Gaulois qui avaient embrassé la cause de son rival.

Lyon fut livré aux flammes ; il inonda les campagnes de sang, accabla les peuples d'impôts, et se rendit, aussi tristement fameux par ses rigueurs qu'il l'avait été noblement par ses victoires. Un Gaulois, envoyé par lui au supplice, lui dit : *J'ai suivi les drapeaux d'Albinus par nécessité et non par choix. Ses armes m'y ont forcé, qu'auriez-vous fait à ma place ?* Sévère répondit froidement : *Je souffrirais ce que tu vas souffrir.*

Ce prince mourut en Bretagne³ : Caracalla son fils lui succéda ; héritier des vices et non des talents de son père, il assassina son frère Geta, et donna au monde le spectacle d'un tyran aussi lâche et cruel, aussi ridicule qu'odieux. Payant des tributs aux barbares qu'il menaçait ; mais qu'il n'osait combattre, il usurpa dans l'Orient une lâche victoire par une trahison, et périt sous le poignard de Macrin, l'un de ses généraux.

La Gaule s'était illustrée en donnant à Rome le vertueux Antonin, né d'une famille, dont Nîmes fut le berceau. L'infâme tyran qui venait de périr devait son

¹ Cent quatre-vingt-treize ans après Jésus-Christ.

² Cent quatre-vingt-dix-sept ans après Jésus-Christ.

³ Deux cent douze ans après Jésus-Christ.

nom à un vêtement gaulois qu'il avait coutume de porter, et que de ce moment les Gaulois ne durent regarder qu'avec horreur.

Un insensé détrôna Macrin, et l'empire romain gémit quelques années sous le joug du méprisable Héliogabale, le plus efféminé des monstres qui déshonorèrent la pourpre romaine. On eût dit qu'alors la fortune voulait humilier Rome, et se venger de ce peuple qu'elle avait fait roi du monde, en le rendant esclave des maîtres les plus abjects. Le temple du Soleil avait élevé son enfance, un poignard trancha son sceptre, un égout fût son tombeau.

Alexandre Sévère, qui lui succéda, fit reparaître sur le trône, et dans les camps, la vertu et la gloire romaine ; après avoir pacifié l'Orient il revint défendre la Gaule contre les Germains ; mais là, se montrant observateur trop rigide d'une discipline inconnue à la licence de son siècle, il périt victime d'une trahison¹.

Depuis quelque temps Rome, par une imprudence qui dans la suite causa sa ruine, recevait dans ses légions un grand nombre d'officiers barbares, et formait ainsi ses ennemis éternels à la science de la guerre, que jusque-là elle seule avait connue, Maximin, goth de naissance, parvenu aux honneurs militaires par sa force et par sa bravoure poignarda Sévère dans sa tente, et se fit proclamer empereur.

Ce Scandinave féroce parut d'abord servir de rempart aux Gaulois, il passa le Rhin, écrasa tout ce qui s'opposait à sa marche, et comme un torrent parcourut la Germanie en vainqueur. Mais ce soldat sauvage ne traitait en hommes que les soldats ; le reste du monde ne lui semblait qu'un vil troupeau destiné à nourrir ses camps. Il ne connaissait de droit que la force ; la Germanie avait été sa première victime, la Gaule fut sa seconde proie ; il la livra au pillage, et l'inonda de sang. La richesse des cités et celle des champs furent données en butin aux soldats.

Une tyrannie si violente ne pouvait durer. Après la mort des deux Gordien, qui s'étaient révoltés en Afrique sans succès, Rome, retrouvant dans l'excès de ses maux un reste d'énergie, élut pour empereurs Balbe, Maxime et le jeune Gordien. Maximin, accourant pour les combattre avec plus de rapidité que de prudence, vint assiéger Aquilée, ville d'Italie. Mais comme il avait négligé d'assurer les subsistances des nombreuses légions qui le suivaient, la famine engendra la révolte, et le tyran périt.

Le jeune Gordien restait seul maître du trône ; il porta ses armes dans l'Orient. Vertueux, mais imprévoyant, et victime d'une trahison que sa vertu ne pouvait soupçonner, il fut assassiné par l'Arabe Philippe, auquel il avait confié le commandement de la garde. Cependant Rome n'eut pas longtemps à rougir du joug de cet empereur sorti des déserts de l'Arabie ; il fut détrôné par un général romain digne du sceptre, par Decius.

Pendant tous les troubles qui déchiraient l'empire, la défense de la Gaule n'était devenue pour les empereurs qu'un objet secondaire. Les forces romaines se portaient toutes dans l'Orient contre les Perses, et sur le Danube contre les Daces, qui deux fois avaient rendu Rome tributaire. La garde du Rhin, autrefois confiée à huit légions, n'en avait plus que trois insuffisantes pour la sûreté d'une ligne si étendue. Les Gaulois amollis étaient devenus incapables de se défendre eux-mêmes ; le luxe et l'oisiveté de Rome s'étaient répandus dans leurs cités et

¹ Deux cent trente-cinq ans après Jésus-Christ.

semblable à la Grèce conquise, cette Gaule, autrefois si belliqueuse, ne connaissait plus d'autre occupation que le plaisir, et d'autre gloire que celle des arts et des lettres.

Dans le même temps la Germanie¹ offrait au monde un spectacle tout contraire. Les anciennes confédérations des Suèves et plusieurs nations voisines s'étaient confédérées sous le nom d'Allemands. Une ligne encore plus formidable se composait des Bructères, des Chamaves, des Sicambres, des Frisons, des Cauques, des Teuctères, qui marchaient réunis sous le nom de Francs, nom qui prouvait leur amour pour la liberté. Ces deux ligues résistaient à la fois aux Scandinaves, aux Saxons, aux Goths, aux Vandales, Marcomans, Quades et Daces, qui les pressaient au Nord et à l'Orient, ainsi qu'aux Romains, dont elles n'avaient jamais voulu reconnaître la domination. Enhardies par la lâcheté ou par l'incurie de cette foule d'empereurs éphémères qui depuis quelques années ensanglantaient et déshonoraient la capitale du monde, elles tournaient leurs regards avides sur la Gaule, sur ses riches cités, sur ses champs fertiles, proie doublement tentante pour leurs deux passions favorites, l'amour de la guerre et la haine contre les Romains.

Ce fut sous le règne du jeune Gordien que pour la première fois Rome entendit prononcer le nom des Francs. L'historien Vopiscus rend compte d'une invasion qu'ils firent en Gaule à cette époque. Ils livraient au pillage les contrées voisines de Mayence. Aurélien, depuis empereur, commandait alors une légion dans les Gaules ; il marcha contre les Francs, les combattit, leur tua sept mille hommes et en prit trois cents : ses soldats, appelés depuis dans l'Orient, célébrèrent cet exploit par des couplets militaires qu'ils chantaient dans leur route, et dont le refrain disait : *Nous avons tué une fois mille Francs, une autre fois mille Sarmates, et nous allons chercher à présent mille, mille, mille, mille, et mille Perses.*

Le règne de Decius² fut trop court pour assurer la tranquillité de la Gaule : La Grèce attaquée attira son attention et ses forces contre les Goths ; il les battit : mais ensuite, lâchement trahi par un de ses lieutenants, il fut enveloppé et périt les armes à la main, digne de son nom et de sa patrie.

Le prince qui lui succéda, Valérien, était désigné au sénat par l'opinion publique comme citoyen vertueux et général expérimenté ; mais l'âge avait épuisé sa vigueur : ses choix furent sages, et sa conduite faible ; tous les généraux qu'il nomma cueillirent des lauriers dans la suite et parvinrent au trône. Son fils Gallien³ fut chargé par lui de la défense des Gaules, et l'empereur plaça sa jeune vaillance sous la direction d'un Gaulois nommé Posthumius, général habile, mais ambitieux.

Valérien conduisit ses légions en Orient, se laissa tromper par le roi de Perse qui l'enchaîna et le fit périr après lui avoir fait subir une outrageante captivité.

Gallien, dont la bravoure avait donné quelques espérances, ne montra sur le trône qu'une honteuse indolence, sous le règne de ce tyran voluptueux tous les ressorts de l'état se détendirent, et trente usurpateurs se partagèrent l'empire romain.

¹ Deux cent quarante et un ans après Jésus-Christ.

² Deux cent cinquante ans après Jésus-Christ.

³ Deux cent cinquante ans après Jésus-Christ.

La Gaule sans défense allait devenir la proie des barbares¹. Posthumius la sauva en s'emparant du sceptre. Les Gaulois le proclamèrent empereur. Les Francs avaient livré ces belles contrées au pillage et leurs dévastations s'étaient étendues jusqu'en Espagne. Posthumius les battit, résista ensuite aux efforts de Gallien, et illustra par de grands exploits un règne de sept ans.

L'empereur romain, forcé de céder la Gaule à ce collègue belliqueux, répondit aux plaintes du sénat avec la lâcheté qui le caractérisait. *La république sera-t-elle ruinée ; parce que nous n'aurons plus d'étoffes de la fabrique d'Arras ?* La licence fut dans tous les temps pour les Gaulois le plus grand écueil de leur liberté ; Posthumius périt dans une sédition² : après sa mort une Gauloise disposa du trône.

Ce siècle était l'époque des femmes célèbres : Zénobie gouvernait l'Orient ; Victorine domina dans l'Occident ; elle ne régna pas, mais elle donna trois fois le trône. Son mari Victorin, élevé par ses intrigues à l'empire, se montra indigne de le conserver. Avidé de richesses, il voulait livrer Mayence au pillage ; les Gaulois le tuèrent. Victorin son fils lui succéda et peu de temps après périt à Cologne sous le poignard d'un greffier dont il avait outragé la femme. Les Gaulois enfermèrent les corps de ces deux princes dans un même tombeau, sur lequel on lisait cette courte et sévère inscription :

Ci-gisent les deux Victorin, tyrans.

Pendant ces troubles les Allemands avaient franchi le Rhin. Marius, simple armurier gaulois, parvenu aux grades militaires par sa valeur, battit les Germains et tua leur roi Crocus. Cet exploit lui valut l'estime de Victorine, dont le suffrage créait les princes ; elle le fit proclamer empereur des Gaules.

Ce monarque parvenu, plus fait pour combattre, que pour régner, révolta par sa dureté une nation que son élévation humiliait. Ses troupes se soulevèrent et un soldat, en le frappant de son glaive, lui dit : *Reconnais cette épée qui te tue, elle fait l'ouvrage de tes mains.*

Victorine, toujours puissante quoique malheureuse dans ses choix, fit donner la couronne à l'un de ses parents, Tetricus, sénateur romain ; qui gouvernait alors l'Aquitaine. Tetricus porta dignement le sceptre pendant six années. Sous son règne, Victorine conserva le titre d'Augusta ; telle battait monnaie dans la ville de Trèves, et jusqu'à sa mort elle fut l'oracle et la conciliatrice des Gaulois.

Ce peuple turbulent³, qui ne pouvait souffrir comme le dit César, ni une sage liberté, ni une pesante servitude, voulut dans ce temps s'affranchir du joug sous lequel il était opprimé par l'orgueil des patriciens, par la dureté du fisc, par l'indiscipline des légions. De tous côtés les paysans se révoltèrent, et sous le nom de Bagaudes, inondèrent la Gaule de sang. L'atrocité de leur vengeance fut proportionnée à la longueur de leur oppression ; après six mois de siège ils s'emparèrent d'Autun, et livrèrent au pillage cette ville, regardée alors comme l'asile des sciences et des arts.

Cependant Rome, qu'on avait crue si près de sa chute, se relevait, et sortait brillante de ses ruines. Claude II, dans un règne de peu de durée, venait de lui

¹ Deux cent soixante ans après Jésus-Christ.

² Deux cent soixante-sept ans après Jésus-Christ.

³ Deux cent soixante-neuf ans après Jésus-Christ.

rendre sa gloire et sa liberté. Les Goths battus par lui avaient laissé trois cent mille cadavres sur le théâtre de leur défaite.

Aurélien, non moins belliqueux, et plus favorisé encore par la fortune, redonna aux Romains un second Trajan. Tous les usurpateurs tombèrent sous ses coups ; il vainquit les Perses, détruisit Palmyre, enchaîna Zénobie, pacifia l'Afrique, délivra le Danube, affranchit l'Illyrie, et rassembla enfin sous son sceptre puissant tous les membres épars de l'empire.

La Gaule seule restait encore séparée ; il y marcha : cette guerre donna au monde un spectacle nouveau. Tetricus, plus fatigué de la pesanteur du sceptre qu'ébloui de son éclat, appelait son rival par ses vœux secrets. Las des séditions que son courage comprimait, mais que l'impatience gauloise renouvelait sans cesse, il écrivait à Aurélien : *Venez, prince invincible, me délivrer d'une grandeur qui me pèse*. Lorsque les armées furent en présence, Tetricus déposa la couronne, et s'efforça vainement de faire accepter à ses peuples son abdication et la paix. Les Gaulois voulurent le contraindre à combattre et à régner. Il échappa au trône par la fuite, et se réfugia dans le camp d'Aurélien. Les Gaulois, privés de chef, n'en persistèrent pas moins à défendre leur indépendance ; ils livrèrent bataille avec désordre, mais avec furie et vendirent chèrement leur liberté. Cette bataille sanglante dans laquelle périrent les derniers émules de Brennus et de Vercingétorix, remit sous le joug de Rome la Gaule et l'Espagne.

Les Romains dans ce siècle de corruption, se montrèrent encore moins dignes que les Gaulois d'être gouvernés par de bons princes. Aurélien, mourut victime d'une conspiration tramée au milieu de ses camps où il avait ramené la victoire ; il venait de rebâtir dans les Gaules la ville de Genabum, qui prit le nom d'Aurélianum, depuis Orléans ; et Dijon fut fondée par lui.

Le sénat, profitant de la consternation qui suivit le crime des légions, se ressaisit un moment du droit de donner un chef à l'empire et, remplaçant la gloire par la vertu, il proclama Tacite empereur. Ce prince, étranger à son siècle, et qui ressemblait à un antique Romain sortant du tombeau pour étonner le monde, en faisant apparaître, avec lui dans Rome, quelques jours de liberté, régna moins de temps encore que Titus.

Probus, son successeur, était un de ces, guerriers que la fortune élevait de temps en temps pour soutenir l'empire dans sa décadence, et pour retarder sa chute. Les Francs, les Bourguignons, les Vandales, profitant de la mort d'Aurélien, des dissensions des Gaulois, et de la révolte des Bagaudes, avaient franchi le Rhin en foule. Soixante-dix villes de la Gaule étaient tombées en leur pouvoir ; ils dévastaient toutes les campagnes, et pillaient toutes les cités ; Probus, résolu de se venger de ces outrages, traverse les Alpes à la tête de ses légions ; entre dans la Gaule, défait les barbares en trois batailles ; reprend sur eux les villes conquises, poursuit sans relâche les vaincus, les rejette au-delà de l'Elbe, saccage leur pays, et leur tue quatre cent mille hommes¹.

Pour encourager l'avidité au carnage ; il payait une pièce d'or à ses soldats pour chaque tête de Germain qu'ils lui apportaient. Cet abus cruel de la victoire produisit l'effet ordinaire de l'injustice triomphante ; il répandit dans la Germanie une terreur momentanée, mais il y jeta en même temps les semences de cette haine profonde, qui ne s'apaisa peu de siècles après sur les derniers débris du monde romain.

¹ Deux cent soixante-dix-sept ans après Jésus-Christ.

Le vainqueur, non content d'avoir ruiné et décimé les Germains, ne leur accorda la paix qu'après avoir exigé d'eux le plus humiliant des tributs, un tribut d'hommes. Ils furent forcés de lui donner seize mille guerriers qu'il fit entrer dans ses légions. Ces auxiliaires dangereux apprirent dans les camps romains l'art d'en triompher.

L'empereur, en peu de mots, fit connaître au sénat de Rome l'étendue et le résultat de ses victoires. *Nous n'avons, dit-il, laissé aux barbares que leur sol. Tous leurs biens sont à nous ; la Gaule est labourée par des bœufs germains ; leurs blés remplissent nos granges ; leurs troupeaux nous nourrissent ; leurs haras nous remontent ; les dieux ont confirmé votre choix ; la Gaule est délivrée ; la Germanie subjuguée ; neuf rois sont venus se prosterner à mes pieds, ou plutôt aux vôtres ; ordonnez donc des actions de grâces aux dieux.*

L'empereur traînait à sa suite une foule innombrable de captifs ; il en transplanta une partie dans la Grande-Bretagne. Vandelbourg, près de Cambridge rappelle encore par son nom celui des Vandales qui formèrent cette colonie.

De tous les barbares¹, les Francs étaient alors les plus belliqueux. Probus, désespérant de les soumettre, transporta dans l'Orient, près du Pont-Euxin une tribu de ce peuple guerrier. Il croyait l'accoutumer au joug, et changer ses mœurs en l'éloignant ainsi de ses foyers ; son espoir fut trompé. Cette poignée de Francs qui préféraient la mort à la servitude se révolte, s'empare de quelques vaisseaux, traverse le Bosphore de Thrace, la Propontide, l'Hellespont, ravage les côtes de la Grèce, pille Syracuse, éprouve un échec près de Carthage, franchit le détroit de Cadix, côtoie l'Espagne et la Gaule, rentre dans sa patrie par les bouches du Rhin et revient animer à la vengeance ses concitoyens par le récit de ce voyage héroïque.

Le repos rendu aux Gaulois n'éteignait point dans leurs âmes le regret de leur indépendance ; ils proclamèrent à Cologne un empereur nommé Proculus² : toute la Gaule le reconnut avec précipitation, et le défendit avec faiblesse. Battu par Probus, il se réfugia chez les Francs, dont il prétendait tirer son origine ; mais ceux-ci le livrèrent au vainqueur.

Un autre Gaulois, nommé Saturnin, commandait plusieurs légions en Égypte³. Ces légions voulurent, malgré lui, le revêtir de la pourpre ; vainement il prit la fuite, on l'atteignit et on le couronna. Probus, qui l'estimait, le combattit, le défit, sacrifia l'amitié à la politique, ordonna son supplice et pleura sa mort.

La Gaule⁴ dut à Probus la liberté de replanter les vignes que le farouche Domitien avait fait arracher. On ne connaissait plus à cette époque ni les vertus qui rendent libre, ni celles qui rendent fidèle. Probus périt dans une sédition, et les Romains donnèrent le sceptre à un Gaulois. Carus, né à Narbonne, fut proclamé empereur dans Rome. Sa vertu l'avait déjà élevé au consulat. Un poète du temps dit de lui : *Ce prince semble avoir été choisi par les dieux pour que le poids de l'empire pût tomber sans secousse sur ses bras vigoureux, et sans que le monde ressentit la moindre émotion de ce grand changement.*

Carus ne régna pas assez pour remplir l'espoir que son élection avait donné. Son fils Numérien lui succéda, porta ses armes dans l'Orient, et y fut assassiné par

¹ Deux cent soixante-dix-sept ans après Jésus-Christ.

² Deux cent quatre-vingts ans après Jésus-Christ.

³ Deux cent quatre-vingts ans après Jésus-Christ.

⁴ Deux cent quatre-vingt-un ans après Jésus-Christ.

Aper. Dioclétien, chef de sa garde, tua le meurtrier, monta au trône, et en demeura seul possesseur par la mort de Carinus, second fils de Carus, qui dans sa jeunesse avait déjà effrayé Rome, en y montrant les vices d'un vieux tyran ; ses propres soldats l'assassinèrent.

Sous le règne de Dioclétien, le gouvernement romain éprouva l'un de ces changements remarquables qui font époque dans les empires. Pour résister aux peuples du Nord qui menaçaient le Rhin et le Danube, à ceux d'Afrique qui se révoltaient sans cesse, aux Perses dont les armes envahissaient l'Orient, et dans le dessein surtout de prévenir les usurpations fréquentes d'une foule de généraux que les légions indisciplinées revêtaient à leur gré de la pourpre, ce prince partagea l'empire d'abord avec un collègue nommé Maximien Hercule et puis avec deux Césars Constance Chlore et Galère. Par ce moyen chaque partie des états romains eut un défenseur, et chaque armée un surveillant.

Maximien Hercule, justifiant son surnom, défit si complètement les Francs, qu'un de leurs rois vint dans son camp lui demander la paix. Il permit à quelques-unes de leurs tribus d'occuper et de cultiver comme tenanciers les terres des Nerviens et des Trévirois, que de fréquentes guerres avaient changées en déserts. Après avoir ainsi mis les Gaules à l'abri des invasions étrangères, il les délivra de la fureur des Bagaudes¹. Ceux-ci ayant étendu leurs ravages du Rhin jusqu'à l'Océan, et des côtes de la Méditerranée jusqu'à la Seine, s'étaient emparés de plusieurs forteresses : les débris de l'une d'elles se voyaient encore plusieurs siècles après dans l'abbaye de Saint-Maur, près de Vincennes, qu'on appela longtemps le château des Bagaudes. Enhardis par le succès de leurs armes, ils avaient proclamé empereurs deux de leurs chefs, Ælianus et Amandus. Maximien les défit, les poursuivit, les envoya au supplice, et termina ainsi cette sanglante rébellion qui avait duré seize années.

Ce guerrier non moins farouche que les barbares dont il avait triomphé, combattait en héros, et gouvernait en tyran. Heureusement pour la Gaule, elle ne resta que peu de temps sous le joug de ce prince. Constance Chlore, nommé César, eut en partage cette fertile contrée, ainsi que l'Espagne et la Bretagne. La justice et la liberté rentrèrent avec lui, et ce nouveau César soumit la Gaule par ses vertus ; comme le premier qui porta ce nom l'avait conquise par ses armes.

Depuis près de deux siècles le christianisme croissant au milieu des persécutions, et fortifié par le sang des martyrs, avait presque partout chassé les faux dieux de leurs temples, et vaincu jusque dans les forêts gauloises le culte sauvage des druides.

Dioclétien, trompé ou dominé par Galère et par les pontifes de l'idolâtrie, inonda l'empire du sang des chrétiens, et le couvrit des débris de leurs autels.

Cette persécution fut la grande tache de son règne. Son abdication, qui la suivit de près, lui fit retrouver dans la retraite la gloire qu'il avait perdue sur le trône.

Le vertueux Constance fut, le seul qui n'exécuta point ses ordres sanguinaires, et par sa tolérance la Gaule vit en paix l'Évangile s'étendre et multiplier ses racines.

Le génie belliqueux, de Maximien avait échoué contre un rebelle qui s'était fait proclamer empereur dans la Bretagne ; Constance, plus heureux, recouvra cette île, et détrôna Carausius, héritier de l'usurpateur. Aussi redoutable aux ennemis

¹ Deux cent quatre-vingt-cinq ans après Jésus-Christ.

que cher à ses peuples, il combattit les Germains, les vainquit, et les poursuivit au-delà du Vésère ; mais ces tribus belliqueuses, semblables à l'hydre de la fable, montraient sans cesse de nouvelles têtes menaçantes prêtes à venger celles qu'on venait d'abattre. Les Allemands franchirent encore le Rhin ; ils surprirent l'empereur près de Langres. Entouré d'ennemis, ce prince ne dut la vie qu'à son courage ; il se fit jour avec son épée au milieu de la foule des barbares, regagna les portes de la ville, et, les trouvant fermées, se fit hisser par une corde que les habitants de Langres lui jetèrent du haut des remparts : son intrépidité réveilla celle des légions romaines et gauloises ; elles se rallièrent, et Constance à leur tête triompha des Allemands et en tua soixante mille.

Délivré de cette guerre¹, il ne s'occupa plus qu'à faire fleurir dans les Gaules la justice, les arts et les lettres. Par ses soins, les écoles célèbres d'Autun se relevèrent ; un professeur renommé Eumène, leur donna par son éloquence un nouveau lustre.

Avant son abdication, Dioclétien, qui craignait que la douceur de son collègue ne dégénérât en faiblesse envoya des officiers qui parurent surpris de trouver son trésor vide. Constance, leur ayant fixé un jour pour expliquer sa conduite, les frappa d'un plus grand étonnement en leur montrant, lorsqu'il les revit, un prodigieux amas d'or que de toutes parts on s'était empressé de lui rapporter. *Vous pourrez, dit-il alors, apprendre à Dioclétien que je ne manque point d'argent lorsqu'il m'est nécessaire ; et que j'aime mieux laisser mes richesses en garde à mes sujets qu'aux agents du fisc. L'affection des peuples est un trésor inépuisable pour les princes.*

Galère, tyran des Romains, haïssait Constance. Il était jaloux d'une gloire dont ses vices le rendaient indigne, et n'enviait pas moins une puissance fondée sur la vertu. Le jeune Constantin, fils de Constance, retenu en otage par Galère, échappa au péril qui le menaçait, et vint retrouver son père, mais il jouit peu de temps de sa tendresse et de ses sages. Constance mourut en Bretagne et lui laissa un trône que ce prince illustra depuis par sa gloire et qu'il souilla par ses rigueurs. Héritier de la plupart des qualités de son père et d'un plus vaste génie, il eût été le plus grand des monarques, si l'intolérance et la cruauté n'avaient pas taché quelques pages de sa vie glorieuse.

Les Francs ne pouvaient renoncer à l'espoir de conquérir les Gaules² ; ils semblaient pressentir leurs futures destinées ; leurs défaites ne faisaient que les exciter à la vengeance ; ils regardaient la paix comme une trêve et le repos comme une servitude. Leurs bandes guerrières vinrent bientôt essayer leurs armes contre celles du successeur de Constance. Le jeune César court au-devant d'eux, leur livre bataille, reporte sur eux une victoire complète, prélude ainsi à la gloire de son règne, et déshonore son triomphe par un barbare abus de la victoire.

Deux rois des Francs, Ascaric et Radagaise, étaient tombés dans les fers de Constantin ; il donna leur mort en spectacle aux Romains. Ces princes et les autres captifs furent exposés aux bêtes dans les arènes de Trèves. Eumène, en faisant au milieu du sénat de Rome le panégyrique de cet acte féroce, immortalisa sa honte et celle de Constantin.

¹ Deux cent quatre-vingt-treize ans après Jésus-Christ.

² Trois cent cinq ans après Jésus-Christ.

Ce supplice d'une foule de prisonniers n'assouvit point le courroux du vainqueur ; il franchit le Rhin et livra aux flammes le pays des Bructères. Si les Germains furent victimes de la violence de Constantin, les Gaulois n'éprouvèrent que sa justice ; il les défendit en barbare et les gouverna en père.

Le resté de l'empire, livré aux caprices sanguinaires de Galère, de Licinius, de Maximien et de Maxence, son fils, croyait voir renaître le siècle des Caligula et des Néron. La Gaule seule resta paisible et heureuse ; tous ces tyrans divisés se détruisirent mutuellement. Maximien Hercule ¹, chassé de Rome par son fils Maxence, chercha, un asile près de Constantin qui avait épousé sa fille ; l'âge épuisait les forces de ce vieillard, sans éteindre son ambition ; il conspira deux fois contre son gendre. Constantin pardonna le premier complot, échappa au second que sa femme lui découvrit, trancha les jours de son cruel beau-père, et réunit toutes ses forces contre Maxence qui s'armait, plutôt pour détruire, un rival que pour venger son père.

Avant que son armée fût réunie, Constantine se vit encore obligé de combattre avec un corps peu nombreux toute la ligue des Francs qui de nouveau envahissaient la Gaule. Cette fois il dut autant. ses succès à sa ruse qu'à son intrépidité. Comme il avait appris la langue des barbares, il osa, revêtu de l'habit et de l'armure d'un Franc, pénétrer seul dans leur camp, en examina la position, en reconnut les points mal gardés, rejoignit sa troupe, trompa les barbares par une feinte retraite, tomba sur eux pendant la nuit, s'empara de leur camp et les tailla en pièces.

Avant de quitter la Gaule, l'empereur laissa aux Gaulois de nobles souvenirs de sa munificence ; il embellit leurs cités ; Trèves lui dut un cirque et un palais magnifique, il remit aux Éduens cinq ans de tributs qu'ils lui devaient : le sénat et les nobles de cette cité se jetèrent à ses pieds pour lui exprimer leur reconnaissance ; tant la Gaule était changée ! Un peuple qui se prosterne, même devant un bienfaiteur, ne pourra plus se relever contre un tyran.

Autun voulut alors prendre un des noms de Constantin, et s'appeler *Flavia* ; mais le temps lui a conservé celui d'*Augustodunum*, qu'elle tenait d'Auguste.

Les rivaux de Constantin soutenaient avec une moitié de l'empire le culte des faux dieux ; ce prince réunit à son parti l'autre moitié du monde romain, en embrassant la cause de l'évangile. Comme il marchait à la tête des Bretons, des Espagnols et des Gaulois, il vit, dit-on, apparaître, dans les cieus le signe mystérieux de la rédemption, le donna pour enseigne à ses légions sous le nom de *Labarum* ; arbora la croix par conviction ou par politique, franchit les Alpes, battit Maxence, le tua, et rentra triomphant dans Rome avec les Gaulois.

Depuis il vainquit Licinius qui lui disputait encore le trône, et ne pouvant résider avec sécurité dans cette Rome où le gênaient les monuments de la liberté et les temples du culte antique il changea le sort du monde en transférant le siège de l'empire, à Byzance.

Une révolution complète se fit alors, dans l'administration et dans les mœurs. Jusque-là, malgré la tyrannie d'un grand nombre d'empereurs, les formes antiques subsistaient encore, et le gouvernement était toujours la chose publique, sous Constantin il devint chose privée. Le changement de *Res publica*

¹ Trois cent dix ans après Jésus-Christ.

en *Res privata* marque la grande limite qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne.

De ce moment les princes furent tout et le peuple rien, la cour remplaça la nation ; l'obéissance passive devint sous : le nom de fidélité, la première vertu ; l'empire, au lieu de grands citoyens, eut de grands dignitaires ; les patrices, les grands domestiques, les préfets du prétoire, les maîtres de la cavalerie et de l'infanterie firent oublier les consuls- ; la tribune resta muette ; la chaire seule résista au trône ; la jeunesse déserta les camps et peupla les monastères ; le luxe laissa, les cités et les frontières sans défense, les champs sans culture ; on préféra les fonctions, domestiques aux emplois publics ; enfin on regarda le service de la patrie comme un fardeau et celui du prince comme un honneur.

Tant que Constantin vécut, la force et la gloire cachèrent ses chaînes sous des lauriers ; mais peu de temps après sa mort, l'empire, par une rapide décadence, prouva la dégradation dans laquelle cette révolution asiatique avait précipité les Romains.

CHAPITRE CINQUIÈME

LES victoires de Constantin sur les Francs et sur les Allemands avaient épouvanté ces tribus guerrières ; elles n'osèrent depuis reprendre les armes qu'une seule fois. Crispus César¹, fils aîné de Constantin, les défit et les chassa de la Gaule. Ce jeune prince jouit peu de sa gloire ; nouvel Hyppolite, il périt victime des calomnies de sa belle-mère et de la funeste crédulité de son père.

Les enfants de Constantin se partagèrent son immense héritage. Constant, l'un d'eux, après avoir vaincu Constantin le jeune, son frère, devint maître de tout l'Occident. Mais un usurpateur né gaulois², Magnence, souleva les troupes, se fit proclamer empereur à Autun et poursuivit son rival près des Pyrénées, le fit périr, et fut reconnu par l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule. Il s'associa son frère Décence, et à la tête d'une immense armée de Gaulois, de Francs et de Saxons, il marcha contre Constance, empereur d'Orient, et le seul enfant de Constantin qui eût encore conservé la vie et le trône. Julien, en parlant de la marche de Magnence, dit, *que la Gaule tout entière semblait rassemblée dans son camp, et que cette innombrable foule de guerriers s'avavançait pareille à la foudre lancée du haut des Alpes.*

Constance accourut d'Asie³ avec ses légions pour opposer une digue à ce torrent : les champs de Murse et les rives de la Drave furent le théâtre sanglant de la bataille que se livrèrent les deux armées. Tandis que le faible Constance, fuyant le péril, attendait dans une église, l'issue du combat, ses généraux tournèrent et vainquirent Magnence⁴. Cet usurpateur, battu une seconde fois près des Alpes, fut poursuivi dans la Gaule et se donna la mort à Lyon, après avoir poignardé sa mère et l'un de ses frères. L'autre, nommé Décence, imita sa fureur, et s'étrangla près de Sens ; ainsi l'heureux Constance réunit sous son sceptre toutes les parties de l'empire.

Mais pendant le cours de cette guerre civile, le Rhin, laissé sans défense, n'opposa plus de barrières à l'avidité des Germains ; ils envahirent et dévastèrent la Gaule. Les Francs surtout inondèrent et pillèrent, avec impunité, cette malheureuse contrée. Plusieurs de leurs chefs, élevés aux premières dignités de la cour impériale, protégeaient ces désordres. L'un d'eux, nommé Sylvain⁵, d'abord favorisé et ensuite menacé par Constance, se fit proclamer empereur, et se revêtit dans Paris de la pourpre romaine. Constance, qui n'aurait osé le combattre, le fit assassiner.

Les Francs, répandus dans toutes les provinces, s'emparèrent d'un grand nombre de forts, afin de trouver un asile, si la fortune leur devenait contraire. Cologne même tomba en leur pouvoir. La Gaule était livrée sans défense à l'avidité de tous les peuples de la Germanie ; sa ruine semblait certaine, un grand homme parut et la sauva.

Julien, neveu de Constance, appelé au trône par sa naissance, et destiné à la mort par la jalousie de son oncle, dut son salut au danger public. L'empereur

¹ Trois cent dix-neuf ans après Jésus-Christ.

² Trois cent cinquante ans après Jésus-Christ.

³ Trois cent cinquante et un ans après Jésus-Christ.

⁴ Trois cent cinquante-trois ans après Jésus-Christ.

⁵ Trois cent cinquante cinq ans après Jésus-Christ.

effrayé suspendit sa haine, et confia le commandement des Gaules au jeune César. La victoire y reparut avec lui. Étranger à son siècle, il se montrait passionné pour la philosophie, pour la liberté, pour la gloire, pour le culte de l'antique Rome ; le capitolé tressaillit en voyant un nouveau Scipion, l'Allemagne un nouveau Germanicus, et la Gaule un nouveau César.

Tout semblait se réunir pour rendre les succès Julien impossibles. Quarante-cinq forteresses, qui défendaient autrefois le Rhin, venaient de tomber au pouvoir des barbares ; la plupart des légions romaines restaient dans l'Orient, et soutenaient péniblement la guerre contre les Perses ; d'autres défendaient le Danube contre la fureur des Goths, des Quades et des Marcomans. Les cités de la Gaule, amollies par le luxe, ruinées par l'avidité des agents de Constance, épuisées d'hommes, et épouvantées par les invasions des Allemands et des Francs, rendaient les nouvelles levées lentes et difficiles. Enfin le jeune César, au moment de combattre des ennemis formidables par leur nombre et par leur vaillance, en laissait encore derrière lui de plus dangereux.

La cour de Constance, loin de désirer ses triomphes, travaillait à sa perte ; préfets du prétoire, questeurs chargés des finances, agents subalternes, tous conspiraient contre le défenseur de la Gaule, et redoutaient moins la présence des ennemis dans l'empire, que celle de la philosophie sur le trône.

Julien surmonta tous ces obstacles ; il sut à la fois inspirer aux peuples l'amour et le respect, aux soldats le courage, aux délateurs, aux courtisans, aux concussionnaires et aux ennemis une crainte salutaire. Son génie suppléa à la faiblesse de ses moyens ; son activité et sa célérité semblèrent multiplier ses troupes.

Après avoir chassé des provinces les tribus germaniques¹ qui s'occupaient à les piller, et qui ne s'attendaient plus à combattre, il rétablit l'ordre dans l'administration, car le succès donne le droit de se faire obéir². Bientôt les Germains revinrent en foule l'attaquer ; ils le surprirent et l'enfermèrent dans la ville de Sens. Julien, au lieu de se borner à la défense, qui finit toujours par la reddition des places, sortit impétueusement de ses remparts, et remporta sur les barbares une victoire complète.

Profitant de ce succès, il courut en Alsace, dans le dessein de reprendre Strasbourg, tombé au pouvoir des ennemis. Là il eut à combattre une ligue de sept rois allemands réunis pour tenter un dernier effort contre la fortune romaine. La bataille fut longtemps disputée, la cavalerie batave, qui couvrait la droite des Romains, plia cette aile, malgré les efforts de Julien, fut mise en déroute ; alors toute l'armée allemande, se croyant, sûre de la victoire, tomba en masse sur le centre des légions ; mais ses attaques redoublées ne purent l'entamer. Cette résistance, retardant la défaite sans donner encore l'espérance de la victoire, Julien la décida en chargeant les barbares à la tête de sa réserve. Les ennemis, fatigués de tant d'assauts, cédèrent à cette dernière attaque, bientôt leur retraite devint une déroute ; les rois prirent la fuite, une partie de leurs troupes fut taillée en pièces, l'autre se noya dans le Rhin.

Chnodomare, chef de la ligue poursuivi et atteint, perdit à la fois la victoire et la liberté. Amené devant Julien, au lieu de montrer la fierté qui relève le malheur, il se prosterna aux pieds de son vainqueur, et lui demanda lâchement la vie.

¹ Trois cent cinquante-six ans après Jésus-Christ.

² Trois cent cinquante-sept ans après Jésus-Christ.

Julien, respectant son rang et méprisant son caractère, épargna ses jours, et l'envoya en présent à Constance, qui peut-être eût mieux aimé voir dans ses fers le vainqueur que le vaincu.

Le jeune César reprit toutes les forteresses du Rhin, et poursuivit les Allemands au-delà de ce fleuve ; mais apprenant qu'ils s'étaient retranchés derrière de nombreux abatis dans leurs forêts profondes, il se contenta de les avoir épouvantés, et revint dans la Gaule. Là, il combattit de nouveau une tribu de Francs¹, qui avaient profité de son absence pour tenter une invasion ; la fortune lui fut encore fidèle ; après une longue et sanglante mêlée, ces Francs, vaincus et enveloppés, rendirent les armes. Leur vaillance opiniâtre était depuis longtemps si connue, que Julien lui-même regarda son succès comme un prodige, car jusque-là on avait toujours vu ce peuple belliqueux préférer la mort à la captivité.

Lorsque ces Francs captifs furent envoyés en Italie, leur taille colossale étonna la cour de Constance. Libanius, dans son récit, compare *ces gigantesques guerriers à de hautes tours placées au milieu des lignes romaines*.

Julien, dans ce dernier combat, fut puissamment secondé par la valeur de ces mêmes Bataves que les champs de Strasbourg avaient vu fuir. Le jeune César les en avait punis, en leur faisant traverser le camp habillés en femme, et les Gaulois humiliés expièrent leur faiblesse par le courage qu'ils déployèrent contre les Francs.

Ce prince habile prouva dans cette circonstance à quel point il connaissait le caractère des Gaulois, dont l'honneur fut dans tous les siècles le plus puissant mobile. Le libérateur de la Gaule établit sa résidence à Paris. Ceux de ses ouvrages qui nous sont parvenus nous apprennent que Lutèce lui était chère ; il se complait à en décrire la position, à vanter la douceur de sa température, la fertilité de son sol, la salubrité de ses eaux. Il habitait un palais bâti sur le terrain qu'on nomme aujourd'hui *la Cité*. Lutèce était renfermée dans l'île qui porte ce nom : environnée de murailles, on y entraît des deux côtés par deux ponts défendus par des tours.

Le jeune César entreprit alors une guerre plus Réduit les périlleuse que celle qu'il venait de terminer avec tant de succès ; il attaqua les agents du fisc, et voulut soulager la Gaule du poids des impôts dont elle était accablée. Le préfet du prétoire, Florentius, forcé de céder comme administrateur, se vengea comme délateur, il aigrit la défiance de l'empereur, monta sa haine par des calomnies ; et Constance, écoutant des avis perfides qui flattaient ses passions, rappela près de lui Salluste, le plus dévoué, le plus utile et le plus vertueux des ministres de Julien².

Ce jeune prince reprit encore les armes contre les Francs Chamaves ; il les vainquit, et, après les avoir effrayés par sa victoire, il les soumit par sa générosité. Le roi des Chamaves pleurait de pitié de son fils, tombé en captivité au commencement de la guerre ; il le croyait mort : Julien l'offrit à ses regards, l'assura qu'il en avait pris soin comme s'il lui eût donné le jour, et le rendit à sa tendresse.

Tandis que ce prince inspirait à la Gaule un juste enthousiasme par ses exploits et par sa sagesse, les courtisans de Constance s'efforçaient d'atténuer ses

¹ Trois cent cinquante-huit ans après Jésus-Christ.

² Trois cent cinquante-huit ans après Jésus-Christ.

triumphes et de ridiculiser son caractère ; ils lui donnaient en raillant le nom de Victorin, pour rappeler au souvenir de Constance le nom du guerrier gaulois qui, sous le règne de Gallien, avait usurpé l'empire.

Constance prodigua à son neveu autant de reproches qu'il méritait d'éloges, lui ordonna de rétablir les impôts supprimés, et exigea qu'il suivît en tout les conseils de Florentius.

Julien ne se laissa pas plus vaincre par la cour que par les Allemands ; il répondit : *que l'empereur devait se trouver fort heureux que des provinces, qui s'étaient vues si longtemps la proie des barbares et des concussionnaires payassent si religieusement les taxes accoutumées ; la modération, disait-il, ranimera la confiance, et remplira le trésor ; la rigueur et l'injustice exciteront le désespoir et produiront l'indigence.*

Ces remontrances l'emportèrent ; les vexations cessèrent : Julien se chargea lui-même, sans frais, du recouvrement des impôts ; son humanité lui attira l'affection des peuples ; ils payèrent les tributs avec zèle, sans contrainte, et sans attendre de sommation. Le jeune César prouva ainsi au tyran de l'empire que l'amour des peuples est la plus solide base de la puissance et de la richesse des trônes.

Le génie peut seul triompher de toutes les erreurs, mais non de l'envie ; en l'éclairant, il l'enflamme : la Gaule heureuse, et Julien puissant, étaient deux tourments pour Constance. Au risque de perdre l'une des plus belles parties de l'empire, il résolut d'enlever aux Gaulois et à son neveu tous leurs moyens de défense ; en conséquence, sous prétexte de fortifier l'armée d'Asie, il donna l'ordre formel à Julien de lui envoyer les troupes qui composaient la force de son armée, c'est-à-dire : les Hérules, les Bataves, et deux légions gauloises renommées par leur vaillance.

Décentius, ministre de Constance fut chargé de porter et de faire exécuter ces ordres funestes. On lui adjoignit Lupicinius que Julien avait envoyé dans la Grande-Bretagne pour combattre les Pictes. Ce prince, voyant que sa perte était résolue, ne résista ni n'agit ; le refus d'obéir l'aurait constitué en rébellion, l'obéissance le livrait sans défense ainsi que la Gaule aux barbares : sa prudence habile confia sa destinée à l'affection des Gaulois, et ils ne trompèrent point son espérance.

Dès que les légions furent informées de l'ordre qui les appelait au fond de l'Orient, elles s'indignèrent de se voir exilées de leur patrie, comme si leurs exploits eussent été des crimes : *Nous allons donc, disaient-elles, dans un écrit qui circulait dans tous les rangs de l'armée, exposer à une nouvelle captivité nos pères, nos femmes, nos enfants, dont le salut nous a coûté tant de sang.* Ces murmures décidèrent les officiers de l'empereur à presser l'exécution des ordres dont ils étaient chargés.

Malgré les représentations de Julien, ils commandèrent aux différents corps de se rassembler à Paris. Les légions gauloises obéissent ; elles se mettent en marche, et leurs premiers pas ébranlent la Gaule.

Tout le peuple s'alarme, toutes les cités gémissent ; l'air retentit de plaintes et de cris. Chacun croit déjà voir les Francs et les Germains revenir altérés de vengeance et renouveler dans les provinces les désastres dont Julien venait à peine d'effacer les traces ; les vieillards désolés, les femmes éperdues arrêtent

les soldats, les enfants embrassent leurs genoux ; tous les conjurent de ne point les abandonner à la fureur des barbares.

Les légions indignées traversent lentement cette foule gémissante qui borde leur route ; la discipline contient encore leur courroux, mais il se lit dans leurs regards.

Julien, vient les recevoir aux portes de la capitale ; après avoir rappelé leurs exploits et retracé leurs titres à la reconnaissance publique, *soldats*, leur dit-il, *nous devons obéir et non délibérer ; vous allez combattre sous les yeux de l'empereur : là vos actions recevront un digne prix de votre vaillance et proportionné à la puissance du prince. Résignez-vous donc à un voyage dont le but est la gloire.*

On écouta ces paroles en silence, et ce silence fut sans doute cette fois plus agréable à Julien que les vives acclamations qui répondaient ordinairement à ses harangues.

Jusqu'à ce prince, par la circonspection de sa conduite, n'avait donné à ses ennemis aucun prétexte pour l'accuser. Mais alors, soit par affection, soit par un calcul que le succès seul pouvait justifier, il combla de présents les officiers, les principaux légionnaires, et rendit ainsi leur douleur plus vive et leur obéissance plus douteuse ; enfin, au lieu de hâter leur départ, on leur permit vingt-quatre heures de séjour ; ils les employèrent à se concerter ; et ce temps si court leur suffit pour opérer une révolution dans l'empire.

Au milieu de la nuit les soldats prennent les armes et entourent en tumulte le palais du prince, qu'on nomma depuis le *palais des Thermes* ; leurs cris redoublés proclament Julien Auguste, et demandent violemment sa présence.

Julien, si l'on en croit son récit, ignorait tous ces mouvements¹ ; réveillé en sursaut par ces acclamations séditionnelles, il montre d'abord autant d'incertitude que de surprise, consulte Jupiter qu'il adorait alors en secret, et résiste quelque temps aux signes favorables qu'il croit lire dans les cieux. Son hésitation augmente l'ardeur des soldats rebelles, ils enfoncent enfin les portes du palais, y pénètrent le glaive à la main, et forcent le prince à les suivre dans le camp.

Là, de toutes parts, les Gaulois le pressent d'accepter la couronne. Julien, les yeux remplis de larmes feintes ou véritables, les conjure vainement de ne point souiller leurs victoires par une rébellion. *J'espère*, dit-il, *vous satisfaire sans déchirer l'état par une guerre civile, et puisque vous ne voulez point consentir à vous éloigner de votre patrie, retournez dans vos quartiers. Fiez-vous à ma foi, vous ne franchirez pas les Alpes. Je prendrai votre défense près de l'empereur. Sa justice punirait votre révolte, sa bonté écouterait vos remontrances.*

Ces paroles, au lieu de calmer les esprits, les embrasent ; l'amour se change en colère, les murmures en menaces. Julien cède ; on l'élève sur un pavois ; le collier d'un officier, noble prix du courage, lui sert de diadème, et le nouvel Auguste, vaincu et couronné, récompense la révolte dont il profite, en distribuant cinq pièces d'or et une livre d'argent à chaque soldat.

Si le nouvel Auguste avait montré une prudente hésitation avant de s'emparer du pouvoir suprême, il déploya pour s'y maintenir toute la force et l'activité de son caractère. Après avoir vainement cherché à obtenir de Constance son consentement au partage de l'empire, il réunit contre lui toutes les forces de la

¹ Trois cent soixante ans après Jésus-Christ.

Gaule, et l'affection des peuples le seconda tellement que bientôt il se vit en état non seulement de se défendre, mais d'attaquer.

Constance, dans l'espoir d'occuper par une diversion ce rival redoutable, prit le parti honteux d'exciter les Allemands à tenter une nouvelle invasion dans les Gaules ; mais il ne retira de cette trahison que la honte qui flétrit la mémoire de tous ceux qui appellent dans leurs états les armes étrangères.

Julien vainquit encore les Allemands¹, et, marchant ensuite le long du Danube avec une célérité digne du nom de César qu'il portait, il arriva en Thrace, lorsque son ennemi le croyait encore dans les Gaules. Constance rassemblait alors près d'Antioche toutes les forces de l'Orient ; mais la mort qui le frappa termina heureusement la guerre civile et rendit sans combat l'heureux Julien maître paisible de tout l'empire.

Le règne de ce prince fut glorieux, mais court ; les humiliations, car on ne peut pas dire précisément la persécution, qu'il fit éprouver aux chrétiens, furent la seule tache de sa vie illustre. La passion de la gloire et le désir de réparer l'honneur des armes romaines le conduisirent au-delà de l'Euphrate. Il vainquit les Perses ; mais trop ardent à les poursuivre, il se vit, bientôt, comme Crassus et comme Antoine, environné d'une foule d'ennemis dans des plaines arides, et menacé par la famine d'une destruction totale ; il ne fit pas moins éclater de courage dans ses revers que dans ses triomphes ; la victoire illustra sa retraite ; dans un dernier combat², blessé mortellement, ses derniers regards virent fuir les Perses ; il périt en héros et en philosophe.

Pendant son règne, quoiqu'il fût aux extrémités de l'Orient, la terreur de son nom contint les Allemands et les Francs ; et la Gaule, qui pleurait sa mort, dut encore quelques années de calme au souvenir de ses trophées et au respect porté à son ombre.

Jovien son successeur donna le gouvernement des Gaules à Lucilien son beau-père ; l'affection des Gaulois pour Julien était encore si forte chez ce peuple qui lui avait dû sa délivrance, que son nom seul excita une révolte générale. Un agent du fisc, accusé d'infidélité par Lucilien, persuada aux soldats gaulois que Julien vivait encore et que Jovien était un rebelle ; ils coururent aux armes, Lucilien fut massacré. Valentinien, depuis empereur, échappa à la mort par la fuite, courut en Asie, et dut peut-être son élévation à ce péril passager. Le temps put seul éclairer les Gaulois sur leur erreur, et les ramener à la soumission.

Jovien ne régna qu'une année. Valentinien, qui le remplaça³, céda l'Orient à son frère Valens, se chargea de gouverner l'Occident, et, après être resté quelque temps à Milan, fixa sa résidence dans les Gaules qu'on regardait alors comme la principale force de l'empire, et comme la barrière la plus importante à sa conservation.

Depuis quelque temps les Romains avaient contracté la honteuse habitude de payer aux peuples barbares un tribut mal déguisé sous le nom de présent annuel. Le préfet des offices, homme impérieux et brutal, négligea d'envoyer aux Allemands les sommes réglées par le dernier traité, et il accompagna d'injures le refus de satisfaire à leurs réclamations ; ils prirent les armes, passèrent le Rhin et recommencèrent leurs dévastations.

¹ Trois cent soixante et un ans après Jésus-Christ.

² Trois cent soixante-trois ans après Jésus-Christ.

³ Trois cent soixante-cinq ans après Jésus-Christ.

Valentinien, qui se trouvait alors à Paris, fit réparer les forteresses de la frontière, et ordonna dans toutes les provinces de nombreuses levées.

Pour rendre cette opération plus prompte et plus régulière, l'empereur jugea convenable de faire une nouvelle division du territoire gaulois. Auguste l'avait partagé en six provinces, ce qui donnait trop de puissance aux gouverneurs. Valentinien porta le nombre des provinces jusqu'à quatorze, et depuis son fils Gratien en ajouta trois autres.

Cette division en dix-sept provinces dura jusqu'au temps de la conquête des Francs. Ces dix-sept provinces étaient les quatre Lyonnaises, les deux Belges, les deux Germanies, la Séquanie, les Alpes grecques et pennines, la Viennoise, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les deux Narbonnaises et les Alpes maritimes. L'église chrétienne se conforma pour l'établissement des métropoles à cette division.

La Gaule ainsi partagée conserva encore plus que toute autre partie de l'empire des vestiges de l'antique liberté ; chaque cité était administrée par un sénat supérieur, composé de membres tirés des familles patriciennes, et les différentes villes ou bourgs, compris dans le territoire de chaque cité, avaient un conseil municipal formé d'hommes libres, propriétaires, issus de familles qu'on appelait curiales. Ces conseils se nommaient quelquefois sénat inférieur.

Indépendamment des légions levées d'après les décrets impériaux pour la défense de la Gaule, chaque cité avait ses propres troupes, et nous avons vu dans les guerres de Vitellius, de Civilis, de Sévère, qu'il est souvent fait mention des cohortes auxiliaires que les cités gauloises envoyaient aux armées romaines. Lorsque Sabinus usurpa l'empire, il combattit à la tête des troupes de la cité des Éduens.

Souvent on rassemblait sous la présidence du préfet du prétoire ou de son vicaire, les députés de toutes les cités de la Gaule ; on y réglait les affaires intérieures : le préfet du prétoire, chargé du gouvernement général de l'Espagne, des Gaules et la Bretagne, était remplacé, dans chacun de ces pays, par un vicaire sous l'autorité duquel des ducs et des comtes commandaient et rendaient la justice dans chaque cité. Les légions marchaient sous les ordres de deux maîtres de la milice, et le pouvoir de ces chefs militaires affaiblit graduellement celui des magistrats civils.

Quatre questeurs étaient chargés du recouvrement des impôts. Ainsi les agents du prince administraient tout ce qui concernait l'intérêt général de l'empire ; mais les intérêts locaux restaient confiés à la libre administration des sénateurs gaulois et des décurions des villes. On réglait les affaires ecclésiastiques dans les assemblées fréquentes du clergé. Chaque ville, indépendamment des familles patriciennes et curiales, contenait encore une autre sorte d'hommes libres : c'étaient les artisans, pour la plupart tirés de la servitude par l'affranchissement. Le reste de la population vivait dans l'esclavage.

Il existait alors dans la Gaule deux classes de serfs ; les uns, tout à fait esclaves, habitaient la maison de leur maître, et ne possédaient rien ; les autres, beaucoup plus nombreux, cultivaient des terrains qu'ils tenaient à charge de payer un tribut, et auquel leur personne restait attachée : ils ne pouvaient ni aliéner ni quitter le sol qu'ils labouraient : jusqu'à nos jours ce servage a été connu sous le nom de servage de la glèbe.

Lorsque les cités de la Gaule se trouvaient opprimées par la tyrannie des commandants militaires et lésées par les magistrats civils dans leurs droits, dans leurs biens individuels ou communaux, elles envoyaient des députés, pour porter leurs plaintes au sénat de Rome. Ce corps illustre, après avoir perdu la plupart de ses droits, conservait toujours l'usage antique et glorieux du patronage. Chaque peuple comptait ses patrons dans le sénat, et peu de temps même avant la conquête de Clovis, on vit, suivant le récit de Sidonius Apollinarius, les députés et les patrons de la Gaule poursuivre devant le sénat le préfet du prétoire, Amandus, qui fût dégradé et condamné à mort.

Valentinien, habile général, prince juste pour les peuples, mais cruel et terrible pour les grands, maintint pendant son règne les lois en vigueur. Sa sévérité prévint les factions ; il persécuta d'abord les païens, mais depuis, par une sage tolérance, il rétablit la paix des cultes, son courage repoussa les Barbares, et il aurait mérité l'honneur d'être compté au nombre des plus grands empereurs, si sa violence et les actes cruels de ses ministres n'eussent souillé sa gloire par quelques taches ineffaçables.

Au moment où l'empereur se disposait à marcher sur le Rhin, il apprit qu'une révolution éclatait dans l'Orient, et que Procope, soutenu par deux cohortes gauloises, venait de s'emparer de Constantinople ; dans le même temps d'autres troubles agitaient l'Illyrie. Valentinien, incertain du parti qu'il devait prendre, était appelé par son frère dans l'Orient ; mais les députés réunis de toutes les cités gauloises le conjurant de ne pas les abandonner à la fureur des barbares, il laissa la fortune décider du sort de l'Asie, et ne s'occupa plus qu'à défendre la Gaule.

Bientôt ses inquiétudes furent dissipées par un message de son frère Valens, qui lui envoya la tête de Procope vaincu, détrôné et poignardé¹. Cependant, les Allemands commencèrent la guerre par des succès ; les comtes Sévérien et Chatieton, chefs d'un corps d'armée romaine, furent battus par les barbares, et périrent dans le combat ; la fuite de la cavalerie batave avait été la cause de cette défaite.

L'empereur irrité condamna à l'esclavage tous ceux qui avaient fui ; mais il leur pardonna ensuite, après leur avoir fait jurer qu'ils répareraient leur honte. Les Allemands, vainqueurs, se livraient en désordre au pillage et à la débauche ; Jovin, lieutenant de l'empereur, marcha contre eux, les surprit près de Châlons et les tailla en pièces. Leur roi fut pendu par les soldats romains, dont les chefs ne purent contenir la furie.

Cette victoire effraya la Germanie et ramena la sécurité dans les Gaules ; mais elle fut un moment troublée par une maladie grave de Valentinien. Déjà l'ambition armait quelques personnages puissants qui aspiraient à lui succéder, lorsque le rétablissement de l'empereur fit cesser ces agitations.

Valentinien², pour enlever toute espérance aux factieux, rassembla ses légions dans une plaine près d'Amiens, et fit proclamer par elles son fils Gratien, Auguste. Lorsque cet enfant fut couronné, l'empereur lui dit en présence de l'armée qui l'entourait : *Le suffrage des soldats et la volonté de votre père sont les auspices heureux sous lesquels vous montez au trône. Montrez-vous digne de soutenir le poids de l'empire ; apprenez à franchir sans crainte, en présence des*

¹ Trois cent soixante-trois ans après Jésus-Christ.

² Trois cent soixante-sept ans après Jésus-Christ.

barbares, les glaces du Rhin et du Danube. Animez vos soldats en marchant à leur tête ; épargnez leur sang avec prudence ; versez le vôtre avec courage pour les défendre, et regardez tous les biens, et tous les maux du peuple comme s'ils vous étaient personnels : le reste de ma vie sera consacré à former la vôtre. Vous, guerriers, dont la vaillance est le plus ferme rempart de l'empire, attachez-vous à ce jeune prince qui se fie à votre fidélité, et qui va croître à l'ombre de vos lauriers.

L'empereur, qui se chargeait du soin de fortifier par ses leçons et par ses exemples le courage de son fils, choisit pour éclairer son esprit, un Gaulois illustre, Ausone, né à Bordeaux, orateur éloquent, poète harmonieux, et que ses talents élevèrent dans la suite au consulat.

La victoire accompagna constamment les armes victoire de Valentinien et de ses généraux. Théodose, père de celui qui parvint à l'empire, délivra la Grande-Bretagne des incursions des Pictes ; il vainquit ensuite les Saxons et les Francs, dont les flottes infestaient les côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne. Valentinien conduisit encore lui-même une armée contre les Allemands qui voulaient démolir les forteresses construites par ses ordres pour défendre la frontière. Au moment où ce prince s'efforçait de s'emparer d'une montagne sur laquelle les ennemis s'étaient retranchés, il fut entouré par eux, et ne dut son salut qu'à son intrépidité ; elle enflamma le courage des Gaulois et des Romains, et lui valut la victoire.

Dans ce temps¹, les Bourguignons commençaient à s'acquérir une formidable renommée. Ces peuples, issus des Vandales, habitèrent longtemps les rives de la Warta et de la Vistule. Chassés par les Gépides, ils furent vaincus par Aurélien et par Probus ; marchant ensuite vers le Rhin, ils se joignirent aux Allemands pour envahir la Gaule. Maximien Hercule les repoussa, et pour se dédommager du peu de succès de cette expédition, ils enlevèrent aux Allemands, leurs alliés, une partie de leurs possessions et s'y fixèrent. De là une violente haine divisa les deux nations, et les rives de la Sala devinrent le théâtre de leurs combats perpétuels.

Ce peuple, commandé par un chef sans pouvoir, sous le titre de *Heindinas*, et gouverné réellement par un pontife qu'ils appelaient *Sinistus*, dont l'autorité n'avait pas de bornes, sollicita l'alliance des Romains ; Valentinien accueillit leur demande dans l'espoir de se servir de leurs armes contre les Allemands.

Une fable répandue en Germanie faisait croire aux Bourguignons qu'ils devaient leur origine à quelques garnisons romaines abandonnées en Allemagne par les successeurs d'Auguste, et que leur nom venait de l'usage anciennement établi chez eux de vivre dans des maisons réunies, qu'ils appelaient *Bourgs*. Valentinien flatta leur orgueil pour exciter leur zèle. Rassemblés par ses ordres, ils parurent sur les bords di Rhin au nombre de quatre-vingt mille hommes. Cette armée ne semblait pas moins dangereuse aux Gaulois qu'aux Allemands. L'empereur, effrayé de leurs forces, viola le traité qu'il avait conclu avec eux, et ne leur donna ni vivres ni secours. Indignés de cette infraction à la foi jurée, ils ravagèrent les frontières de la Gaule, ainsi que le territoire des Allemands, et devinrent dès ce moment les ennemis implacables d'un empire dont ils hâtèrent peu de temps après le démembrement.

¹ Trois cent soixante-treize ans après Jésus-Christ.

La fin du règne de Valentinien fut troublée par de continuelles révoltes, ses armes les comprimait, mais ses rigueurs les faisaient renaître. La Gaule, défendue par son courage contre les barbares, gémissait sous la tyrannie de ses ministres, et la violence de ses arrêts démentit trop souvent la sagesse de ses lois ; sa politique même, en voulant s'assurer un repos passager, devint aussi funeste à la Gaule, que l'aurait été une sanglante défaite. Il céda des terres en Alsace à ces mêmes Bourguignons qui, moins d'un siècle après, se rendirent maîtres du pays où on les avait reçus comme tributaires.

L'empereur, ayant pacifié la Bretagne, vaincu les Allemands, apaisé les Bourguignons, et chargé Théodose de rétablir l'ordre dans l'Afrique soulevée, s'éloigna des Gaules pour n'y plus revenir et porta ses armes en Pannonie contre les Quades. Là il mourut d'un coup de sang à la suite d'un accès de colère ; la même violence qui avait souillé son règne termina sa vie.

Son fils Gratien, l'espoir des Gaules lui succéda¹ ; et son instituteur Ausone devint encore plus illustre par les vertus de son élève que par ses propres talents.

Le nouvel empereur apprit à Trèves la mort de son père et la révolte de l'armée de Pannonie qui avait revêtu de la pourpre son jeune frère Valentinien II. Gratien, plus occupé du repos public que de sa grandeur personnelle, confirma cette élection et partagea le trône qu'il n'aurait pu conserver seul qu'en exposant l'empire au malheur d'une guerre civile. Il se montra par cette modération digne du vertueux saint Ambroise qui avait formé son cœur comme Ausone avait formé son esprit.

Sous son règne trop court, la Gaule fut soulagée du poids des impôts ; les proscrits y rentrèrent ; les délateurs en sortirent ; on vit renaître partout la sécurité ; la justice remplaça la force, et on vit succéder l'amour à la crainte.

Gratien² prouva bientôt que s'il différait de son père par sa douceur, il lui ressemblait par son courage. Les Allemands avaient repris les armes ; Gratien marcha contre eux, et, secondé par le vaillant Mellobaude, roi des Francs et commandant de sa garde, il remporta sur les Germains une victoire complète. Dans cette bataille, livrée près de Colmar, Priarius, roi des Allemands, se clonera la mort pour échapper au ressentiment de son peuple qui pardonnait rarement à ses chefs la honte de la défaite.

Tandis que l'Occident voyait, ce jeune prince illustrer les armes romaines, l'Orient, ouvert aux barbares, s'écroulait sous le sceptre de Valens, monarque aussi méprisé de ses ennemis que haï de ses sujets. Les Goths, dont la puissance s'était étendue par les exploits de leur prince Hermanrick des rives de la Baltique à celles du Pont-Euxin, venaient d'être vaincus et poursuivis par les Huns, peuple barbare sorti du fond de la Scythie. Les Goths, arrivés en foule sur les bords du Danube, avaient demandé un asile et des terres à l'empereur d'Orient ; Valens n'osant les combattre et craignant de les accueillir, les trompa par de fausses promesses, excita leur vengeance, défendit faiblement contre eux la Grèce et la Thrace, et périt enfin dans une bataille qu'il leur livra près d'Andrinople. Aussi présomptueux qu'inexpérimenté, il s'était hâté de combattre dans la crainte de partager l'honneur d'une victoire avec Gratien qui amenait à son secours les armées d'Occident.

¹ Trois cent soixante-quinze ans après Jésus-Christ.

² Trois cent soixante-dix-sept ans après Jésus-Christ.

La défaite d'Andrinople, aussi funeste pour les Romains que celle de Cannes, eut à peu près les mêmes résultats ; les vainqueurs ravagèrent l'empire, mais ils échouèrent devant les murs de la capitale et ne purent s'emparer de Constantinople.

Gratien après avoir une seconde fois vaincu les Allemands arriva en Thrace à la tête de ses légions triomphantes, et rassembla les débris de l'armée vaincue.

Par ses ordres un nouveau Scipion, le jeune Théodose, fils du guerrier célèbre qui avait défendu la Gaule, soumis l'Écosse et pacifié l'Afrique, ranima le courage des légions de l'Orient, marcha contre les Goths, les tailla en pièces et les poursuivit au-delà du Danube. Son père était mort victime de la jalousie de Valentinien et de la cruauté de ses ministres. Gratien, réparant, l'injustice commise envers le père et récompensant les exploits du fils, donna le trône d'Orient à Théodose. Par ce partage avec un héros, Gratien retarda de plusieurs siècles, la chute de l'empire.

Les hommes trop séduits par les illusions de la gloire et de la puissance prodiguent les louanges à l'ambition couronnée de succès, et en sont trop avares pour la sagesse ; l'histoire ne donne point assez d'éloges à un jeune empereur qui sut, à vingt ans, sacrifier son intérêt à l'intérêt général, l'ambition à la vertu, et sa famille à l'état.

Gratien retournant dans l'Occident, défit en chemin les Quades, et d'autres peuples barbares ; après quelque séjour à Milan, une nouvelle invasion des Allemands le rappela dans les Gaules ; il les repoussa, et, pour les contenir, s'établit à Trèves.

Ce jeune empereur, entraîné par les conseils de saint Ambroise défendit dans tout l'empire et dans Rome le même culte des idoles que jusque-là ses prédécesseurs avaient plus ou moins toléré : la ville de Mars vit renverser l'autel de la Victoire, Gratien refusa le sacerdoce que, par égard pour les païens, les princes n'avaient pas osé dédaigner. On lui prédit qu'un autre grand pontife ne tarderait pas à le punir de ce refus. En effet la proscription de l'ancien culte pour lequel une grande partie des peuples conservait encore une vénération secrète, lui suscita partout et particulièrement dans la Gaule ainsi que dans la Bretagne une foule d'ennemis.

Clément Maximus, partisan zélé du paganisme, se trouvait alors à la tête de plusieurs légions envoyées par Gratien en Bretagne, il les souleva, les ramena dans la Gaule et persuada aux Gaulois que Théodose appuyait sa rébellion ; les suffrages des troupes et des cités le proclamèrent empereur.

Gratien s'avança pour le combattre et le rencontra à peu de distance de Paris. La défection de Mellobaude avec ses Francs et celle de la cavalerie africaine contraignirent Gratien à fuir. Ce prince qui naguère disposait de l'empire du monde ne garda auprès de lui dans ce désastre que trois cents hommes : ceux-ci restèrent même peu de jours fidèles au malheur, et l'empereur vaincu erra seul, sans secours et sans asile, dans cette Gaule défendue par son courage et pacifiée par sa bonté. Il périt près de Lyon par le glaive d'un ennemi ou par le poignard d'un sujet ingrat.

Maxime régna quelque temps sans obstacle en Bretagne, en Espagne et dans la Gaule ; bientôt, méprisant l'enfance du jeune Valentinien, il menaça l'Italie, franchit les Alpes, parut aux portes de Milan, s'en empara, entra triomphant dans

Rome et releva les autels de Mars. Valentinien courut chercher un asile dans l'Orient ; Théodose prit sa défense et marcha contre l'usurpateur.

A cette époque de décadence on ne voyait presque plus de Romains dans les armées romaines, et au milieu de cette lutte qui armait la moitié du monde contre l'autre, le trône de Rome n'était attaqué et défendu que par des barbares.

L'armée de Maxime n'était formée que de Germains et de Gaulois. Les Huns, les Alains et les Goths composaient en grande partie les forces de celles de Théodose. Une bataille sanglante qui dura depuis le point du jour jusqu'à la nuit, sur les rives de la Save, décida le sort des deux empires et des deux cultes. Maxime vaincu prit la fuite ; atteint aux portes d'Aquilée, il perdit la couronne et la vie.

Arbogaste¹, Franc de nation, parvenu dans l'armée de Théodose à une grande fortune par un grand courage, poursuivi les restes de l'armée d'Occident et termina la guerre civile en tuant le fils de Maxime.

Théodose, vainqueur, proscrivit le paganisme, et força son jeune collègue Valentinien d'abjurer la secte arienne dont sa mère et lui avaient embrassé la cause.

Ce jeune prince, ainsi rétabli sur le trône d'Occident, laissa régner sous son nom l'ambitieux Arbogaste, qui écarta les Romains de tous les emplois pour les prodiguer sans mesure aux Francs et aux Allemands qui lui étaient dévoués.

L'empereur, entouré d'une garde étrangère, s'aperçut tardivement que, par sa faiblesse, son diadème était devenu une chaîne et son palais une prison. Captif au milieu de la Gaule, il tenta vainement de ressaisir son autorité ; rassemblant autour de lui une cour peuplée de lâches ou de traîtres, il appelle en sa présence l'orgueilleux Arbogaste, l'accable de reproches et lui lit l'ordre de sa destitution. Le guerrier rebelle sourit avec dédain et foule aux pieds l'arrêt impérial. Valentinien, irrité, tire son glaive ; on le lui arrache ; le fier Arbogaste, après l'avoir désarmé, l'enferme, le fait étrangler, méprise le trône romain sur lequel on le presse de monter, et y place un rhéteur, Eugène, qui le servait comme secrétaire. Ainsi, pour la première fois, la Gaule se trouva sous l'empire des Francs².

Avant de souiller par un crime l'élévation où sa vaillance l'avait porté, Arbogaste s'était attiré le respect et la reconnaissance de la Gaule en la défendant avec valeur contre les Allemands, et même contre quelques tribus de Francs qui ravageaient les rives du Rhin. Marcomir et Sunnon³, princes ou chefs de ces tribus, furent vaincus par lui, et ses armes dévastèrent le territoire des Chamaves et des Bructères ; mais sa fortune ne put résister au génie de Théodose. L'empereur d'Orient l'attaqua, le vainquit, et termina par un supplice le règne éphémère de son vassal couronné. Arbogaste évita le même sort en se poignardant. Ainsi l'heureux Théodose resta seul maître des deux empires.

Ce prince, célèbre par ses lois comme par ses victoires, fut le dernier rayon de la gloire romaine et la lueur passagère qu'il répandit, ne fit qu'éclairer l'abîme dans lequel les fils de ce monarque se précipitèrent avec le monde entier.

¹ Trois cent quatre-vingt-douze ans après Jésus-Christ.

² Trois cent quatre-vingt-douze ans après Jésus-Christ.

³ Trois cent quatre-vingt-dix-sept ans après Jésus-Christ.

CHAPITRE SIXIÈME

LE colosse romain, usé par le temps, corrompu par le luxe, amolli par la servitude, tomba en poudre dès que le génie de Théodose eût cessé de le soutenir : Autrefois, lorsqu'on voulut faire sortir du Capitole les statues des dieux, celle de la Jeunesse, dit-on, et le dieu Terme, résistèrent et demeurèrent immobiles. Mais lorsque Théodose, arrachant ces mêmes dieux du Panthéon, traîna dans Rome, à la suite de son char de triomphe, ces mêmes divinités, tous les derniers symboles de la vigueur et de la gloire de Rome disparurent. L'idolâtrie, rendant son dernier oracle, parut alors annoncer la chute de l'empire, au bruit de ces statues brisées, de *Mars* anéanti, du *Terme* démoli, de la *Fortune* en débris, et de l'autel de la Victoire renversé.

Des présages plus certains rendaient ce grand désastre évident aux yeux de la raison tandis que cet empire immense, gouverné par de faibles despotes, par de lâches eunuques, par des patriciens corrompus, dépeuplé par le luxe, opprimé par le fisc, déchiré par les discordes religieuses, comptait plus de monastères que de forteresses, plus de domestiques que de citoyens, plus d'ermites et de moines que de guerriers, n'opposait à ses ennemis que des légions composées d'étrangers ; une foule innombrable de barbares se rassemblant depuis les frontières de la Chine jusqu'aux rivages du Pont-Euxin, de la mer du Nord, du Danube et du Rhin, se préparaient à fondre en masse sur l'Occident, à détruire la civilisation du monde, et à plonger dans les ténèbres de la barbarie la Grèce, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule.

C'était un nouveau monde dans sa vigueur, se précipitant sur l'ancien monde dans sa décrépitude ; c'était l'ordre attaqué de toutes parts par le chaos, c'était le jour tombant menacé par les ombres croissantes et gigantesques de la nuit.

Depuis longtemps la science militaire avait seule suppléé au courage, résisté au nombre, et retardé la décadence ; mais les empereurs, par une imprévoyante politique, formant à l'art de la guerre les hordes barbares, et confiant leur défense aux chefs les plus distingués de ces tribus, il ne fut plus possible à Rome de résister à ces héros sauvages, qu'elle-même venait d'instruire dans l'art de vaincre.

Les deux fils de Théodose, incapables par leur faiblesse de soutenir le fardeau qu'un grand homme déposait dans leurs débiles mains, ne surent ni le porter ni le défendre. Ce fut sous leur règne honteux qu'on vit la Grèce dévastée, l'Italie conquise, Rome saccagée et la Gaule en proie aux fureurs des Bourguignons, des Vandales, des Francs, des Alains et des Visigoths.

La fortune prolongea quelque temps encore les débris de la puissance romaine dans l'Orient, malgré l'inepte tyrannie des princes qui le gouvernaient. La politique éclairée du monarque des Goths laissa aussi, pendant plusieurs années, quelque ombre d'existence à Rome, mais la Gaule malheureuse fut livrée sans défense à la rage des barbares qui déchiraient son sein, et qui se disputaient ses débris.

Pour mieux juger l'excès des malheurs qu'elle éprouva, il est utile de connaître le degré de civilisation et de prospérité auquel elle se trouvait élevée, lorsqu'un déluge de barbares détruisit en peu de jours l'ouvrage de quatre siècles.

Du temps de César, on comptait dans la Gaule trois millions de combattants ; ce qui doit faire supposer que la population entière montait à neuf ou dix millions d'individus. Cette population, depuis la conquête, dut probablement, doubler par les progrès de la civilisation, de la culture, de l'industrie et par la sécurité que lui donnait la protection de Rome.

Si les frontières du nord et de l'est éprouvaient de temps en temps les maux de la guerre, l'ouest, le midi et l'intérieur vivaient dans une paix profonde. Dans le temps de Vespasien nous avons vu, par la réponse des Trévirois aux Bructères, que des liens nombreux avaient déjà uni et confondu les familles romaines et gauloises.

La Gaule, couverte de cités, populeuses, était ornée de riches palais, de maisons opulentes, de temples magnifiques ; des routes superbes facilitaient, partout les communications, ou voyait dans toutes les provinces fleurir un grand nombre d'écoles et d'académies illustrées par des talents célèbres. Le luxe de Rome, répandu dans la Gaule, rassemblait dans dévastés cirques toutes les productions des arts ; on y représentait les chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'Italie ; les patriciens gaulois remplissaient le sénat de Rome ; plusieurs princes, nés dans la Gaule, portèrent le sceptre impérial ; et l'un d'eux, Antonin, donna par ses vertus son nom a son siècle.

La philosophie, les arts, les talents qui depuis firent, dans cet heureux pays, de si rapides progrès ; n'y semblaient pas même tout à fait étrangers lorsque Rome, triomphante des Gaulois, les nommait encore barbares. Gniphon, célèbre grammairien qui avait enseigné là rhétorique à César, était né dans la Gaule : Cicéron raconte qu'il avait assisté à ses leçons. Le druide Divitiac mérita, par son instruction autant que par son caractère, l'amitié de ce même Cicéron. Caton disait que les Gaulois excellaient dans deux arts, la guerre et l'éloquence. Cette assertion paraît justifiée par les discours que César place dans la bouche de Vercingétorix et de plusieurs autres chefs gaulois. Quintilien appelait Julius Florus le prince de l'éloquence ; le philosophe gaulois, Favorin, obtint dans l'esprit Adrien une estime qui survécut à son crédit. Les poètes Pétrone, Ausone, Sidonius Apollinaris, illustrèrent leur patrie dans différents siècles.

On citait avec honneur comme historiens, Trogue Pompée, Sulpice Sévère, Salvien et Cassien, nés dans la Gaule, furent comptés parmi les plus savants, jurisconsultes ; on décora Toulouse, du nom de ville de Pallas. L'éloquence de la chaire et les fastes de l'église ont immortalisé les noms de saint Ambroise, de saint Hilaire, de saint Paulin, de saint Prosper, d'Alcime d'Avitus et de Grégoire de Tours.

Les dieux des Romains occupèrent, peu de temps dans la Gaule, la place qu'ils avaient usurpée sur les dieux gaulois, leur triomphe même ne fut qu'apparent et partiel. Vainement l'empereur Claude proscrivit le culte druidique : il régna longtemps dans les forêts et dans les campagnes ; les villes seules et, les riches qui les habitaient, se soumièrent à la religion du vainqueur. Ceux des druides qui écoutaient plus la voix de l'ambition que celle de leur conscience, donnèrent à leurs divinités les noms, de celles qu'on adorait à Rome, et ils se décorèrent du sacerdoce romain, qui les maintint ainsi en dignité et en puissance ; les autres, se réfugiant dans leurs bois sacrés, conservèrent longtemps, sur le bas peuple, leur ancienne influence ; nous avons vu avec quelle ardeur leur fanatisme seconda les efforts de Civilis pour soulever la Gaule contre les Romains.

Dès le second siècle de l'ère chrétienne, le culte de l'évangile s'était déjà répandu dans la Gaule ; les chrétiens éprouvèrent l'an 177, une première persécution que la vertu de Marc-Aurèle fit cesser. Mais, si l'on en croit Grégoire de Tours, le christianisme ne fut véritablement établi dans ces contrées que vers l'an 250, à l'époque où Toulouse eut pour évêque saint Saturnin, que le même Grégoire de Tours regarde, comme l'apôtre de la Gaule. Cependant, selon l'opinion générale, saint Denys y porta le premier les lumières de la foi.

Au reste chaque cité attribuait cet honneur au Saint, qu'elle révérait le plus : Lyon le décernait à saint Pothin ; Arles à Trophime ; Clermont à Austrémonius ; Tour à Gatien ; Limoges à Martial.

Comme dans ces premiers temps, le peuple choisissait ses évêques, et ne donnait ses suffrages qu'aux hommes dont le caractère répondait à la difficulté des circonstances ; tous ces pontifes firent respecter leur courage autant que leur sainteté, et ils s'assurèrent par leurs vertus un pouvoir plus durable et plus étendu que celui des druides, qui ne le devaient qu'à leur redoutable et sanguinaire superstition.

Tous ces pontifes méritèrent, par la simplicité de leurs mœurs et par la sagesse de leur conduite, une juste vénération ; mais, dès, que cessant d'être persécutés, ils devinrent puissants et quelquefois persécuteurs, l'ambition corrompit les mœurs du plus grand nombre ; l'ignorance fit dégénérer le culte en superstition ; plusieurs s'écartèrent de la route de l'évangile pour suivre celle de la fortune, et la discorde, excitée par les passions des sectes, troubla la paix de l'Occident comme elle avait détruit celle de l'Orient : une partie même de la Gaule devint arienne.

Cependant plusieurs évêques célèbres, tel que saint Hilaire ; opposèrent un courage inébranlable aux erreurs, aux dissensions religieuses, et ne montrèrent pas moins de fermeté dans leur résistance aux farouches tyrans qui opprimaient la Gaule. Heureux ! si toujours leur zèle, contenu dans de justes bornes, ne fût pas tombé dans des excès de fanatisme que leurs successeurs n'imitèrent que trop souvent ; mais en parcourant nos annales nous aurons fréquemment à déplorer des fureurs qu'on ne peut nommer religieuses, puisque la religion, les désavoue, et qu'il faut bien appeler sacerdotales, puisque les prêtres s'en souillèrent et ne rougirent point d'imiter, dans leurs cruautés, les tyrans idolâtres qui s'étaient flétris en persécutant les chrétiens.

Malgré la sévérité des empereurs, la puissance des évêques et la rigueur des lois, l'idolâtrie comptait encore au cinquième siècle, dans la Gaule, un grand nombre de partisans. Au lieu de se borner à opposer la lumière à l'erreur, beaucoup de prêtres voulurent détruire une superstition par l'autre, et des fables anciennes par des fables nouvelles. Grégoire de Tours raconte que, de son temps, *les prières de l'évêque d'Autun, Sulpicius, firent tomber de son char la statue de Bérécyntie qu'on promenait, et rendirent immobiles les bœufs qui la traînaient.*

La Gaule devenue chrétienne contenait, sous le règne de Théodose, dix-sept métropoles, cent quinze évêques. Depuis Constantin, les empereurs avaient donné successivement un grand nombre de terres à ces églises ; les lois impériales, effaçant les limites salutaires qui devaient séparer le pouvoir spirituel de la puissance temporelle, accordèrent aux criminels un asile dans les temples, confièrent aux évêques la tutelle des veuves et des orphelins, et leur concédèrent enfin le droit dangereux de réformer les jugements des tribunaux.

Par là, le clergé détournant ses yeux du ciel pour les fixer sur la terre, ne fut que trop entraîné à s'enrichir et à dominer. Quelques vénérables prélats, préférant la pauvreté au luxe, et l'humilité à la puissance, ne s'occupèrent, il est vrai, que du soin d'adoucir les mœurs barbares de leur siècle, et de conserver quelques rayons de lumières au milieu des ténèbres ; mais le plus grand nombre, marchant sur les traces des druides, ne songea qu'à faire du sacerdoce, le premier, le plus opulent et le plus puissant ordre de l'état.

A l'époque où les fils de Théodose montèrent sur le trône, chaque évêque, dans la Gaule, était déjà considéré comme le chef, comme le protecteur de sa cité ; et son pouvoir, supérieur à celui des magistrats romains, parce qu'il gouvernait la conscience des peuples, était encore comme on le verra bientôt, la seule digue que la fureur des barbares parût quelquefois respecter.

Tel est enfin le tableau qu'on peut se faire de la Gaule au moment qui précéda sa chute : dix-huit millions d'hommes industrieux et paisibles l'habitaient ; dix-sept capitales et plus trois cents villes y faisaient briller les lumières des sciences, tous les chefs-d'œuvre des arts, tout le luxe d'une noblesse opulente, d'un patriciat orgueilleux, d'un clergé puissant. Un commerce actif portait sur les grandes routes et sur les fleuves les nombreux tributs d'un sol fertile et d'une féconde industrie. Les navires de tous les peuples du monde faisaient flotter dans les ports leurs pavillons divers. Les revenus de l'empire, bornés à quelques fonds de terres réservés dans la conquête à un faible impôt sur les possessions privées, à une captation légère, à quelques droits de péages et de douanes, et à une dîme sur les tributaires ou tenanciers qui ne pesaient ni gravement sur l'agriculture ni sur le commerce. Le sénat de chaque cité veillait à sa tranquillité, et administrait les intérêts locaux. Une assemblée des députés de la Gaule, qui se tenait ordinairement à Trèves, et qu'Honorius transféra dans la ville d'Arles, délibérait sur les intérêts généraux, et sur les demandes ou plaintes qu'elle croyait convenable d'adresser à l'empereur ; enfin, tandis que plusieurs légions et plus de soixante forteresses défendaient les frontières contre les invasions des barbares, la plus profonde paix régnait dans le reste de la Gaule.

Les campagnes retentissaient du chant des laboureurs, l'encens brûlait dans les temples au milieu de pompeux sacrifices, et partout une jeunesse brillante et nombreuse, déshabituée des combats, se livrait avec une molle incurie aux jeux du cirque, aux courses des chars, aux plaisirs du théâtre et à toutes ces voluptés qui, du sein de Rome corrompue, avaient répandu dans la Gaule leurs poisons contagieux.

Ce fut à l'instant où cette riante contrée, semblable aux jardins d'Armide, jouissait sans prévoyance du calme le plus doux, que tout à coup le bruit effrayant des trompettes guerrières et les hurlements des enfants du Nord se firent entendre ; le fer et le feu dévorent les campagnes ; les moissons sont détruites, les fleuves sont teints de sang, l'incendie éclate dans les villes, les palais sont livrés au pillage, les cirques démolis, les temples profanés. Le courage n'a pas le temps de saisir ses armes ; l'innocence est outragée ; la misère et l'opulence tombent confondues dans un même esclavage ; les arts et les sciences disparaissent. Un voile de ténèbres se répand partout, et ne laisse briller que la couleur du sang et l'éclat des armes ; enfin, depuis les bords du Rhin jusqu'à l'Océan et aux Pyrénées, la Gaule naguère si florissante, n'est plus qu'un vaste théâtre de désolation et de carnage.

Jamais peut-être dans l'histoire du genre humain on ne vit une plus désastreuse époque, que celle dont nous allons retracer avec douleur le peu de faits échappés à cette longue nuit de ravages et de destructions.

Arcadius, après la mort de Théodose, vit ses faibles mains chargées du sceptre de l'Orient. Il épousa Eudoxie, fille de Baudon, l'un de ses généraux, né parmi les Francs. Ce jeune prince livra les rênes du gouvernement à un Gaulois appelé Rufin, ministre ambitieux, injuste, sanguinaire, qui par ses talents avait surpris la confiance de Théodose. Sous le règne de son fils, ce ministre se trouvant sans frein, ne montra plus que les vices qui souillaient son caractère.

Dans le même temps Honorius, héritier du trône d'Occident, y porta la même faiblesse ; il confia son pouvoir et ses armées à Stilicon, général vandale, dont le génie justifiait au moins l'élévation. Stilicon s'était rendu fameux, pendant la vie de Théodose, par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de l'empire. Cependant rien ne prouvait mieux la décadence de cet empire, et les progrès de la puissance et de la renommée des barbares, que de voir l'Orient et l'Occident gouvernés par un Gaulois et par un Vandale, tandis que la fille d'un Franc partageait le lit et le trône d'un empereur.

De tous les peuples barbares qui s'armaient alors pour venger l'univers et pour démolir le colosse romain, les Goths furent longtemps les plus fameux, les plus redoutables, et comme ils fondèrent les premiers une nouvelle puissance en Italie et dans la Gaule, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur leur origine, et sur les événements qui les firent descendre des contrées du Nord dans celles du Midi et de l'Occident.

Leur berceau, enveloppé des brouillards glacés du septentrion et couvert de la nuit des temps, fut toujours peu connu ; plusieurs auteurs les confondaient avec les Scythes et les Sarmates. Tacite les nomme Gothons, et les dit originaires du territoire de Dantzick, à l'embouchure de la Vistule. D'autres, avec plus de fondement, prétendent qu'ils étaient sortis de la Scandinavie ; le nom actuel d'une province de Suède, la Gothie, justifie cette opinion.

L'île de Rugen fut leur première conquête. On a généralement regardé les Ruges, les Vandales, les Lombards, les Hérules comme des ramifications de la nation des Goths, comme des tribus détachées de ce peuple belliqueux qui s'étendit rapidement des bords de la Vistule jusqu'aux rivages des Palus Méotides.

S'avançant ensuite jusqu'au Danube, ils vainquirent les Marcomans, les Quades, les Bourguignons, et refoulèrent tous ces peuples vers l'Occident. Une de leurs tribus moins belliqueuse prit le nom de Gépides, qui, dans leur langue exprimait la paresse et l'indolence. La partie de la nation des Goths, qui s'établit près du Pont-Euxin, au nord de la Thrace, reçut le nom de Goths orientaux, ou Ostrogoths ; l'autre, qui portait les armes le long du Danube, forma le peuple des Visigoths ou Goths occidentaux. Cette division se perpétua, et elle subsistait encore, lorsque après la ruine de Rome, les Ostrogoths régnèrent en Italie et les Visigoths dans le midi de la Gaule.

Longtemps avant l'époque dont nous parlons, le courage des Goths les avait rendus célèbres ; leurs armes humilièrent Caracalla, et l'assujettirent à un tribut. Decius périt en combattant contre eux ; Claude, Aurélien, Tacite, Probus remportèrent sur eux de sanglantes victoires, et les soumirent ; sous Dioclétien ils se relevèrent. On les vit tantôt ennemis, tantôt auxiliaires des successeurs de Constantin, et souvent quarante mille de leurs guerriers soutinrent par leurs exploits, les forces de l'empire qu'ils devaient un jour renverser.

Si les Goths avaient cultivé les lettres et produit des historiens, ils auraient pu nous faire admirer les exploits héroïques, et les folies sanglantes d'un nouvel Alexandre. Le célèbre Hermanrick fut le leur ; ce conquérant sauvage réunit sous sa puissance toutes les tribus des Goths et domina sans rivaux, les vastes contrées qui s'étendent de la mer du Nord aux rives du Danube. Mais si son règne marqua l'époque de la plus grande puissance des Goths, il devint aussi celle de leur ruine, et la première cause de la chute de l'empire romain, sur lequel les débris du peuple des Goths se précipitèrent pour échapper à leur vainqueur.

Une nation, jusque là inconnue, sortie des extrémités de l'Asie, les Huns, s'étendant comme un torrent dévastateur depuis les frontières de la Chine jusqu'aux bords de la Vistule, franchirent ce fleuve, attaquèrent Hermanrick, défirent son armée, effacèrent sa gloire, terminèrent son règne et sa vie, renversèrent son trône et poursuivirent les vaincus jusqu'au Danube.

Les Goths demandèrent à l'empereur Valens son appui, un asile, des vivres et une patrie. Valens les trompa et fut puni de sa perfidie. La bataille d'Andrinople où périt ce prince, détruisit la fleur de l'armée romaine. Constantinople vit les Goths à ses portes, et l'empire d'Orient aurait succombé sous la masse guerrière de ce peuple fugitif, si le bras de Théodose n'eût encore soutenu et sauvé le trône de Constantin.

Théodose vainquit les Goths ; il fit plus, il conquist leur amitié comme leur estime. Ces ennemis redoutables servirent sous ses drapeaux et malheureusement pour Rome, le génie de ce grand prince instruisit dans l'art de la guerre un jeune chef des Goths, cet Alaric qui depuis, profitant trop bien des leçons d'un si grand capitaine, entra le premier en triomphe, à la tête des Goths victorieux, dans la capitale du monde, et disposa à son gré du trône d'Honorius.

La main ferme de Théodose avait seule contraint les sectes religieuses au silence, les Romains à la discipline et les barbares au repos. Dès que ce grand homme eût cessé de régner, les troubles et les périls reparurent. Rufin rendit Arcadius odieux à ses peuples et méprisables à ses ennemis. Les Goths entrèrent dans la Grèce et la dévastèrent. Le vaillant Stilicon accourut au secours de l'Orient ; défit les Goths et les aurait totalement chassés si la jalousie de Rufin n'eût arrêté le cours de ses triomphes. Le faible Arcadius força son libérateur à se retirer, et Stilicon rentra dans l'Italie, dont il prévint que la vengeance des Goths allait bientôt troubler la sécurité.

Le lâche Rufin voulait monter au trône du maître qu'il venait de trahir ; un coup de poignard punit son ambition et sa perfidie. Après sa mort, Arcadius, n'osant combattre les barbares, se laissa gouverner par eux, et leur prodigua les trésors de l'empire, ainsi que les grandes dignités de la couronne.

Le ressentiment des Goths ne tarda pas à se tourner contre Stilicon ; ce guerrier, aussi ambitieux qu'habile, excita parmi les Romains autant de haine que d'admiration. Les légions le regardaient comme leur appui, comme le guide qui les conduisait toujours à la victoire ; les courtisans enviaient son crédit et détestaient son mérite ; enfin le clergé et les chrétiens le haïssaient, parce qu'il avait fait élever son fils dans les principes du paganisme, espérait, par là, s'attirer l'affection de la nombreuse partie du peuple encore attachée au culte des idoles.

Stilicon, menacé à la fois par tant d'ennemis intérieurs et extérieurs, ne s'occupait qu'à fortifier contre eux sa puissance ; il épousa Sérène, nièce de

Théodose, et fit promettre au jeune Honorius de prendre son fils pour gendre. Ainsi ce Vandale ambitieux se rapprochait peu à peu du trône et ne voyait plus entre ce trône et lui qu'un faible degré.

Soit qu'il s'apprêtât à le franchir, soit que la lâcheté, des Romains, l'épuisement de l'Italie et les menaces des Goths l'effrayassent, il commit l'énorme faute de rappeler près de lui les troupes aguerries qui défendaient la Gaule. Par ses ordres les forteresses du Rhin furent évacuées, et le fleuve n'opposa plus aux barbares qu'une impuissante barrière.

La haine du clergé fit de cette faute, le texte des accusations les plus violentes contre Stilicon, et ce guerrier, qui seul alors, osait combattre et savait vaincre les ennemis de l'empire, fut accusé généralement d'avoir voulu le leur livrer. L'ambition de Stilicon suffit plus encore que ses triomphes pour justifier sa mémoire ; on ne peut croire qu'il méditât le renversement d'un trône sur lequel, il voulait monter.

Alaric se précipita bientôt sur l'Italie. Honorius tremblant, prit la fuite ; déjà il se montrait prêt à capituler honteusement derrière les remparts qui lui servaient d'asile, lorsque Stilicon, paraissant à la tête des troupes venues de la Gaule, fondit sur les Goths, les tailla en pièces, les poursuivit, remporta sur eux une autre victoire et contraignit le fier Alaric à chercher à son tour son salut dans la fuite. Cependant la haine n'en persista pas moins à accuser le vainqueur de trahison, et la bassesse romaine décerna les honneurs du triomphe à Honorius.

La détresse de l'empire, l'attaque des Goths, l'évacuation des forteresses du Rhin furent le signal de la ruine des Gaules et de l'horrible invasion des barbares qui dévastèrent pendant quatre ans cette malheureuse contrée. Les Suèves, les Bourguignons, les Vandales, les Allemands, les Quades, les Marcomans, les Saxons, refoulés et resserrés vers l'Occident par les Goths et par les Huns, tournaient depuis longtemps leurs regards avides sur les vignes fécondes et sur les champs fertiles de la Gaule. Ces peuples, méprisant l'agriculture, ne trouvaient de charmes que dans la vie errante ; le repos et la paix étaient pour eux des tourments aussi, toujours on les vit, pour échapper à l'ennui et à la disette, s'attaquer, s'envahir, s'exterminer in mutuellement et ensanglanter par leurs perpétuels combats tous les pays situés entre le Danube, le Rhin, la Vistule et la mer du Nord.

A tous moments ils changeaient de lieu, de sort, de nom ; et il serait aussi inutile de vouloir suivre la marche, connaître la généalogie, et éclaircir l'histoire de cette foule de hordes sauvages, que de compter et de chercher à distinguer l'un de l'autre, les flots tumultueux et des vagues roulantes d'une mer en furie.

Dans le temps de la puissance de Rome, ces peuples, souvent vaincus et jamais soumis, bravant tous les périls, franchissaient fréquemment le Rhin ; leurs incursions n'avaient d'autre objet que le pillage ; aucune idée d'établissement n'entraît dans leurs vues ; et, après avoir dévasté quelques cantons, ils se hâtaient de rentrer dans leurs forêts avec de nombreux esclaves, et chargés d'un riche butin.

Quelques chants militaires rappelaient leurs exploits et le nom de leurs plus braves guerriers, mais aucun burin n'écrivait leur histoire ; ils méprisaient la culture de l'esprit encore plus que celle de la terre, et ils attribuaient l'asservissement de la Grèce, l'assujettissement de la Gaule, la mollesse de l'Italie et la corruption de Rome, à l'amour des sciences et des lettres.

A l'époque dont nous parlons, la terreur qu'inspirait le nom romain aux barbares s'était changée en profond mépris. L'un d'eux, le Lombard Luitprand, quelque temps après cette époque, peignait, avec énergie ce mépris en ces termes : *Lorsque nous voulons, dit-il, insulter un ennemi, et lui donner des noms odieux, nous l'appelons Romain. Ce nom seul renferme tout ce qu'on peut imaginer de bassesse, de lâcheté, d'avarice, de débauches, de mensonges, enfin l'assemblage de tous les vices.*

Tel était le résultat de la politique odieuse du sénat dans les derniers temps de la république, et surtout de ce long despotisme qui avait avili les Romains et détruit leur liberté. Il est facile à présent de concevoir avec quelle furie les nations germaniques, poussées sur le Rhin par les peuples belliqueux de l'Orient, franchirent ce fleuve pour livrer au pillage un empire que la guerre des Goths et la faiblesse des fils de Théodose livraient sans défense à leur avidité.

Ce qu'il est nécessaire d'observer, c'est que, dans cette première invasion, les barbares, suivant leurs anciennes mœurs, n'eurent d'autre objet que le pillage ; ce flot dévastateur ne voulait que détruire ; c'est ce qui rendit cette irruption si funeste. Ce ne fut que quelques années après, lorsque les Goths se fixèrent en Aquitaine et les Bourguignons en Alsace, que la politique des barbares changea de plan, et s'occupa enfin de la conservation des contrées où ces peuples avaient résolu de se fixer ; et ce fut alors aussi que les Francs s'efforcèrent de prendre dans le Nord leur part au démembrement d'un empire qu'ils avaient défendu de tous leurs efforts contre la première invasion des autres peuples de la Germanie.

Les premiers qui se jetèrent sur la Gaule furent les Vandales mais ils rencontrèrent, dès leurs premiers pas, un obstacle qui faillit causer leur ruine. Les Francs ne voyaient pas sans effroi le Nord et l'Orient se précipiter sur l'Occident ; paraissant alors pressentir leur destinée, ils s'armèrent pour défendre le pays sur lequel ils devaient un jour régner, marchèrent contre les Vandales, les attaquèrent et en tuèrent vingt mille. Cette défaite arrêta dans sa marche le roi des Allemands qui se préparait à rejoindre les Vandales. Si l'on en croit Grégoire de Tours et Frédégaire, le roi des Vandales Godésigile avait été tué dans cette bataille ainsi que ses plus braves guerriers, tout son peuple en déroute aurait été exterminé si tout à coup une foule innombrable d'Alains ne fût venue les secourir. Ce renfort ranima les vaincus ; ils se relevèrent, et leur ligue, qui grossissait tous les jours, contraignit enfin les Francs à se retirer dans leurs marais. Ce fut alors que cet affreux débordement, ne rencontrant plus de barrière qui pu l'arrêter, se répandit dans les Gaules.

Le dernier décembre 406 les barbares passèrent le Rhin. Le souvenir de leurs dévastations nous est seul resté ; les horribles détails de leurs brigandages ne sont point parvenus jusqu'à nous ; et l'on ne peut suivre les traces de leurs courses incendiaires, qu'au moyen de quelques fragments d'Orose, de Procope, de Frédégaire, et qu'en retrouvant quelques plaintes échappées à la douleur des victimes de cette époque fatale : il paraît seulement que ces hordes dévastatrices s'éloignèrent promptement des provinces septentrionales qu'elles trouvèrent trop défendue par le courage des Belges ; le voisinage des Francs surtout les empêcha d'y séjourner.

Saint-Jérôme, qui vivait dans ce temps, atteste que les Francs prirent alors avec intrépidité la défense des Romains qu'ils avaient si longtemps combattus. *Au reste, dit ce père de l'église, toute cette vaste contrée située entre les Alpes, les Pyrénées, l'Océan et le Rhin, est devenue la proie du Quade, du Vandale, du Sarmate, de l'Alain, du Gépide, de l'Hérule, du Saxon et du Bourguignon. Telle*

est, enfin, notre funeste destinée ; on a vu les Pannoniens mêmes, sujets de l'empire, se joindre à nos ennemis pour nous écraser.

Les Les légions romaines avaient fui de la Gaule, mais cette Gaule abandonnée n'était point encore aussi corrompue que Rome : livrée sans défense et sans chef à la fureur des barbares, elle retrouva quelques ressources dans son courage, et si elle fut forcée de céder au nombre ; on peut dire du moins qu'elle ne succomba point sans gloire.

Tandis que la flamme et le fer ravageaient les champs, détruisaient les moissons, incendiaient les cités ouvertes, la jeunesse gauloise s'armait, se retranchait dans les montagnes, se renfermait dans les villes fortes, et vendait chèrement à leurs féroces ennemis leur vie et leur liberté.

Une partie de la Belgique se fit respecter ; l'Armorique sauva son indépendance, et la résistance de plusieurs villes est prouvée par le saccagement de quelques-unes et par la conservation des autres. Enfin ce qui, dans ce désastre, achève de prouver que la Gaule se montra encore, en expirant, digne de son antique renommée, c'est qu'en 409, après trois ans de ravages et de combats, la plus grande partie des barbares, lasse de payer son butin par tant de sang, abandonna cette contrée belliqueuse et porta ses armes en Espagne.

Nous apprenons par saint Jérôme que Mayence, punie de sa longue résistance fut détruite : *Worms, dit-il, après un long siège, a été saccagée. Spire, Strasbourg, Amiens Arras, sont tombées dans les mains des Allemands ; la dévastation s'est étendue dans les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les Lyonnaises et la Narbonnaise. Peu de villes ont pu se soustraire au malheur général et celles dont les armes ont repoussé les assauts des barbares, sont affamées par les hordes nombreuses qui les assiègent. Je ne puis surtout retenir mes larmes en parlant de Toulouse, qui ne dut enfin son salut qu'au courage et aux vertus de son saint évêque Exupère. L'Espagne elle-même, à la veille de sa ruine, est consternée. Que de malheurs éprouvés ! que de maux encore à prévoir ! Ne les reprochons point à nos princes ; leur piété les justifie : n'accusons qu'un barbare travesti en romain ; Stilicon est le seul auteur de notre ruine.*

Les dernières lignes de ce passage, où saint Jérôme, après avoir parlé en citoyen, s'exprime en pontife irrité, prouvent que l'excès du malheur même ne peut adoucir celui de la haine, et que l'esprit de parti survit encore à la ruine de la patrie.

Cette fureur d'invasions qui s'était emparée des peuples du Nord, ne se laissait pas plus arrêter par l'Océan que par le Rhin. Les flottes saxonnes et scandinaves menaçaient la Bretagne ; à leur approche les légions gauloises et bretonnes qui défendaient cette île se révoltent contre le gouvernement du lâche Honorius ; elles élisent un chef nommé Marcus et le proclament Auguste : mais bientôt, le trouvant indigne du rang où la sédition l'avait fait monter, elles l'assassinent. Tous voulaient sauver la Bretagne et délivrer la Gaule ; mais pour exécuter un si vaste dessein, il fallait un grand talent, un grand caractère, un grand homme ; on le chercha vainement, et dans cette détresse, la multitude crut devoir se fier au sort et s'attacher à un grand nom.

Il existait dans l'armée¹ un brave soldat appelé Constantin ; ce nom lui valut la couronne, et il justifia ce choix, sinon par son génie, du moins par son active

¹ Quatre cent huit ans après Jésus-Christ.

intrépidité. A peine couronné, le nouvel empereur repousse les Saxons, passe dans la Gaule, s'y fait reconnaître, s'allie avec les Francs, ranime partout l'espérance, remporte plusieurs victoires sur les barbares et ramène la fortune dans les rangs gaulois ; enfin il force une partie des dévastateurs de la Gaule à repasser le Rhin, et l'autre à fuir au-delà des Pyrénées.

Son nom les y poursuit, et l'Espagne se soumit aussi à son sceptre : Constantin, sans perdre de temps, releva les forteresses du Rhin et les garnit de troupes ; ainsi la bravoure d'un soldat délivra la Gaule, que l'empereur de Rome avait lâchement abandonnée.

Honorius qui n'avait osé combattre ni les Goths en Italie ni les barbares dans la Gaule, ne sortit de son sommeil que pour tourner ses armées contre les libérateurs de ces deux contrées. Un lâche assassinat l'avait débarrassé d'un grand capitaine, de Stilicon, vainqueur d'Alaric ; il envoya ensuite des troupes commandées par le goth Saurus, pour punir Constantin de ses triomphes et pour lui enlever une couronne généreusement conquise.

L'aveugle fortune abandonna Constantin ; Saurus le combattit, le poursuivit et l'assiégea dans Valence¹. Les Francs, sous la conduite d'Édobinc et de Gérontius, volèrent au secours du libérateur de la Gaule ; Saurus, repoussé à son tour, rencontra dans sa retraite un grand nombre de Gaulois armés qui ne le laissèrent rentrer dans les Alpes qu'après lui avoir enlevé son butin ; car les Romains n'avaient pas rougi d'imiter les barbares et de s'enrichir des dépouilles de la Gaule dévastée.

A cette époque, on voit, par le récit de Zozime, que les Romains irrités, affectant un injuste mépris pour les partisans de Constantin, donnaient le nom de Bagaudes aux milices gauloises. Le mot de *Bagad*, dans la langue celtique, signifiait *attroupeement séditieux* : de tout temps le despotisme s'est efforcé de flétrir, par des noms injurieux, la résistance, le courage et la liberté.

Le faible Honorius ne tarda pas à sentir l'étendue de la plaie qu'il avait faite à l'empire en le privant de son plus ferme appui. Alaric, autrefois ennemi de Stilicon, revint en Italie le venger. Il y entra en 409. L'empereur, effrayé de cette nouvelle invasion, conclut un traité avec Constantin, et lui abandonna le sceptre des Gaules.

Ce fut à cette époque que, selon Isidore de Séville et Idace, les barbares découragés s'éloignèrent de cette contrée et portèrent leurs armes en Espagne. Rome ne pouvait attendre alors aucun secours de l'Orient ; Arcadius n'y régnait plus, et le jeune Théodose son successeur, gouverné par sa sœur Pulchérie, ne songeait qu'à s'affermir sur son trône chancelant, et sans cesse menacé par les armes redoutables des Goths et des Huns.

Honorius, livré à lui-même et entouré de ministres aussi incapables que leur maître de régner n'opposa au terrible roi des Goths que les intrigues d'une cour corrompue et les perfidies de la faiblesse. Après avoir désarmé Alaric par une basse soumission, il le combla d'honneurs, lui prodigua les dignités de la couronne, lui confia la défense de l'empire, le flatta pour le tromper, et par des trahisons répétées ralluma sa redoutable colère.

¹ Quatre cent huit ans après Jésus-Christ.

Alaric reparut aux portes de Rome en 410 ; il y entra, y parla en maître, la livra au pillage, et ordonna au sénat d'élire un fantôme d'empereur, nommé Attale, qui bientôt mérita le mépris et l'abandon de son superbe protecteur.

La mort d'Alaric suivit de près son dernier triomphe. Aucun courage ne se présentait alors pour sauver Rome ; mais le sort qui voulait encore prolonger son existence, enflamma d'amour le cœur d'un barbare pour une Romaine ¹. Ataulphe, successeur d'Alaric, épris des charmes de Placidie, sœur d'Honorius, releva ce faible empereur. Le roi des Visigoths devint le plus ardent défenseur de l'empire conquis et le premier sujet de l'empereur vaincu.

Orose nous a conservé les paroles ou plutôt le voile sous lequel ce guerrier, dompté par l'amour, croyait déguiser sa faiblesse. *Autrefois, dit-il, le plus ardent de mes vœux était d'effacer nom des Romains, et de le remplacer par celui des Goths. Je voulais fonder l'empire gothique et j'espérais devenir, comme Auguste, la tige d'une longue suite d'empereurs ; mais l'expérience m'a prouvé que les Goths, trop indociles du joug des lois pouvaient fonder un état qui ne doit subsister que par elles : j'emploierai donc désormais leurs armes à défendre, à relever l'empire romain, et puisqu'il faut renoncer à la gloire de fondateur, je saurai mériter au moins celle de restaurateur.*

Ataulphe, devenu l'époux de Placidie, s'éloigna de l'Italie, et reconquit pour Rome la plus grande partie de l'Espagne. Cette révolution soudaine, retentit de l'Italie dans la Gaule. La fortune d'Honorius relevé lui rendit ses partisans. La discorde, éternel fléau des Gaulois, secoua de nouveau sur eux ses torches sanglantes, et le trône de Constantin, à peine affermi, s'ébranla dès que la multitude, toujours inconstant et faible, le vit à la fois menacé par les Romains et par les Goths.

Dans tous les pays, comme dans tous les temps, l'amour de la gloire et l'ambition produisent, dans les périls publics, une foule d'hommes déterminés qui bravent le danger pour suivre la fortune beaucoup même d'entre eux sont favorisés par le sort et couronnés par la victoire : mais c'est après le triomphe qu'on rencontre souvent les écueils les plus dangereux, il est plus rare de fixer la fortune que de l'atteindre ; le courage et le talent suffisent pour vaincre, et l'art de régner est bien plus rare que l'art de la guerre.

Constantin avait renversé ses ennemis, il ne put résister ni aux intrigues de ses courtisans ni aux efforts factieux de ses généraux. Gérontius, avait commandé ses troupes en Espagne ; Constantin y envoya son fils ; Gérontius, jaloux de ce jeune prince, fomenta l'esprit de révolte parmi les Gaulois et dans l'armée. Les Francs et leur chef Édobinc pouvaient traverser les desseins des conjurés ; on les éloigna en les chargeant d'inviter leurs diverses tribus à envoyer de nouveaux renforts pour combattre les Goths.

Dés que Constantin fut privé de leur secours, la révolte éclata, et Gérontius fit proclamer empereur un officier gaulois, nommé Maxime. Constantin, pour éviter la mort, se jeta dans la ville d'Arles avec le peu de troupes qui lui étaient restées fidèles ; il y fut bientôt investi par les rebelles.

Depuis longtemps l'empire, dans sa chute rapide, n'avait cherché des appuis que parmi les barbares ; mais le sort voulut qu'à cette époque un Romain, digne de ce nom, apparut à la tête des légions d'Honorius ; Constance, patrice et consul, venait de pacifier l'Afrique soulevée par Héraclien, il fut envoyé dans les Gaules,

¹ Quatre cent onze ans après Jésus-Christ.

et la fortune l'y suivit, Gérontius et Maxime, vaincus par lui, trouvèrent la mort dans la fuite.

Edobinc et les Francs accouraient alors pour défendre Arles, et Constantin ; l'heureux Constance les combattit, les délita les força de retourner dans leur pays. Constantin¹, obligé de se rendre, fut livré à la cour de Ravenne. Honorius, qui l'avait reconnu comme collègue, lorsqu'il était puissant, l'envoya lâchement au supplice dès qu'il fut vaincu.

La Gaule subissait cependant à regret le joug de ce misérable empereur. Les provinces du Nord, de concert, avec les Fracs, donnèrent la couronne à un Gaulois appelé Jovinus, mais son règne, fut de peu de durée. Ataulphe, asservi à Placidie, joignit ses armes à celles de Constance contre le nouvel usurpateur qui perdit la couronne et la vie.

Après une courte querelle que l'inconséquence de la cour de Ravenne excita entre les Romains et les Visigoths, Constance et Ataulphe conclurent de nouveau la paix. L'empereur, par ce traité, céda l'Aquitaine aux Visigoths ; il abandonna aussi l'Alsace, ainsi que la Franche-Comté aux Bourguignons, qui avaient profité de tous ces troubles pour s'y établir. Ainsi la paix fut rendue passagèrement à la Gaule démembrée et le faible Honorius, délivré de tous ses rivaux par les armes d'Ataulphe et de Constance, se fit honteusement décerner, dans Rome, par le sénat avili, les honneurs d'un triomphe qui ne donna d'éclat qu'à sa lâcheté.

Ce prince², aussi vain que faible, ne savait ni soutenir la guerre ni conserver la paix ; manquant de foi dans sa politique comme de coulage dans les périls, il cessa de ménager Ataulphe, dont il ne croyait plus l'appui nécessaire pour affermir son trône. La guerre éclata donc de nouveau ; Constance la conduisit avec habileté, et la termina avec sagesse.

Ataulphe jouit peu des douceurs de cette paix³, un assassin trancha ses jours, s'empara de son sceptre, et jeta dans les fers sa veuve Placidie, que l'inconstance du sort fit ainsi successivement passer du palais d'Auguste dans la captivité, de la captivité sur le trône, du trône dans les fers, pour la tirer encore de cet esclavage, et remettre dans ses mains les rênes de l'empire.

Le meurtrier d'Ataulphe expia promptement son crime. Les Visigoths, indignés de sa tyrannie, le poignardèrent, et donnèrent la couronne à un guerrier digne de remplacer Alaric et Ataulphe. Wallia, proclamé par eux⁴, maintint la gloire de leurs armes, et consolida leur puissance. Fidèle au traité conclu avec Rome, il conquit une partie de l'Espagne pour Honorius, lui rendit Barcelone, briser les fers de Placidie, et lui permit de retourner près de l'empereur son frère⁵.

Honorius alors parut pour la première fois, éclaira d'un rayon de sagesse ; il donna la main de Placidie au brave Constance, releva le titre dégradé de César, en le lui conférant, et dans le même temps, ouvrant tardivement les yeux sur les malheurs de la Gaule livrée par sa faiblesse aux dévastations des barbares, il convoqua les députés de toutes les cités, pour entendre leurs plaintes, pour connaître leurs besoins, et pour remédier à leurs maux.

¹ Quatre cent onze ans après Jésus-Christ.

² Quatre cent treize ans après Jésus-Christ.

³ Quatre cent quinze ans après Jésus-Christ.

⁴ Quatre cent quinze ans après Jésus-Christ.

⁵ Quatre cent seize ans après Jésus-Christ.

Jusque-là, suivant un ancien usage, les états de la Gaule s'étaient tenus à Trèves, mais l'inimitié des Francs, et les invasions fréquentes des Allemands ne permettaient plus de réunir les députés dans cette ville ; et ce fut dans celle d'Arles qu'il leur ordonna de se rendre.

A cette époque, un lien commun unissait encore les deux branches de la puissance romaine, tout édit impérial était signé par les empereurs d'Orient et d'Occident, et avait force de loi dans tout l'empire.

Tel fut donc le langage que, dans ce temps de détresse et d'alarmes¹, Honorius et Théodose tinrent aux Gaulois par un édit que l'empereur d'Occident adressa au sénateur Agricola préfet du prétoire des Gaules.

Nous avons résolu, en conséquence de vos sages représentations, d'obliger par un édit perpétuel et irrévocable, nos sujets des sept provinces à prendre le seul moyen qui puisse réaliser leurs vœux. Rien, en effet, n'est plus conforme à l'intérêt général et plus utile aux intérêts particuliers de votre diocèse, que la convocation d'une assemblée annuelle des états sous la direction du préfet du prétoire des Gaules. Elle doit être composée, non seulement, des personnes, qui par leurs dignités, prennent part au gouvernement général de chaque province, mais encore de celles qui participent à l'administration de chaque cité. Une telle assemblée peut, sans doute, délibérer avec fruit sur les mesures qui seront tout à la fois les plus convenables au bien de l'état, et en même temps les moins préjudiciables aux propriétaires. Notre intention est donc que, dorénavant, les députés des sept provinces, s'assemblent chaque année, à un jour fixe, dans la ville métropolitaine, c'est-à-dire, dans Arles. D'abord, une telle assemblée formée des plus notables personnages de chaque province, et présidée par notre préfet du prétoire des Gaules, ne peut prendre que des résolutions salutaires ; en outre, nos provinces les plus dignes de fixer notre attention ne seront plus dans l'ignorance des motifs qui auront dirigé nos conseils et dicté nos déterminations. Nous voulons aussi, comme la justice l'exige, que tout ce qui aura été décidé par les états soit communiqué aux autres provinces qui n'auront point eu de représentants dans cette assemblée.

Nos sujets apprécieront, sans doute, le choix que nous avons fait, pour cette réunion, de la ville de Constantin. Aucun autre lieu n'offre un aspect plus riant et des abords plus faciles. On ne rencontre dans aucune autre ville un commerce plus florissant ; nulle part on ne trouve à vendre, à acheter à échanger plus commodément les productions de toutes les contrées de la terre ; ce n'est que là où la nature favorable fait parvenir à la maturité ces fruits rares et variés qui ordinairement, n'arrivent à leur perfection que sous le climat particulier dont ils sont originaires : on les voit naître et croître avec succès dans les environs d'Arles ; on y trouve à la fois les trésors de l'Orient, les parfums de l'Arabie, les plantes délicates de la Syrie, les denrées précieuses de l'Afrique, les nobles coursiers que l'Espagne élève, et toutes les armes qui se fabriquent dans les Gaules. Arles est le lieu que la Méditerranée et le Rhône semblent avoir choisi pour y réunir leurs eaux et pour y appeler tous les peuples qui habitent leurs rivages.

Nous espérons donc que les Gaules nous sauront quelque gré d'avoir choisi, pour rassembler leurs états, une ville où l'on peut également se rendre avec facilité en barque ou en voiture, par terre ou par eau Notre préfet du prétoire, déterminé

¹ Quatre cent dix-huit ans après Jésus-Christ.

par ces considérations, avait déjà pris une décision pareille à la nôtre ; mais son mandement à cet égard est demeuré sans effet ; soit par la négligence des citoyens, soit par l'indifférence des usurpateurs pour tout ce qui concernait le bien public. Aujourd'hui nous vous ordonnons de nouveau d'obéir au décret suivant. Notre volonté est, qu'en exécution du présent édit, et conformément aux anciens usages, vous et vos successeurs, vous fassiez tenir chaque année, dans la ville d'Arles, une assemblée composée des magistrats, des autres officiers, et des députés nommés par les propriétaires de chacune des sept provinces, laquelle assemblée commencera ses séances le treizième du mois d'août, et les continuera sans interruption à moins d'impossibilité, jusqu'au treizième du mois de septembre. Nous voulons encore que nos officiers qui administrent la justice dans la Novempopulanie et dans la seconde Aquitaine, provinces les plus éloignées d'Arles, dans les cas où ils ne pourraient se rendre aux états, y envoient des fondés de pouvoirs pour les représenter, ainsi que l'usage les y autorise en pareil cas.

Nous croyons, par cette ordonnance, rendre un bon office à tous nos sujets, et, en même temps à la ville d'Arles un témoignage authentique de reconnaissance pour son attachement constant à nos intérêts : son dévouement nous est suffisamment connu par les rapports favorables du patrice Constance, que nous regardons comme notre père. Enfin, nous ordonnons qu'on fasse payer une amende de cinq livres d'or pesant aux juges qui auront manqué de se rendre à l'assemblée d'Arles, et une amende de trois livres d'or aux notables et officiers municipaux coupables de la même négligence. Donné le dix-septième avril, l'année du douzième consulat de l'empereur Honorius, et du huitième de l'empereur Théodose. Publié dans Arles le 23^{ème} mai de la même année 418.

On voit, par cet acte très remarquable, que de tout temps, la Gaule avait connu et conservé les formes du gouvernement représentatif. Cet élément de la liberté, partout ailleurs inconnu, paraît un fruit du sol gaulois, et toujours il en garda quelques racines au milieu des factions de la Gaule indépendante : depuis l'humiliation de la conquête, et même sous le despotisme des empereurs, ces racines, comprimées mais non détruites, semblèrent se fortifier ensuite par les armes des Francs. La féodalité les fit quelque temps disparaître sans les anéantir, l'intérêt du trône uni à celui du peuple les fit renaître. Enfin les siècles de lumière, chassant les ténèbres de la barbarie, leur donnèrent une culture, une vigueur nouvelle ; et amenèrent l'époque où, du sein de la Grande-Bretagne et de la Gaule, leurs semences fécondes, s'élançant hors de leurs terres natales, devaient se répandre dans les deux mondes.

L'édit d'Honorius, dicté par la vanité puérile d'une cour corrompue, nous montre encore les vains efforts de l'autorité impériale pour déguiser sa honte, pour dissimuler le démembrement de l'empire, la perte ou l'indépendance de dix provinces et pour cacher enfin les véritables motifs de la convocation et de la translation des états. Des ministres courtisans, un conseil esclave, aimaient mieux décrire poétiquement les beautés d'Arles, que d'avouer les malheurs de Trèves.

D'autres causes prolongeaient alors l'erreur qui nourrissait l'orgueil de la cour de Ravenne et du sénat, romain. Le long prestige des grandeurs de Rome durait encore, et les peuples mêmes qui renversaient sa puissance semblaient respecter son ombre.

Les Alaric, les Ataulphe, les Wallia, les Gondebaud et les princes, des Francs, en combattant les empereurs, s'honoraient des titres de maîtres de la milice, de

lieutenants des Césars, de commandants de leur garde ; ils sollicitent la dignité de patrice : et, au moment où ils s'emparaient du tiers des terres romaines, ils se disaient encore hôtes des Romains. C'est ainsi que les derniers Césars, bercés au moment de leur chute par de vaines chimères et trompés par la flatterie, qui n'abandonne les monarques qu'au bord de la tombe, se regardaient toujours comme rois des rois, et croyaient commander aux guerriers barbares qui les détrônaient.

Honorius accompagna son édit d'une amnistie générale ; mais ces mesures tardives, qui tranquilliserent la Provence, ne purent rétablir dans la Gaule ni le repos intérieur ni la sécurité extérieure : l'avidité du fisc semblait croître en proportion de la perte des terres qui fournissaient aux tributs. La Bretagne, nommée alors Armorique, et plusieurs provinces du centre de la Gaule celtique, révoltées contre les exactions des officiers impériaux, cessèrent d'obéir à une autorité qui les opprimait et ne les protégeait plus ; et il paraît que, dès ce moment, sans s'organiser précisément en république, comme le dit le savant abbé Dubos, elles revinrent aux anciens usages gaulois, et se confédérèrent pour assurer leur défense commune.

Le nom des empereurs continua toujours à paraître dans les lois et sur les monnaies, mais la puissance réelle de ces princes ne fut plus exercée que partiellement, par intervalles, et en y éprouvant, sans cesse la plus active résistance. Ce fut à cette époque, de 418 à 420, que la mort enleva un héros à l'empire, un défenseur à la Gaule, et aux barbares une digue redoutable. Constance termina sa glorieuse vie après avoir donné le jour à un jeune prince, Valentinien III, alors espoir de Rome, et depuis son opprobre.

Honorius, jaloux de tout mérite, ennemi de toute vertu persécuta sa propre sœur Placidie, veuve et de Constance ; elle chercha un asile dans l'Orient. En 423, Honorius cessa de régner, ou plutôt de vivre. Placidie et son fils Valentinien, soutenus par les troupes du jeune Théodose, revinrent en Italie triomphèrent d'un usurpateur nommé Joannès, et reçurent, par le consentement du sénat, la puissance suprême. Ainsi, sous le nom de Théodose et de Valentinien, Pulchérie et Placidie occupèrent les trônes d'Orient et d'Occident, et le monde romain se trouva gouverné par deux femmes.

Les intrigues de la cour de Ravenne replongèrent l'empire dans de nouveaux malheurs. Boniface et Ætius, généraux de Placidie, s'armèrent l'un contre l'autre. Boniface trompé devint rebelle ; trahi par la fortune et vaincu, il appela d'Espagne en Afrique les Vandales, qui envahirent, ravagèrent et enlevèrent à Rome cette riche et populeuse contrée.

Ætius, exilé par l'impératrice, chercha chez les Huns un asile, des secours ; reparut en armes dans l'Italie, perdit une bataille, et tua son rival.

Pendant ces discordes civiles, le désordre s'accrut dans tout l'empire. Les Visigoths attaquèrent la Provence, les Bourguignons s'étendirent dans l'Est, les Francs envahirent le Nord, enfin le terrible Attila, maître d'une partie de l'Europe, menaçait l'autre d'une destruction totale.

Dans cet extrême péril, Placidie sentit que le génie d'Ætius lui serait plus utile que son ambition ne lui avait paru redoutable ; elle le rappela, lui rendit sa confiance, le combla d'honneurs, le nomma patrice, duc des Romains et par-là, peut-être, sauva la civilisation européenne, qui aurait péri sous la hache dévastatrice des Huns. Ainsi, par un sort bizarre, ce fut le courage d'un Scythe, ce fut le bras d'Ætius, qui, seul, opposa une digue à ce torrent.

Raffermissant le trône qu'il avait ébranlé, ce grand capitaine ramena dans les Gaules la fortune et la victoire ; il vainquit les Visigoths, leur fit lever le siège d'Arles, et les repoussa dans leurs frontières.

Après avoir délivré la Provence, Ætius enlève aux Bourguignons Metz et Toul ; il marche ensuite dans le Nord contre les Francs, et les rejette dans leurs marais.

Le flambeau de l'histoire, presque éteint au milieu des débris de l'empire romain tombant en ruines, ne nous a point laissé de lumières pour suivre ce guerrier dans ses combats, qui répandirent un dernier éclat sur les armes romaines.

Les détails de l'invasion des Francs, de leurs progrès et de leur établissement dans les Gaules, ne nous sont connus que par quelques passages tronqués, échappés à ce temps de ténèbres. On sait seulement que dans l'année 420, une tribu de Francs passa le Rhin sous la conduite d'un roi nommé par les uns Théodemir, par les autres Pharamond. En 426 Clodion, successeur et peut-être fils de Pharamond, régnait sûr les Francs alors établis en Toxandrie. Dispargum, aujourd'hui Duisbourg, près de Tongres, était le lieu de sa résidence, et ce fut dans ce temps où Placidie devint maîtresse de l'empire, que Clodion, à la tête des Francs, envahit le nord de la Gaule dans le dessein de s'y établir. Il en fût chassé deux fois par les Romains, mais il est probable que, malgré ses défaites, il y conserva quelques possessions.

Ce qui est certain, c'est que les Francs, alliés de Rome en 406, et qui s'opposèrent alors à l'invasion de la Gaule par les Germains, étaient devenus les ennemis de l'empire depuis la chute de l'usurpateur Constantin, dont leurs armées avaient soutenu la puissance. Cette haine dura longtemps, et ce ne fut, comme on le verra bientôt, que l'approche menaçante des Huns et l'intérêt à un danger commun qui suspendirent momentanément cette longue querelle.

Les victoires d'Ætius donnèrent à la Gaule plutôt une trêve qu'une paix. L'empire était arrivé à un tel degré de vétusté, de faiblesse et de décadence que le génie d'un grand homme, en l'étayant, ne pouvait plus que retarder sa chute.

Les seules cités réellement soumises alors aux empereurs, étaient celles de la Séquanaise, de la première Aquitaine, de la première Lyonnaise et des pays situés entre Lyon, les Alpes, la Méditerranée et le Rhône. Les Visigoths gouvernaient en maîtres la Guyenne, avec une partie du Languedoc ; leurs armes s'étendaient même dans le Périgord, le Poitou, le Limousin, et jusqu'aux frontières de l'Auvergne. Les Bourguignons possédaient l'Alsace, la Franche-Comté, et presque toute la Bourgogne. La Gaule germanique tombait sous le pouvoir des Allemands et des Francs Ripuaires. Les Francs Saliens menaçaient le nord de la Belgique ; et ce qui prouve que, sous le nom d'Armoriques, les provinces situées entre la Seine et la Loire et conférées avec la Bretagne, s'étaient rendues indépendantes, c'est que, Ætius, après avoir battu les Francs, se vit forcé de faire le siège de Tours.

Lorsqu'il eut plutôt comprimé que terminé cette rébellion, il revint à Rome, et pendant, son absence, Celsus son lieutenant, quittant les Armoriques, livra une bataille près de Toulouse aux Visigoths, qui le défirent complètement. Cette défaite contraignit Ætius de quitter l'Italie et de rentrer dans les Gaules. La fortune, fidèle à ses armes, le seconda ; il répara l'échec de son lieutenant, repoussa les Visigoths, et conclut avec eux une paix honorable ; il s'efforça ensuite de nouveau, mais sans succès, de soumettre les Armoriques ; et l'éloquence de saint Germain, évêque d'Auxerre appuya vainement ses armes.

Peu d'années après, les Francs, sortent de la forêt Charbonnière, et s'emparent de Tournai et de Cambrai. Jusqu'alors, cette partie de la Belgique, désolée par des guerres fréquentes, était restée peu florissante et peu cultivée ; ce fut sous la domination des rois francs qu'on y vit s'élever les villes de Bruges, de Gand, de Malines, de Bruxelles, d'Anvers et de Louvain.

Ætius, dont l'infatigable activité, veillant partout au salut de l'empire, triomphait tour à tour des Vandales en Italie, des Visigoths dans le Languedoc, des Allemands sur le Rhin et des Bourguignons dans la Lorraine, marcha rapidement contre Clodion, l'atteignit dans les champs des Atrébates et le défit complètement.

Le poète Sidonius, racontant cette victoire et s'adressant à Majorien, compagnon d'armes d'Ætius, s'exprime ainsi : *Les Francs, terribles, se montrent mûrs pour la guerre dès leurs plus tendre enfance ; en vain le nombre les accable. Jamais ils ne cèdent à la crainte ; la mort seule peut les abattre ; le péril les trouve inébranlables, et leur courage survit, pour ainsi dire, à leur âme. Tels sont les Francs qu'Ætius força de fuir. Vos éloges ont dans ce revers même, honoré leur valeur.*

L'époque des deux différents combats livrés aux Francs par Ætius, est sujet d'une vive contestation entre les historiens : il paraît que l'opinion la plus probable est celle du père Pétai, qui rapporte la première défaite de Clodion en 420 ; et la seconde en 445. Au reste, quoiqu'en aient dit ceux qui veulent que les Francs n'aient point eu d'établissements dans les Gaules avant Clovis, un grand nombre de faits prouvent que Clodion, chassé, revint dans le Tournaisis ; et que ses successeurs y régnèrent. Le tombeau de Childéric, trouvé depuis à Tournai, réfute à cet égard toute objection.

Il paraît qu'au temps de cette dernière expédition les différentes tribus des Francs s'étaient réunies sous les ordres de Clodion, et que Cologne devint la résidence des princes ripuaires, comme Tournai celle des rois saliens.

Jamais, peut-être, aucun pays ne se vit en proie à plus de malheurs que n'en éprouvaient alors les Gaules ; elles avaient peut-être plus encore à redouter leurs défenseurs que leurs ennemis, et le sceptre impérial pesait plus sur elles que le glaive des barbares.

Ces besoins d'une guerre perpétuelle rendaient le fisc insatiable, la confusion de ce temps de troubles voilait, protégeait tous les abus ; enfin, comme on ne voyait plus de Romains dans les légions romaines, les Gaulois opprimés se trouvaient livrés à la licence grossière des Huns, des Alains, des Hérules, des Goths et d'autres aventuriers qui composaient alors l'armée impériale.

Les Visigoths au contraire, les Bourguignons et les Francs, libres, égaux entre eux, ennemis du luxe, rendaient leur joug léger pour les peuples conquis, et, si l'on en croit Orose, tous les Gaulois encore soumis à Rome, hâtaient par leurs vœux le moment de la conquête.

Écoutons, dans leur détresse, le langage et les plaintes de ces Gaulois infortunés. *Le peuple, disait Salvien, est traité si durement, qu'il n'aspire qu'à secouer le joug ; son poids seul l'empêche encore de le rejeter ; et comment des Gaulois pourraient-ils former d'autre vœu que celui d'être délivrés d'une chaîne si insupportable ? Écrasés par les impôts, on les menace de la servitude quand ils ne paient pas des subsides hors de toutes proportions avec leurs fortunes. Ils fuient leurs maisons pour échapper à la torture et s'exilent pour se soustraire*

aux supplices ; ils ont moins à craindre les soldats de l'étranger que les agents de l'empereur, et persécutés par leurs magistrats, ils ne trouvent d'asile entre eux que chez les barbares. Ces vexations seraient, au moins plus tolérables, si elles étaient générales, et si elles pesaient également sur tous ; mais l'inégalité aggrave l'injustice ; les exacteurs ne font porter le fardeau des tributs que sur les pauvres ; l'infortuné paie à la fois pour lui et pour le riche privilégié. Ainsi, on souffre en même temps de sa propre misère et de l'opulence d'autrui ; le peuple est condamné à vivre dans l'indigence, et à payer l'impôt comme s'il était riche. Cependant les sénateurs, tranquilles dans leurs palais se font indemniser par la cour, tandis que leurs arrêts forcent les plébéiens à payer les impositions sans retard et sans dégrèvement. Une pareille oppression est inconnue aux autres nations ; on n'en trouve point de traces parmi les Vandales, les Francs et les Huns. Les Gaulois romains qui habitent leurs états, ne sont pas traités avec moins de justice, que leurs propres concitoyens, et comment Rome pourrait-elle encore s'étonner du rapide progrès de la puissance des Goths ? Tous les peuples souhaitent leur domination. Oui, je l'atteste, si tous les Gaulois, si tous, les Romains, pouvaient, au gré de leur désir, transplanter à la fois leurs biens, leurs meubles, leurs familles chez les barbares, ils n'hésiteraient pas ; on les verrait en foule fuir la tyrannie, et chercher ailleurs la liberté.

La Gaule, dit Sidonius, qui, cette fois emporté par la douleur, ne flatte plus en courtisan, mais parle en citoyen indigné, la Gaule obéit depuis longtemps à des souverains qu'elle ne connaît pas ; elle est livrée au pillage par ceux qui doivent la protéger. Ah ! que les peuples sont malheureux de vivre sous le gouvernement de princes qui auraient eux-mêmes tant besoin d'être gouvernés.

Ce cri de l'oppression, ces exclamations de la douleur justifient suffisamment l'insurrection des Armoriques. Toutes les cités des provinces celtiques, redevenues indépendantes et véritablement gauloises, se défendaient alors avec une égale vaillance contre la tyrannie romaine, et contre les invasions des Goths et des Francs. Leurs courageuses milices repoussaient tour à tour et les officiers concussionnaires de l'empereur et les hordes dévastatrices des Saxons qui, traversant l'océan et remontant la Loire, portaient dans ces provinces le pillage et la désolation.

Egidius Afranius, général gaulois, qui depuis défendit glorieusement l'indépendance des Armoriques, vint alors les attaquer par les ordres d'Ætius ; il assiégea Chinon, ainsi la Gaule était à la fois écrasée par trois fléaux ; le despotisme romain, la discorde civile et la guerre étrangère.

Ce fut au moment où le sort la réduisait à un état si déplorable que, dans l'année 449, le terrible Attila se précipita sur elle à la tête de trois cent mille combattants, tirés de toutes les nations, tartares, scythiques, sarmates, scandinaves et germanes, qu'il traînait à sa suite. Ce conquérant sauvage fit longtemps trembler par ses menaces le jeune empereur d'Orient, Théodose, qui ne suspendit sa fureur qu'en lui montrant la honteuse soumission d'un vassal.

Après la mort de ce jeune prince, Pulchérie, plaça sur le trône un guerrier digne de l'occuper, puisqu'il sut le défendre. Martian, ranimant le courage de ses sujets par son exemple et rétablissant la discipline par sa fermeté ; opposa tout à coup au roi des Huns tout l'Orient, en armes. Le fier Attila recula devant lui et tourna ses fureurs contre l'Occident : il y était appelé par les sollicitations du roi des Vandales, et tout semblait offrir à ses armes, dans la Gaule démembrée et dans l'Italie corrompue, une proie facile.

Clodion venait alors de terminer sa vie, deux princes Francs se disputaient son trône. L'un d'eux courut implorer l'appui du roi des Huns, l'autre, nommé Mérovée sollicita la protection des Romains.

Attila s'avança vers le Rhin : à son approche le désordre qui fondait son espérance cessa ; les querelles se suspendirent ; les intérêts opposés se rapprochèrent : Romains, Gaulois, Visigoths, Bourguignons, tous se réunirent pour s'opposer à ce monstre sanguinaire, à ce conquérant féroce, à ce fléau de Dieu, qui n'attachait de gloire qu'à la destruction ; et qui *voulait, disait-il, que jamais moisson ne repoussât dans les lieux où son cheval aurait passé*. Cette guerre était celle de la barbarie contre la civilisation. Attila, vainqueur, aurait plongé l'Europe dans l'état sauvage où vivent encore les peuples du Tibet en Asie, ou ceux qui parcourent les tristes déserts de l'Afrique : heureusement ce torrent s'arrêta dans la Gaule ; ainsi nous verrons deux fois la Gaule sauver le monde civilisé. Ætius, général romain, Théodoric, successeur de Walla et régnant alors sur les Visigoths, enfin Mérovée à la tête des Francs, rejetèrent au-delà du Rhin ces Huns destructeurs, après avoir, couvert les champs gaulois de leurs cadavres. Par un semblable triomphe, trois siècles après Charles Martel, dans la même Gaule, extermina les Musulmans ; et préserva l'Europe des malheurs et de l'esclavage sous lequel gémissent encore la Grèce et l'Asie.

Ce fut dans l'année 451 que les Huns franchirent le Rhin. La politique astucieuse d'Attila avait retardé la réunion des Romains et des Visigoths ; d'abord il ne rencontra pas d'obstacles : Metz, après une faible défense, fut saccagée, et l'armée barbare, composée, selon Sidonius, de Huns, de Ruges, de Gélons, de Gépides, de Bastarnes, de Thuringiens, et même de quelques Bourguignons et de quelques Bructères forcés de la suivre, arriva sans combattre aux portes d'Orléans. La terreur précédait Attila ; la ruine de plusieurs villes qu'il avait détruites pour les punir de leur résistance épouvantait les autres ; elles lui ouvraient leurs portes ; les femmes, les vieillards, les enfants espéraient éviter la mort en se précipitant dans la servitude, et la jeunesse gauloise indignée, cherchait dans les camps un asile que ne lui offraient plus des remparts qu'on ne lui permettait pas de défendre.

Cependant, avant qu'Ætius, Théodoric et Mérovée se fussent réunis, le courage d'un pontife et la fermeté d'une femme arrêtaient la marche du conquérant sauvage ; Geneviève, que ses vertus firent placer au nombre des saintes, jouissait sur les rives de la Seine, de cette influence que de tous temps les femmes, regardées comme inspirées, exerçaient sur les Gaulois. La vierge de Nanterre, par ses prières, par ses discours, par ses promesses, par ses menaces, au nom d'un Dieu protecteur ranima la confiance des Parisiens ; fit renaître l'espoir dans Lutèce, les Gaulois crurent, et les Huns redoutèrent ses oracles. Le fier Attila détourna ses coups et les fit tomber sur Orléans ; mais, arrivé sous les murs de la ville d'Aurélien, il en trouva les portes fermées, le peuple en armes et les remparts couverts de défenseurs intrépides.

D'abord la multitude effrayée avait voulu forcer les braves à se rendre ou à fuir ; mais l'évêque Aignan, monté en chaire, parle au nom de la patrie et du ciel, triomphe de la peur par les armes de la religion, annonce des secours, promet des miracles et ordonne le combat. A sa voix les guerriers courent aux armes et pour la première fois les efforts puissants d'Attila se brisent contre les murs d'un ennemi.

Cependant les Huns renouvelaient leurs assauts ; Orléans semblait près de succomber sous la foule des barbares qui l'assiégeaient ; déjà les mobiles

Gaulois découragés doutaient des promesses de leur pontife lorsque, du haut des remparts, ils voient briller dans la plaine une forêt de lances. Le patrice romain, le roi des Visigoths, et celui des Francs s'avancent, Attila surpris abandonne sa proie, lève le siège et se retire dans le dessein de se joindre à la partie de son armée qu'il avait laissée derrière lui. L'armée confédérée le poursuit vivement, et l'atteint enfin dans les plaines de Châlons, dans ces champs catalauniques, où sa défaite jeta sur la Gaule un éternel rayon de gloire.

L'historien des Goths, Jornandès, nous a transmis quelques détails sur cette célèbre bataille. Un vaste plateau qui, des deux côtés, s'abaissait en talus sur la plaine, séparait les deux armées ; l'occupation de ce poste avantageux fut l'objet de leurs premiers combats ; elles se le disputèrent avec acharnement. Le roi des Visigoths commandait la droite des confédérés ; Ætius la gauche ; un corps d'Alain formait le centre ; les Francs combattaient en avant de la ligne.

Après un choc long et sanglant Attila est repoussé, et les deux armées se préparent à une action décisive : Attila range sa troupe en bataille, irrité d'un premier échec, il harangue avec force ses troupes ; son regard brûle ; sa voix tonne : *Eh ! quoi soldats, dit-il, après tant de victoires, le courage vous abandonne. Quels sont donc ces ennemis qui vous arrêtent et qui vous effraient ? Ce sont des guerriers, amollis, énervés, à demi vaincus, dès qu'on les force de sortir des murailles qui les rassurent : voyez avec quel effroi ils se hasardent en rase campagne ; regardez avec quelle crainte active ils creusent des fossés pour s'y cacher, au défaut de remparts ; la pusillanimité des Romains dégénérés vous est connue ; chargez les hardiment au milieu de leurs manœuvres dont notre audace méprise la science ; croyez-moi, la poussière de vos coursiers suffira seule pour mettre ces lâches en fuite : mais, que dis je ! au lieu de les combattre, il faut les mépriser. Attaquons des ennemis dignes de nous, chargeons les Visigoths, renversons les Alains, enfonçons les Francs : quand ces braves seront vaincus, les Romains disparaîtront ; leur force sera anéantie car, lorsqu'une fois les nerfs sont coupés, les membres ne peuvent plus agir.*

A la voix courroucée de ce chef terrible, tout frémit, tout s'agite ; les plus hardis espèrent la victoire, les autres se résignent à la mort. Le signal est donné, la mêlée commence ; la terre est inondée de sang : Théodoric tombe percé de coups ; sa mort, loin de décourager les Visigoths, les excite à la vengeance, et change leur vaillance en fureur. Thorismond, son fils, jure de le venger ; il se précipite sur les Huns, les tourne, les enfonce ; les Francs et toute l'armée d'Ætius, profitant de ce désordre, portent l'épouvante et la mort dans les rangs désunis des barbares ; ils fuient en déroute ; la cavalerie gauloise les poursuit et en fait un horrible carnage : Attila cherche vainement à les rallier ; la peur brave ses menaces et méprise ses ordres ; enfin entraîné lui-même par la foule des fuyards ; il se réfugie dans son camp.

L'impétueux Thorismond voulait l'attaquer encore, forcer les retranchements, et compléter sa défaite ; mais le prudent Ætius l'en dissuada : il importait à sa politique d'Attila ne fût pas totalement détruit et que le jeune roi des Visigoths ne restât pas sans rival, et l'empire sans danger. Il fit craindre à Thorismond que, pendant son éloignement, quelques factieux ne lui disputassent le sceptre, et il lui persuada de retourner à Toulouse pour y prendre possession de sa couronne.

Le lendemain Attila continua sa retraite. Ætius et Mérovée le harcelèrent plus qu'ils ne le combattirent jusqu'aux rives du Rhin. L'année suivante¹ Attila tourna ses armes contre l'Italie. Les Alpes ne purent l'arrêter ; Aquilée seule résista, les autres villes lui ouvrirent un libre passage. Partout, le roi des Huns cherchait les Romains sans les rencontrer ; aucun soldat n'écoutait la voix d'Ætius ; aucun obstacle ne séparait plus Rome des barbares ; l'empire allait tomber sous les coups d'un Tartare. Dans cette extrémité, Ætius voulait que l'empereur Valentinien abandonnât la molle Italie et se réfugiât dans les Gaules, seul pays où l'empire comptait encore des bras et des courages. Enfin, tout espoir semblait perdu, lorsque ce vainqueur farouche, que l'univers nommait *le fléau de Dieu*, se laissa tout à coup désarmer par les prières et par l'aspect vénérable du pape saint Léon, qui sauva Rome comme Geneviève avait sauvé Paris.

Ce torrent, qui dévastait tout, s'écoula aussi rapidement qu'il s'était formé et grossi. Le roi des Huns retourna dans ses états périt bientôt sous le poignard d'une femme captive, qu'il avait contrainte à l'épouser ; sa chute entraîna celle de son empire ; sa monarchie fut démembrée, et, depuis, ces Huns si redoutables, qui sous lui dominaient le monde, furent à peine comptés dans la foule des tribus barbares.

Le jeune roi des Visigoths, Thorismond, joua peu de temps de sa gloire, il fut assassiné. Théodoric II, son frère, lui succéda² ; ce prince habile affermit son trône ; éclaira son peuple, le soumit au joug des lois, lui donna un code, étendit ses limites, inspira une juste crainte aux Romains, aux Bourguignons, et conquit même l'estime des Gaulois.

Sidonius Apollinaris fit de ce monarque un portrait que le temps nous a conservé. Le tableau qu'il trace de la cour de Théodoric donne lieu de croire que dans ce temps les chefs de ces peuples ; vainqueurs de Rome et méprisés par elle, ne méritaient plus le nom de barbares qu'on leur donnait. Depuis longtemps, en effet, les princes bourguignons et francs ainsi que ceux des Goths occupant les grandes dignités de l'empire, parlant la langue romaine, correspondant sans cesse avec les personnages les plus distingués de la Grèce et de l'Italie, avaient cessé d'être étrangers à la civilisation ; les mœurs grossières de leurs peuples les forçaient encore à se montrer pour eux farouches, durs, souvent même cruels ; ils n'auraient pu sans force diriger la liberté sauvage de ces hordes guerrières qui regardaient leur prince plutôt comme un compagnon d'armes que comme un roi ; mais ces mêmes chefs et les grands qui les entouraient se montraient sous un autre jour aux Gaulois et aux Romains ; ils adoptaient leurs lois, professaient leur culte, imitaient leurs mœurs ; enfin on peut dire que, par un singulier contraste, on voyait chez eux à la fois, un peuple, une armée à demi sauvage, et une cour presque romaine.

Le Gaulois, Avitus, né en Auvergne, qu'il illustra par ses exploits, avait instruit le jeune Théodoric dans les lettres grecques et latines. Depuis, l'affection de ce prince l'éleva pour son malheur au trône de Rome.

Sidonius parle des talents et des vertus de Théodoric avec un enthousiasme qu'il est pourtant difficile de croire exempt d'exagération. *Ce prince, dit-il, force l'envie même à l'admiration ; sa taille à est ordinaire et bien prise, sa tête ornée par une belle et longue chevelure ; ses sourcils sont épais et arqués ; ses yeux grands et ouverts ; leurs cils prolongés s'étendent jusque sur ses joues ;*

¹ Quatre cent cinquante-deux ans après Jésus-Christ.

² Quatre cent cinquante-trois ans après Jésus-Christ.

plusieurs nattes de cheveux couvrent ses oreilles ; son nez aquilin donne beaucoup de majesté à sa figure qu'embellissent des lèvres vermeilles, une bouche agréable et des dents d'ivoire.

Théodoric, ajoute Sidonius, se lève tous les jours avec le soleil, assiste à la prière dans l'église arienne, et de là se rend à son tribunal. Un officier porte ses armes près de lui ; ses gardes armés de haches et couverts de fourrures, entrent à sa suite dans le prétoire, n'y restent que peu d'instantes et se tiennent après dans une pièce éloignée. Le roi donne audience aux députés des communes et des nations. Les affaires sont promptement expédiées ; ses réponses sont courtes et claires. Après le conseil, il visite son trésor, se rend dans ses curies et part pour la chasse ; il n'y porte point d'armes : si un animal passe à sa portée, un de ses veneurs lui présente l'arc qu'il tend lui-même ; et rarement sa flèche, manque le but.

Sa table est bien servie sans être somptueuse, sa vaisselle offre plus d'élégance que de richesse ; ses meubles, couverts de pourpre, brillent plus par la propreté que par la magnificence. En tout, dans ses repas, ce qu'on admire le plus c'est la gravité des discours du prince. Dans les grandes solennités, il est servi avec le goût des Grecs, la profusion des Gaulois, la ponctualité des Romains. Le grand nombre des convives vous rappelle que vous êtes à un festin, l'ordre qu'on y voit régner et le peu de bruit qu'on entend, vous font croire que vous assistez à un repas d'amis ;, mais le respect seul vous fait sentir que vous êtes à la table d'un roi. La magnificence et le luxe sont réservés pour les jours de fêtes.

Après le dîner et une courte méridienne ; Théodoric se livre quelques instants aux plaisirs du jeu : il l'aime vivement, mais, toujours maître de lui, il n'y montre jamais aucune émotion : cependant on dit que des courtisans habiles on dû de grandes fortunes à la bonne humeur où le mettait le gain. Il invite ses convives et ceux qui jouent avec lui, à une familiarité qui n'existe ordinairement qu'entre égaux.

A trois heures Théodoric reprend de nouveau son travail ; un grand nombre de suppliants affluent dans son palais, et la foule ne s'éclaircit qu'à l'heure du souper : alors chacun, suivant l'usage se rend chez son patron, qui reste entouré de ses clients jusqu'au moment où il se couche. Le roi, pendant son souper, fait venir des musiciens, des mimes, des farceurs ; mais il ne leur permet ni airs lascifs ni paroles satiriques. Dès que le prince sort de sa table, il se rend au lit, et sa garde, prend autour du palais, les postes qu'elle doit occuper.

Ces détails sont curieux ; ils peuvent, à défaut d'autres documents, nous donner une assez juste idée de la vie et des mœurs des rois de ce temps. Tout porte à croire qu'il existait peu de différence entre la cour de Clovis et celle de Théodoric.

Tandis que les barbares se civilisaient peu à peu dans la Gaule, le trône des empereurs, en Italie, s'écroulait journellement ; une seule colonne le soutenait encore avec force. Valentinien III la renversa, en poignardant Ætius son libérateur.

Ce crime annonça que Valentinien allait marcher sur les pas des tyrans : c'est une routes funeste où l'on ne peut s'arrêter. Ce prince, livré avec emportement à tous les vices, outrage la femme du sénateur Pétronus Maximus ; quelques jours après, le mari offensé fait périr l'empereur par une main inconnue. Les Romains proclament Maxime empereur : sa femme était morte, pour compléter, sa vengeance, il épouse la veuve de Valentinien ; mais, aussi indiscret que vindicatif, il avoué que c'est lui qui a fait périr l'empereur. Rome alors, nouvelle

Argos, put croire que la famille des Atrides, revivait dans ses murs ; elle devint le théâtre des plus grands crimes, et des plus noires trahisons. La veuve de Valentinien jure une haine éternelle au meurtrier de son premier époux, elle appelle secrètement les Vandales en Italie ; ils accourent d'Afrique, la ville leur est livrée. Maximus perd la couronne et la vie ; Rome succombe sous les coups de Carthage ressuscitée : les richesses, amassées pendant douze siècles de conquêtes, sont la proie des Africains ; le peuple est massacré ; les patriciens tombent dans les fers ; l'époque de destruction, annoncée, disait-on, au bout de douze cents ans, par les douze vautours de Romulus, est accomplie ; et les Vandales, abandonnant la reine du monde, ruinée, déserte et déshonorée, retournent dans la ville d'Annibal, dont l'ombre irritée se console à la vue dépouilles romaines.

Ce désastre du peuple-roi retentit au loin et détruit dans tout l'univers le dernier prestige de sa grandeur. De tous côtés les barbares agitent de nouveau leurs armes ; les Saxons descendent en Armorique ; les Francs s'emparent de Trèves ; ils envahissent les deux Belges ; les Visigoths menacent la Provence : la Gaule succombait ; mais dans ce péril, un Gaulois, l'auvergnat Avitus, chargé récemment par Maxime du gouvernement de cette contrée relève sa patrie expirante ; ses armes contiennent les Bourguignons et repoussent les Saxons. Réveillant dans le cœur de Théodoric l'ancienne amitié qui les liait, il obtient de lui la paix ; le roi des Visigoths, fait plus, il engage le peuple et l'armée à proclamer Avitus empereur ; les débris du sénat romain reconnaissent le nouvel Auguste ; l'empereur d'Orient confirme son élection, et Rome voit encore un Gaulois triomphant dans ses murs.

Avitus avait acquis une brillante renommée dans les camps et dans les académies de la Gaule ; mais, à Rome, il n'existait plus de guerriers, d'orateurs, de savants ; il n'y trouva que des courtisans, des esclaves, un peuple licencieux ; la contagion des vices flétrit son caractère ; et il perdit sur le trône la gloire qui le lui avait mérité.

Sa chute fût prompte, honteuse, et rendit ridicules les éloges pompeux que Sidonius Apollinaris, son gendre, lui prodiguait à cette tribune aux harangues qui, depuis longtemps, ne faisait plus entendre aux Romains que le langage de la servitude et les accents d'une basse flatterie.

Les peuples, comme les hommes, conservent souvent leur vanité après avoir perdu leur fortune, leur puissance, leur courage et leur fierté. Rome, abaissée sous le glaive des barbares ; dominée par les Visigoths, ruinée par les Vandales, s'irritait cependant encore de voir un Gaulois assis sur le trône d'Auguste, Un général suève, Ricimer, commandait alors les légions romaines ; il venait, à leur tête, de vaincre les Vandales et de reconquérir sur eux la Corse. Ce guerrier ambitieux, hautain, impérieux, aigrit les ressentiments du peuple et fomenta l'esprit de sédition dans l'armée. Théodoric, le seul appui d'Avitus, était trop éloigné de l'Italie pour y maintenir le pouvoir de l'empereur, son protégé. Le suève Ricimer contraignit Avitus d'abdiquer ; ce prince obéit, descendit du trône, partit pour retourner dans la Gaule et mourut près des Alpes.

Dans ce temps de honte pour Rome, les barbares disposaient de la pourpre impériale et la dédaignaient. Ricimer fit élire empereur, Majorien, ancien compagnon d'armes d'Ætius. C'était alors le seul Romain dont l'épée eût brillé dans les combats et qui rappelât quelques souvenirs des vertus antiques. L'Italie applaudit à ce choix ; mais il irrita les Gaules, et Théodoric échauffa leur mécontentement.

Le roi des Visigoths, qui venait de reconquérir une partie de l'Espagne pour Rome, repassa les Pyrénées, et tourna ses armes contre la Provence, tandis que les Bourguignons étendaient leur domination dans les deux Lyonnaises.

Majorien, reconnu et soutenu par Léon, empereur d'Orient, opposa autant d'activité que de courage aux nombreux ennemis qui, de toutes parts, accablaient l'empire ; il battit les Vandales, les chassa de l'Italie, et confia la défense de la Gaule à un illustre Gaulois, le patrice Egidius : il ne pouvait choisir un plus digne lieutenant. Egidius, surnommé Afranius, et né à Lyon dans la famille Syagria, honora sa patrie par ses talents, la soutint quelque temps dans sa chute par son courage, et sut mériter à la fois l'affection de ses concitoyens et le respect de ses ennemis.

Les Visigoths redoutaient ses armes ; il avait contribué, par sa vaillance, aux défaites de Clodion, d'Attila ; et les Gaulois ne démentaient point alors les éloges poétiques de Sidonius, qui le comparait pour l'activité à Sylla, pour la prudence à Fabius, et pour les ruses à Camille : les évêques alors les plus révéérés rendaient hommage à son caractère, et le disaient *plus illustre encore par ses vertus que par ses talents*.

Egidius défendit la province romaine contre les Visigoths, repoussa les Bourguignons, et contint les Francs. L'empereur vint le seconder dans ses travaux ; et après, avoir pacifié momentanément la Gaule, étonnant son siècle par un vaste dessein digne des anciens temps, il rassembla une nombreuse armée, équipa une flotte redoutable, parcourut l'Espagne en vainqueur, et réunit toutes ses forces sur les côtes de l'Andalousie, pour s'embarquer et pour reconquérir l'Afrique. Le sort trahit son génie ; ses vaisseaux forent livrés aux flammes par des traîtres ; l'or des Vandales vainquit Rome que leur fer avait dépouillée. Majorien se vit forcé de rentrer en Italie, et ses soldats révoltés le tuèrent : sa mort prouva que les Romains ne pouvaient plus supporter un empereur digne de l'être.

Dès ce moment les Alpes devinrent les bornes de l'empire, et la Gaule en fut séparée : on n'y reconnut plus les empereurs que par une vaine formalité ; les Visigoths, les Francs et les Bourguignons, prétendant chacun dominer exclusivement, continuèrent à en faire le théâtre de leurs sanglants combats ; l'Auvergne seule resta fidèle au nom des Césars mais ce cfoi5 peut-être, méritait une admiration qu'un injuste dédain refuse à ces temps de désastres ; c'est le courage que les Armoriques opposèrent alors à ces calamités.

Tandis que tout l'univers romain, s'affaissait sous les coups des barbares, la Gaule celtique seule se tenait encore debout avec fierté ; isolée au milieu de tant de peuples ennemis, elle défendait son indépendance avec ses propres milices, repoussait les brigandages des Saxons et faisait respecter par les barbares les rives de la Loire et de la Seine.

Egidius ne pouvant plus défendre des empereurs, esclaves couronnés, qui ne savaient ni régner ni combattre, forma le noble dessein et conçut l'espoir de sauver la Gaule, de la régénérer, et d'y fonder sur les débris de l'empire une nouvelle et grande monarchie ; il pressentit peut-être que l'union des Armoriques avec les plus belliqueux des barbares, avec les Francs, pouvait seule faire réussir une telle entreprise, la fortune favorisa ses premiers pas ; mais le sort réservait à un Franc, à Clovis, l'honneur de cette régénération projetée par un Gaulois.

Childéric avait succédé dans l'année 457 au belliqueux Mérovée. Il paraît qu'à cette époque Tournai était devenue la résidence des rois saliens, et qu'une autre

tribu de Francs possédait Cambrai. Egidius, comte de Soissons et maître de la milice dans les Armoriques, trouva le vrai moyen de s'attirer l'estime de ces Francs passionnés pour la gloire militaire ; il les vainquit. Childéric, au contraire, choquait leurs mœurs, en se livrant à la mollesse, et en s'abandonnant aux vices, son peuple le déposa et donna sa couronne au brave Egidius : ainsi cet illustre patrice, réunissant sous son autorité les Francs et les Gaulois, dut alors espérer que la Gaule ressuscitée chasserait bientôt au-delà du Rhin et des Pyrénées les Visigoths et les Bourguignons.

On ne conçoit pas comment plusieurs auteurs graves ont pu traiter de fable le règne d'Egidius sur les Francs ; la différence de religion qu'ils allèguent ne s'opposait point à cette réunion de deux peuples : récemment on avait vu Celsus, païen, commander les légions romaines ; et l'on sait que Clovis, avant sa conversion, fut plutôt secondé que traversé par les évêques de la Gaule : on objecte encore la difficulté de gouverner des peuples dont on n'entend point le langage, mais la langue romaine était alors universellement répandue ; depuis longtemps les princes des Francs, revêtus des dignités de l'empire, unis souvent aux Romains par des traités et combattant dans leurs rangs, s'étaient familiarisés avec la langue des maîtres du monde : les amicaux de nos premiers rois portaient des inscriptions, latines, On lisait sur celui de Childéric ces mots : *Childerici regis*. Enfin Priscus raconte que dans la cour d'Attila il entendit plusieurs Scythes parler latin. D'un autre côté comment croire qu'Egidius ignorait la langue *tudesque* ou *franque*, lorsqu'il est dit, dans nos anciennes annales, que les chefs francs et germaniques craignaient de faire des fautes dans leur propre langage, en parlant devant Syagrius, fils de ce même Egidius.

L'incrédulité ne peut pas plus ici s'appuyer sur l'éloignement des deux peuples ; les mêmes critiques n'admettent ce motif que pour soutenir leur système contraire à toute idée d'établissement des Francs dans les Gaules avant Clovis : mais tous les faits parlent contre eux ; les combats de Childéric au milieu des Armoriques et le tombeau de ce prince retrouvé à Tournai anéantissent toutes ces objections. Enfin l'élévation d'Egidius au trône des Francs paraît incontestablement démontrée par le récit de Grégoire de Tours, qui, né soixante-trois ans après la mort de Childéric, dut connaître dans sa jeunesse plusieurs contemporains de ce prince.

Quant au titre de roi, un homme tel qu'Egidius l'honorait, plus qu'il n'en était honoré, et ce titre était depuis longtemps regardé comme inférieur à la dignité de patrice, puisqu'on avait vu un grand nombre de rois francs et visigoths occuper dans les camps et dans les palais impériaux des emplois et des charges moisis considérables.

Ennodius, évêque de Pavie, contemporain d'Egidius, raconte que, sous les drapeaux de Théodoric, on comptait autant de rois que le district où se trouvait l'armée pouvait nourrir de soldats. Quoiqu'il en soit, Egidius, secondé par les Francs, repoussa glorieusement les Visigoths que Ricimer était parvenu à armer contre lui pour soutenir Sévère, fantôme d'empereur, couronné par ses ordres, et dont les Armoriques avaient refusé de reconnaître l'autorité.

Egidius ne put régner que quatre années sur les Francs. Ce guerrier, trompé par ses habitudes ou par les conseils perfides d'un ami, secret de Childéric, voulut exiger de ses nouveaux peuples des tributs que refusa leur humeur indépendante ils rendirent la couronne à Childéric.

Il paraît qu'Egidius, en cessant d'être roi des Francs, resta leur ami, car depuis on le vit constamment secondé par Childéric dans ses guerres contre les ennemis des Armoriques. Au reste, autour de lui tous les débris de la Gaule tombaient rapidement sous le fer des barbares. Les Francs Ripuaires se rendirent définitivement maîtres de Cologne et de Trèves. Les Visigoths s'emparèrent de Narbonne ; Egidius les contraignit à lever le siège d'Arles. Enfin, dans l'année 463, ces mêmes Visigoths, commandés par Frédéric, frère de Théodoric, se joignirent aux Alains établis depuis cinquante ans sur les bords de la Loire. Ces deux peuples, secondés par, Adoacre, roi des Saxons, descendu sur les côtes de l'Océan, s'avancèrent jusqu'aux portes d'Orléans. Egidius et Childéric leur livrèrent bataille et les défirent complètement. Frédéric périt dans ce combat dont Idace et Grégoire de Tours nous ont conservé la mémoire.

Egidius survécut peu de temps à ce dernier triomphe. Syagrius son fils hérita de son pouvoir, de sa fortune, de son ambition, et non de sa renommée. Dans ce même temps Ricimer, ensanglantant et déshonorant Rome à son gré, empoisonna Sévère, sa créature, et donna sa couronne, de concert avec l'empereur d'Orient, à un général romain nommé Anthème. Ce nouvel empereur crut s'affermir sur ce trône chancelant en prenant pour gendre Ricimer, dont l'ingratitude ne trompa que trop son espérance.

Ce fut à la même époque que Théodoric, roi des Visigoths, mourut. Euric son frère, qui lui succéda, montra pour les ariens un zèle fanatique, et les persécutions qu'il fit éprouver aux catholiques disposèrent les peuples mécontents à la révolution qui, peu d'années après, fonda la domination des Francs dans les Gaules.

Euric, aussi belliqueux, aussi ambitieux que ses prédécesseurs, voulait envahir les Armoriques et l'Auvergne. On voit par une lettre de Sidonius, alors devenu évêque de Clermont, à quel point les peuples redoutaient le joug de ce prince persécuteur. Sidonius, en s'adressant à l'un de ses parents, Avitus, qui jouissait d'une grande fortune et d'un grand crédit, lui parle en ces termes : *Vos possessions en Auvergne devraient vous y attirer ; venez les voir, les connaître et les défendre : les Visigoths brûlent de s'en emparer. Cette province, ruinée par la guerre, désolée par les invasions, est cependant encore le but de leur ambition ; pour la posséder, pour l'opprimer, ils abandonneraient volontiers leur Septimanie. Puissent le secours du ciel et votre médiation protéger la république et désarmer les barbares ! Depuis longtemps, dépassant les limites des possessions que leur ont concédées les empereurs, leur audace envahit tout ; ils écrasent tout par leurs masses, l'influence de votre sagesse les engagera peut-être à la modération et Rome à la fermeté.*

L'empereur Anthème ne pouvait envoyer des Romains à la défense de la Gaule ; mais comme alors les Saxons dévastaient la Grande-Bretagne, un roi breton, Riotame, vint avec douze mille hommes chercher un asile dans les Gaules. Anthème, croyant pouvoir se servir utilement de leurs armes, les établit dans le Berri, où, si l'on croit Sidonius, ils causèrent plus de désordre qu'ils n'y apportèrent de secours,

Les Francs seuls défendaient alors avec une apparente sécurité la Gaule romaine et la Gaule indépendante, c'est-à-dire les Armoriques ; leur but réel était d'empêcher ou les Visigoths, ou les Bourguignons de parvenir, par le progrès de leurs armes, à une prépondérance qui aurait bientôt rendu l'un ou l'autre de ces peuples maître de toutes les contrées situées entre l'océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

Les Gaulois voyaient encore à leur tête, à cette époque, un chef digne de les commander ; c'était le comte Paulus, maître de la milice. Childéric seconda ses efforts. Tous deux battirent plusieurs fois les Visigoths ; mais, peu de temps après, Paulus, marchant contre les Saxons qui avaient remonté la Loire et s'étaient emparés d'Angers, fut défait et tué par eux. Childéric, arrivant trop tard pour le secourir, ne put que le venger. Les Francs taillèrent en pièces les Saxons et les chassèrent de l'Anjou.

Pendant ce temps le trône des Césars en Italie livré aux barbares, aux factions et au mépris, était successivement occupé par une foule d'ombres impériales qui ne faisaient que paraître et disparaître sur cette scène autrefois si majestueuse.

Ricimer enleva à son beau-père Anthème la couronne et la vie ; il lui donna pour successeur Olybrius qui mourut la même année. Ricimer lui-même descendit au tombeau peu de jours après. Ce fut alors que les Bourguignons, pour la première fois, tentèrent de disposer d'un trône, dont les barbares se disputaient les débris¹. Gondébaud, leur roi, avait été nommé patrice et gouverneur des Gaules par Olybrius ; il donna la pourpre à Glycérius ; mais ce fantôme d'empereur fut bientôt forcé d'abdiquer et de se sauver en Dalmatie.

Le sénat romain, obéissant aux ordres de Zénon qui gouvernait alors l'Orient, décora du titre d'Auguste Julius Nepos. La Gaule et l'Espagne, loin de respecter et de reconnaître tous ces empereurs aussitôt déposés que couronnés, avaient à peine le temps d'apprendre leurs noms qu'une prompte chute faisait bientôt oublier.

Tandis que la puissance romaine expirait, celle des Visigoths prenait un accroissement rapide. Euric s'était rendu maître de toute l'Espagne ; il ravagea le Portugal et s'empara ensuite, dans la Gaule, d'Arles et de Marseille. De leur côté les Bourguignons conquièrent la première Lyonnaise, sous les ordres d'un de leurs princes, Chilpéric, qui prenait alors le titre de maître de la milice romaine.

L'Auvergne, froissée entre ces deux peuples, leur opposait un honorable mais inutile courage. *Telle est, disait Sidonius, notre déplorable situation ; deux nations barbares nous pressent, nous entourent et nous regardent comme une barrière importune qu'elles s'efforcent à l'envie de renverser. Nous serons infailliblement la proie de l'une d'elles. Notre résistance irrite les Visigoths ; les Bourguignons se fient peu à notre alliance ; ils nous défendent, mais nous les redoutons autant que les Visigoths qui nous attaquent.*

L'événement justifia bientôt les craintes et les prédictions de Sidonius. En 475, Nepos céda l'Auvergne aux Visigoths ainsi que le reste de la Gaule : il se déterminait à cet abandon dans l'espoir qu'Euric le défendrait contre Glycérius, et maintiendrait en Italie son pouvoir chancelant. Quelle distance de ce temps à celui des Flaminius et des Popilius !

Saint Épiphane, chargé par Nepos de cette triste négociation, porta dans Bordeaux, au pied du trône d'un roi barbare, non les ordres, non les demandes, mais les supplications de l'empereur romain. *Julius Nepos Auguste, lui dit-il, que Dieu a placé sur le trône de Rome, vous propose une paix qui terminera nos dissensions et rétablira la concorde entre la Gaule et l'Italie. Possédez l'une et conservez-lui l'autre ; respectez tous deux les limites naturelles qui séparent ces deux contrées ; que ce partage qui doit vous satisfaire tous deux forme entre*

¹ Quatre cent soixante-quatorze ans après Jésus-Christ.

l'empereur et le roi des Visigoths un lien indissoluble. Terminez de grâce la guerre et acceptez le traité que nous vous offrons, afin qu'un empereur romain qui désire la paix, mais qui ne craint point la guerre, puisse se dire avec honneur votre ami.

— *Les traits de l'éloquence romaine*, répondit Euric sans doute ironiquement, *ont atteint mon cœur, malgré le bouclier que je porte et la cuirasse qui me couvre ; j'accepte la paix ; je signe le traité ; je ne veux que la parole de Nepos et je le dispense de tout serment.*

Plusieurs évêques avaient secondé les démarches d'Épiphané dans le dessein de soustraire leur diocèse à la fureur des Visigoths. Les pontifes inspiraient seuls alors quelque respect aux barbares ; les Gaulois abandonnés ne trouvaient plus d'appui qu'en eux : ainsi la lâcheté des gouvernements, la mollesse des peuples et le courage des évêques fondèrent dans l'Europe la puissance temporelle du clergé.

Cependant, si toute trace de l'énergie romaine avait disparu dans l'Italie, la Gaule en faisait encore briller quelques éclairs, et, malgré le lâche abandon de Nepos, Decius, fils de l'empereur tus, continua courageusement de défendre sa patrie contre les barbares.

On croit encore entendre le cri de l'indignation des Gaulois, en écoutant cette exclamation de Sidonius : *Enfin Rome avilie achète un honteux repos aux dépens de la liberté gauloise ! Les Arverniens, descendus de Troie comme les Romains, sont condamnés à l'esclavage ! Le bouclier de la Gaule est brisé ! Ces fiers Gaulois, qui aimaient mieux se nourrir de l'herbe croissant dans les crevasses de leurs murailles que de les rendre aux barbares, se livraient encore derrière leurs remparts à l'espoir de la liberté, et répandaient souvent l'effroi dans les camps de l'ennemi ; et voilà ceux qu'un lâche empereur livre aux Visigoths ! Son autorité nous abat au lieu de nous protéger, il ne commande à la Gaule que pour l'avilir ; il nous défend de combattre, et ne veut pas même nous permettre de mourir armés.*

Nepos reçut bientôt le prix de sa pusillanimité. Un barbare, le patrice Oreste, le déposa, et fit proclamer empereur son propre fils Augustule. Le sénat décora le dernier des Césars des noms d'Auguste et de Romulus, comme si le destin eût voulu parer cette victime, et sacrifier avec elle au ressentiment du monde, si longtemps opprimé, les deux ombres illustres des deux fondateurs de Rome et de l'empire.

L'apparition d'Augustule¹ fut courte. Un Hérule, Odoacre, rassemble tous les barbares, leur partage les terres des Romains, attaque Oreste, le défait, le tue, et commande à son fils d'abdiquer : ainsi tomba l'empire d'Occident.

Zénon refusa d'abord, par orgueil, de reconnaître la nouvelle autorité d'Odoacre, mais bientôt il y consentit par crainte. Les Ostrogoths attaquaient et dévastaient alors l'empire d'Orient ; un célèbre guerrier, Théodoric, leur roi, force le faible Zénon de se soumettre à son pouvoir et de lui confier le commandement de ses arpillées vaincues. Théodoric, dédaignant de détrôner Zénon et de régner à Byzance, tourna ses armes contre l'Occident, franchit les Alpes, combattit Odoacre, le défait, et fonda en Italie le royaume des Ostrogoths.

¹ Quatre cent soixante-seize ans après Jésus-Christ.

Au bruit de la chute de Rome, les Gaulois découragés laissèrent tomber leurs armes ; et probablement les fiers enfants de la Scandinavie, les descendants d'Hermanrick, les Ostrogoths et les Visigoths déjà maîtres de l'Italie, de l'Espagne et de la moitié de la Gaule, auraient hérité de la fortune de Rome et ressuscité son empire, si un jeune héros, né parmi les Francs, n'eût soudainement alors arrêté leurs armes et fait pâlir leur gloire.

Avant que ce nouveau conquérant parût, Euric jouit quelque temps, de sa prépondérance ; sa cour ressemblait alors à celle des anciens maîtres du monde, Sidonius peint sous de vives couleurs la joie que la chute de l'empire d'Occident y fit éclater : *On la voit, dit-il, briller dans les regards des vieux Sicambres captifs qui laissent croître leurs longs cheveux ; le Bourguignon colossal redoute la guerre, il sollicite timidement la protection du roi des Visigoths ; les fiers Hérules fléchissent le genou devant le trône d'Euric : enfin on voit une foule de Romains accourir sur les rives de la Garonne pour y chercher un appui auprès du nouveau Mars protecteur de ce nouveau Tibre.*

Ainsi tout, le monde romain pliait sous le joug des Goths ; l'Auvergne s'était soumise la dernière à leur pouvoir les Armoriques seules gardaient leurs armes, et combattaient encore pour leur indépendance. Euric, en 477, leur accorda une paix honorable, conquise par leur courage ; mais un nouvel ennemi les menaça bientôt. Un corps nombreux d'Allemands favorisés probablement par les Bourguignons, pénétra dans la Gaule, et s'avança amers la Loire. Alors Childéric, allié des Armoriques et de leur chef Syagrius, comte de Soissons, appelant à son secours les Saxons et leur roi Adoacre, combattit les Allemands, et remporta sur eux une victoire complète en 481.

Clovis, son fils, âgé de quinze ans, lui succéda. A cette époque la Bourgogne était troublée par des factions et souillée par des crimes : Gondebaud, pour affermir son trône, massacra deux de ses frères. Dans le même temps Euric souillait sa renommée en persécutant les catholiques, et faisait naître, dans l'esprit des peuples et du clergé, le désir d'être délivrés du joug des Visigoths et des ariens ; il mourut peu d'années après. Alaric, son fils, proclamé à Toulouse, hérita d'une puissance plus étendue que consolidée ; car les Gaulois redoutaient moins alors le paganisme des Francs que l'arianisme persécuteur des Visigoths.

Tel était l'état des Gaules, lorsque Clovis, donnant l'essor à son génie, franchit la Seine, et parut en armes dans les Armoriques. Syagrius défendit encore vaillamment leur indépendance¹ ; mais la fortune le trahit : défait près de Soissons par le roi des Francs, il se réfugia chez Alaric, qui, pour éviter la guerre, le livra lâchement à son vainqueur.

La soumission des Armoriques et les triomphes de Clovis terminent l'histoire de la Gaule, et commencent celle de la France. Cette Gaule, envahie, dévastée par cent nations barbares, n'avait pas cessé, depuis un siècle, de les combattre. Son courage survécut à celui de Rome ; sa destinée était de ne fléchir que devant la gloire : elle succomba sous les armes de Clovis, comme elle avait cédé à celles de César ; mais sa résistance jeta encore quelque éclat, sur sa chute, puisqu'elle fut la dernière à poser les armes et que, peu de moments encore avant de tomber, elle donna un empereur aux Romains et un roi aux Francs².

¹ Quatre cent quatre-vingt-six ans après Jésus-Christ.

² Avitus et Egidius.

FIN DU SIXIÈME TOME